

**BERNARD
DADIÉ**

**UN NÈGRE
À PARIS**

**PRÉSENCE
AFRICAIN**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SOCIÉTÉ **NOUVELLE**
PRÉSENCE **AFRICAIN**

25 bis, rue des Ecoles - 75005 Paris
64, rue Camot - Dakar

AGENCE DE COOPÉRATION
13, quai André-Citroën



CULTURELLE ET TECHNIQUE
75015 Paris

DU MÊME AUTEUR

Afrique debout (poèmes), 1950, Seghers.

Légendes africaines, 1954, Seghers.

Le pagne noir (contes), 1955, Présence Africaine.

La ronde des jours (poèmes), 1956, Présence Africaine.

Climbié (roman), 1956, Seghers.

Patron de New York (roman), 1964, Présence Africaine.

Hommes de tous les continents (poèmes), 1967, Présence Africaine.

La ville où nul ne meurt (roman), 1969, Présence Africaine.

Monsieur Thôgô-gnini (théâtre), 1970, Présence Africaine.

Béatrice du Congo (théâtre), 1970, Présence Africaine.

Les voix dans le vent (théâtre), 1970, CLE.

Iles de tempête (théâtre), 1973, Présence Africaine.

Papassidi maître-escroc (théâtre), 1975, NEA.

Mhoi-Ceul (théâtre), 1979, Présence Africaine.

Opinions d'un nègre, 1979, NEA.

Les belles histoires de Kacou Ananzè, l'araignée (contes), Nathan.

Commandant Taureault et ses nègres (nouvelle), 1980, CEDA.

Les jambes du fils de Dieu (nouvelles), 1980, CEDA.

Les contes de Koutou-as-Samala, 1982, Présence Africaine.

© 1959, Editions Présence Africaine
ISBN 2-7087-0435-4

Droits de reproduction, de traduction, d'adaptation réservés pour tous pays.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que « les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

*Un Nègre
à Paris*

La bonne nouvelle, mon ami ! la bonne nouvelle ! J'ai un billet pour Paris, oui, Paris ! Paris dont nous avons toujours tant parlé, tant rêvé. J'y vais dans quelques jours. Je vais voir Paris, moi aussi, avec mes yeux. Désormais, je serai un peu comme tout le monde, je porterai une auréole, un parfum, l'auréole et le parfum de Paris. Je vais toucher les murs, les arbres, croiser les hommes.

Il m'arrive à moi-même de ne pas y croire. Et pourtant c'est vrai. Tiens, regarde, j'ai là mon billet, dans la poche. UN billet aller et retour. Et pour me convaincre de la réalité des faits, je le sors constamment, mon billet, et le regarde, et le remets en place, et le ressort. Combien de fois l'ai-je sorti depuis hier où il m'a été remis ? Je ne saurais te le dire. Je le ressortirai jusqu'à ce qu'il en soit fatigué et demande grâce. De temps en temps, je le touche pour voir s'il est bien là, en place, s'il ne s'est pas envolé, si...

Un billet pour Paris, on ne l'a pas toujours, tu le sais, il faut être « quelqu'un » pour aller à Paris ; et je ne suis pas « quelqu'un » tu le sais aussi. Ce billet est devenu pour moi plus qu'une lettre d'amour, bien parfumée, bien rédigée, pleine de mots tendres, et dans laquelle on me couvrirait de « grosses bises bien chaudes », et par laquelle une amie assurerait

qu'elle m'aime toujours, que je lui manque. J'aurais voulu te voir près de moi et ensemble, comme nous le faisons naguère pour nos lettres, lire ensemble les indications portées sur le billet. Les gens passeront en riant, et nous rirons de leurs rires, de les voir rire. Ce billet n'a pas de parfum que nous pourrions humer parce que c'est le parfum d'une amie ; nous ne chercherons pas entre les lignes où le cœur a battu, où on a hésité.

Non ! il a été mécaniquement délivré par une secrétaire pressée d'entendre sonner midi ; elle avait d'autres chats à fouetter, son rêve à elle. Il n'apporte aucun message et ne contient aucun soupir. Tant pis ! moi, je l'ai, c'est l'essentiel. Et il me mènera à Paris, et je le serre bien afin qu'il ne tombe pas. Au juste, je ne sais où le garder, au bureau, dans un tiroir, dans une malle, une serviette, une valise ? Dans ma poche ? Il peut tomber.

Et voilà que garder un billet m'est devenu un problème. J'ai décidé de le porter avec moi comme on porterait une relique, un gri-gri. Il est là dans ma poche et j'éprouve à le toucher une force prodigieuse. Il me tient chaud, il m'enivre... J'aurais bien voulu, si cela était faisable, emporter avec moi, tes yeux pour qu'ils voient ce que je vais voir, car je vais là-bas ouvrir tout grands les miens... je les ouvrirai si grands que les Parisiens en auront peur. Je vais les effrayer. Je tiens à les effrayer par ces yeux grands ouverts, cherchant à tout capter et j'ouvrirai aussi mes pores et tout mon être... Paris mérite qu'on le connaisse, l'assimile. Partir avec les yeux de tous les amis, de tous les parents, partir avec leur nez pour sentir l'air de Paris, avec leurs pieds pour fouler le sol de Paris, Paris des Trois Mousquetaires, de Fanfan la Tulipe, des Violettes Impériales, Paris de

« Tchalé », Charlie Chaplin ! Du temps a passé depuis, mais ces images jamais n'ont cessé de danser à nos yeux.

Je vais voir Paris ! Est-ce vrai ? A quel titre ? Je ne suis ni notable, ni chef, ni président d'association, ni un être docile dans les lignes à suivre pas à pas. Je n'aime pas les concerts, les vêtements tout faits. Je n'ai pas de mandat. Partant, je ne représente rien, parce que sans masse derrière, ni devant moi, en une époque où l'on vaut par la masse qu'on peut manier, soulever, brandir, et dont on assomme les autres, les pauvres en masse, les gringalets, les poitrinaires que le Christ avait même oublié d'appeler à lui, sur la montagne. Je suis de ceux-là ; de ces sans souffle que Dieu avait omis d'appeler, mais qu'il appellera un jour, parce qu'il est bon, juste, équitable. Il n'y a pas de doute ; à ce moment-là, nous serons les premiers, pour avoir été les derniers ; qui toutefois nous dit qu'il ne parlera pas de paix, les anciens premiers demeurant encore les premiers anciens et actuels ? Toujours devant ! jamais derrière, une belle devise, un beau programme d'action ! Du reste ne nous avait-il pas prévenus, le Christ lorsqu'on lui fait dire :

« A ceux qui n'ont rien il leur sera ôté même le peu qu'ils ont. » C'est à ne rien comprendre et tu comprendras par contre que j'exulte si j'ai un billet pour Paris. Eh oui, je vais cesser de contempler le Paris des cartes postales et des écrans, le Paris qu'on me choisit selon l'humeur du jour. On me présentera le Châtelet si le cœur est plein de vieux souvenirs, et l'Arc de Triomphe, si le cœur en revanche « bouillonne » de flamme. Je ne serai tributaire de personne. On ne verra pas pour moi on ne pensera pas pour moi. J'irai à l'aventure, et je regarderai... je regarderai

pour moi, pour toi, pour tous les nôtres. Je vais voir le Paris vivant, celui des hommes, le Paris qui parle, chante, danse, gronde, s'amuse et pense. Je ne sais pas ce qui se passe en moi, mais ça ne va pas, mon ami, vraiment ça ne va pas, depuis que je porte le billet sur moi. Je dors en pensant à Paris, et me levant le matin, je crois me réveiller à Paris. Je suis ici sans y être. Phénomène étrange. Je regarde les gens sans les voir, j'écoute les propos sans les entendre. Paris m'a déjà pris, comme les génies de chez nous prennent les gens et leur enlèvent l'usage de la parole; n'est-ce pas ce qui m'arrive ? Je réponds; hum ! hum ! à tout. Je te dis que Paris doit être une mauvaise ville; pour qu'elle opère une telle magie à distance, il faut vraiment que les diables de là-bas soient plus forts que les nôtres que nous abandonnons et qui nous abandonnent aussi. C'est ainsi la vie. Elle est faite de services rendus, de petites attentions; comme en amitié, comme en amour. De petits soupirs qu'on porte ensemble.

Comment j'ai eu mon billet ! On me l'a donné ! Un Blanc; ce soir-là nous parlions de Paris, de progrès et de tous les problèmes qui se posent à nous chaque jour, il me disait :

— Vous savez, il n'est pas toujours facile de concilier des intérêts aussi divers, et même d'aider des amis comme on l'aurait voulu. Il faut de la patience et de la compréhension de part et d'autre, et beaucoup de diplomatie. Je comprends votre impatience, mais lorsque vous descendez les Champs-Élysées et que vous regardez le Paris qui est devant vous... vous avez vu les Champs-Élysées ?

— Non !

— Qu'avez-vous donc vu à Paris ?

— Je n'y suis jamais allé...

— Pas possible... Jamais été à Paris ?

— Jamais.

— On verra ça !

Et quelques jours après, me remettant le billet que je porte comme une relique, il me disait :

« Mon ami, voici votre billet pour Paris. »

Et c'est depuis cette heure-là que les diables de Paris ne me laissent aucun repos. Léger, tous mes maux finis, et je sautille, siffle, chante.

Je n'ai pas faim, je n'ai pas soif, je suis rassasié. « Ce Paris-là, ça ne doit pas être une ville comme les autres. »

L'avion m'emporte. Chaque fois qu'il plonge dans un trou d'air, je m'accroche à mon fauteuil comme si le fauteuil était un appui sûr dans une chute. Les autres passagers ont le même réflexe. L'homme est un être merveilleusement idiot, cherchant toujours un appui si fragile soit-il. Il a tellement marché depuis que le monde est monde qu'il voudrait bien se reposer, repos qu'ignore la machine tard venue dans la compétition. Le gigantesque oiseau emporte les œufs que nous sommes. Où nous posera-t-il ? Tant il y a des trous d'air. On dirait des obstacles sur le chemin de Paris. Et ces trous d'air sont d'une malignité telle que c'est toujours à l'heure des repas qu'ils se manifestent pour éprouver les estomacs « aériens ». Le mien en est, et nous sommes nombreux à être du genre oiseau mangeant en plein vol, sans aucun malaise.

Dakar. Je me suis levé de bonne heure afin de reprendre contact avec la ville. Des autos se reposent, au long des trottoirs, de leur fatigue de la journée. A des balcons pend du linge que secoue le vent réveillant tout sur son passage. Un chat dans la rue

me regarde. Me reconnaît-il ? Un chien aboie. Je suis pour lui un étranger. A cette heure tout le monde dort encore, et j'ai l'air de venir troubler le sommeil des maîtres. A chaque pas, des foules de souvenirs jaillissent en moi. Chaque maison, chaque poteau que j'ai vu poser, chaque arbre, me tient un langage, m'entraîne dans le passé. Un nouveau bruit s'est ajouté aux bruits anciens, le bruit des climatiseurs. L'Européen transporte maintenant avec lui, non seulement ses habitudes, mais son climat. A côté des buildings, bâtisses modernes, visage futur de Dakar, demeurent encore des petites villas coquettes bâties pour un ou deux ménages et possédant cour et jardin. Et j'écoute les bruits et je suis le réveil de cette capitale en évolution, image de notre propre évolution, une génération succédant à une autre avec des nouvelles idées comme de nouvelles maisons succèdent aux anciennes demeures. Et tout semble crier progrès ! progrès !

Un boy se rend au travail, une auto démarre. Les coqs redoublent leur appel, comme pour dire :

« Levez-vous, hommes de peu de courage, le Progrès ne vous attendra pas. Il se lève avec le soleil et se couche avec lui. »

On trouve à Dakar des journaux de toutes les tendances, et je pense, en regardant *l'Humanité*, à l'histoire ahurissante de la chasse livrée un matin dans les rues de Treich-ville à deux communistes régulièrement entrés dans la ville. Livrer une chasse aussi effrénée à une idée, c'est lui donner de l'importance même si, par elle-même, elle n'en possède pas. Et sous notre ciel à la chaleur constante il y a des parties de chasse difficiles, celle qu'on livre aux trafiquants, aux margouillats, aux papillons et aux idées, parce qu'on ne sait presque jamais où ils se

couchent et comme dit le proverbe, « ce ne sont pas toujours les porteurs de tam-tams qui sont les bons danseurs ». Eh oui ils ont tellement d'attaches qu'il est parfois difficile de les exterminer. Tu ne comprends pas. Je sais, ça ne fait rien ; l'essentiel étant plutôt de constater que de comprendre. Et l'on croit parfois arrêter une danse parce qu'on s'est emparé du porteur de tam-tam. Que fait-on de la chanson qui trotte dans la tête des gens ? Peut-on l'arrêter, lui dire : Euh ! toi, sors de cette demeure ? Lavage de tête, de cervelle, on en parle dans ce domaine, que la tête soit blanche ou noire, blonde ou brune, voire chauve, on perd toujours sa lessive.

Je crois que nous tombons dans un autre excès. Sommes-nous réellement dans un régime de liberté d'opinion ? L'homme est-il respecté comme il devrait l'être ? Ne veut-on pas faire de lui un robot, un perroquet, un mannequin ? Ne tend-on pas à lui enlever ce qui donne du prix à sa vie : le droit de penser librement — puisque Dieu lui a donné une tête à lui — de s'exprimer de même, ayant une bouche personnelle pour dire ce que pense une tête « propre ». Or où est la liberté, la tolérance, lorsqu'on voudrait que les hommes pensent de la même façon, prient de la même façon, dansent de la même façon, et plus grave encore, rêvent de la même façon. Heureusement que la diversité demeure et nous permet chaque fois de chercher la longueur d'onde de l'interlocuteur.

Et je regarde les passants, des énigmes tous, qui, avec son sourire, qui, avec son visage grave. Des univers en mouvement tournant chacun dans son orbite tout en parlant d'union.

Pour le moment les buildings se multiplient et Dakar s'étend. Les rues me paraissent étroites et sales, mais plus animées. Beaucoup de librairies

fréquentées par des Africains. Pas assez cependant comme le devrait faire un peuple décidé à se réaliser, à conquérir et à exercer normalement les droits qu'il revendique.

Des visages sur lesquels j'accroche un nom. Et l'on trouve que je n'ai pas changé, que je reste le « sacré Bertin va » ! d'il y a vingt ans, ayant le même sourire de 1936 ». Je crois qu'ils exagèrent les amis. Je n'ai pas osé le leur dire, tant j'étais content de n'avoir pas changé, évolué, content de battre en brèche l'opinion générale qui prétend que « qui n'avance pas recule ». Moi je n'ai ni avancé ni reculé : Chrysalide ! Kyste ? Je ne sais. Les amis me le diront encore.

Devant moi le building administratif, une ruche. Des ascenseurs dans lesquels les gens s'engouffrent ? La mécanisation commence. A chaque étage son flot d'hommes. La machine cependant demeure lourde, pèse sur les épaules de ceux qui sont en bas. Parfois un volet s'ouvre. Une fenêtre sur le monde, mais c'est dans le dos. On a les yeux fixés sur la porte, comme prêt à sortir, à partir avant que le bateau ne coule. On ne semble pas vouloir s'installer, demeurer, durer, mais vivre en marge et regarder, écouter, observer par d'autres yeux, par d'autres oreilles qu'on a essaimés par la ville...

Où, quel monde aurions-nous si l'on devait épouser des querelles et non de charmantes personnes, si nous avions tous la même tête, la même allure, la même façon de raisonner, de mentir à nos amies. Ces dernières ne croiraient plus à la seule phrase qui, depuis des siècles, nous sauve et les pousse dans nos bras : « Je ne suis pas comme les autres ». C'est vrai nous ne sommes jamais comme les autres, pas la même bosse, le même regard, la même odeur.

Quel diable me pousse dans la galère des remarques alors que je suis en route pour Paris ? Pour chasser ces idées me voici en route pour le Grand Conseil.

Le Grand Conseil, pour le moment n'est pas logé dans une grande maison. Si les grands conseillers habitent un luxueux building, parce qu'ils ont leurs dents de sagesse, on attend que l'institution passe le cap de la dentition pour l'habiller convenablement.

Une salle bien décorée, des chaises, des fauteuils et des tables. Une grande animation, mais des places vides. Les absents. Des drapeaux. Beaucoup de drapeaux même pour un aussi petit édifice. Au mur, le portrait du Président de la République en exercice, et ceux des gouverneurs généraux morts ou vivants. L'union des vivants et des morts ne fait-elle pas la force de la cité ? Ils sont là, surveillant les débats, dictant à chacun son devoir, le trémolo dans la voix, le sursaut de colère salutaire contre un immobilisme mortel, les pauses sans pose définie... Des photographes, des journalistes qui tiennent au bout de leur plume le venin de la vipère ou le miel de l'abeille. Tous des hommes aussi engagés que les nombreux policiers montant la garde.

Pour dire oui, on lève le doigt, l'index, et le Président compte ces doigts qui sont des voix. Et pour dire non, encore l'index qu'on pointe et au Président de compter ces voix aiguës. On se demande où ils ont été prendre cette détestable habitude de ne pas dire « oui et non » par la bouche. Or, Dieu sait s'ils sont bavards ! Il paraît qu'ainsi s'expriment les Blancs lorsqu'ils sont rassemblés. Ils parlent, se querellent même, mais dès qu'il s'agit de conclure, ils passent la parole aux doigts, qui alors deviennent des voix et en prennent le nom. Souvent pour un bout de phrase, une virgule, surtout ce caméléon de point-virgule,

deux camps discutent pendant des heures. La langue française est si précise, d'une profondeur si insondable qu'on ne saurait, avec elle, prendre trop de précautions. Et les ombres augustes sous le regard desquelles on travaille exultent de voir chaque disciple suivre la route, le chemin, la ligne, marquer le pas comme s'il avait un élan à prendre. Les deux camps se disputent, et au moment où vous croyez qu'ils vont se jeter l'un contre l'autre, s'entre-déchirer, les voilà qui éclatent tous de rire. La discussion, sortie de l'impasse, reprend ensuite sur une autre base. Dure-t-elle, alors le Président use du pouvoir que lui accordent les textes, de ses deux voix, pour trancher le débat, en les mettant dans le même plateau.

Le sujet est parfois d'une pruderie telle qu'on n'arrive pas à l'embrasser, à l'étreindre pour le vider, l'achever; les esprits dans cette lutte épuisante s'échauffent, se raidissent malgré les doux ronronnements des ventilateurs. Le Président suspend la séance afin que sur le terrain d'approche des couloirs l'entente se pare de faveurs et de concessions réciproques.

Un grand Conseiller a beau être grand, il a les mêmes besoins que nous, et il les a d'autant plus accusés qu'il est grand, aussi le Président lève-t-il la séance afin de lui permettre de réparer ses forces.

Ils disent ici, se restaurer. Et le mot convient admirablement.

Je me croyais dans un monde où les choses allaient comme coule un fleuve, tranquillement. Il m'en faut déchanter, tant il y a des culs-de-sac, ainsi je ne suis pas au bout de mes peines. Il ne suffit pas d'avoir un billet pour voir Paris, et je commence à comprendre que si Paris vaut bien une messe parce qu'il n'a pas été fait en un seul jour, il est encore plus difficile de

prétendre de nos jours, s'y rendre en quarante-huit heures. L'on croit me décourager en me faisant courir les agences, en semant de multiples obstacles sur ma route, en me renvoyant d'une personnalité à une autre. A combien de portes ai-je frappé ? combien de portiers m'ont rappelé pour me montrer la consigne écrite sur laquelle ils veillent d'un œil en dormant de l'autre ? Je croyais pouvoir les tromper. Hélas ! Ils sont d'une vigilance ! Je soupçonne un peu tout le monde de chercher à prendre la tension de mes sentiments, à en déceler les couleurs. Je me retenais de leur sortir comme argument massue « Je vais pour Paris, moi ». Ces hommes, je les connais, ils auraient tout bonnement haussé les épaules en me regardant de travers, un sourire narquois sur les lèvres. Ces sourires mauvais auxquels je n'arrive pas à m'habituer. Ils ne savent pas du reste que j'ai un gri-gri en poche et que tant qu'il sera là, dans ma poche, je vaincrai toutes les difficultés, fussent-elles des montagnes. Ah ! pas si facile de décourager un homme qui a un billet pour Paris en poche !

Aucune place dans aucune compagnie de navigation aérienne, qu'elle soit française ou étrangère, et qu'est-ce qu'on me chante pour m'endormir après m'avoir proposé de prendre le bateau ? « C'est le mois de Juillet » comme si je l'ignorais « C'est la rentrée des Professeurs » et puis après ? « C'est la migration saisonnière de tous ceux qui partent pour fuir la mauvaise saison ». Ils n'ont rien de commun avec moi. Et puis, argument suprême « Il y a le Président de la République qui a invité à la fête du 14 Juillet de nombreuses personnes prioritaires ». Toutes ces explications me laissaient froid. Ce que je savais, c'est que j'avais moi aussi un billet pour Paris et qu'avec ce billet l'on devait me transporter.

— D'accord, mais vous n'êtes pas une personnalité officielle...

— Je suis commis, Monsieur...

— Pas suffisant...

— Pardon, du Gouvernement Général et j'ai comme situation la classe 2, l'échelle 3, l'échelon 4, tout de même !

— Tout cela n'entre pas en ligne de compte.

Ces titres que j'ai mis vingt ans à acquérir, et que je crois pouvoir pour une fois utiliser comme un bélier, un sésame, ces titres n'entrent pas en ligne de compte. Il faut avouer qu'ils sont désespérants, ces hommes.

— Je disais donc que vous n'êtes pas un des invités du Président. Pour ces personnalités de marque, nous avons reçu des ordres : transport rapide.

Et voilà, il a fini par me jeter cela au visage, je ne suis pas une personnalité de marque. C'est de ma faute, j'ai trop insisté, mais qui à ma place n'aurait pas insisté. Je suis un quelconque individu. Euh !

— Voyez, peut-être que...

Les fées ne sont plus là pour fabriquer des personnalités de marque d'une seconde à l'autre. J'ai compris, je suis un homme sans reflet, sans densité, sans marque.

— Une petite place pas bien grande.

— Tout est complet jusqu'à la fin du mois.

Cette dernière phrase me glisse d'une oreille à l'autre. Je n'ai pas voulu la retenir tant elle aurait tout détruit en moi, deux semaines à Dakar. D'accord, mais pas lorsqu'on a un billet pour Paris en poche !

Mon soupir a dû déclencher quelque chose en eux, en la jeune blonde qui écoutait sans rien dire. Elle pense peut-être que je suis attendu, et chacun de nous sait ce qu'est une attente. Elle lève sur moi un

regard bien doux porté par un sourire qui me paraît contenir un fauteuil dans un avion en partance pour Paris. Ils feuilletent des registres. Un, deux, trois... leurs têtes se rapprochent, leurs doigts s'arrêtent sur un nom, sur mon cœur. Enfin, elle lève la tête, je la regarde.

— Vous aurez certainement de la chance, Monsieur va contrôler.

— Dites, Maurice, M. Paul a-t-il confirmé son départ?

— Pas encore.

— On pourrait donner la place à ce client.

— D'accord.

— On va vous inscrire, Monsieur. Seul?

— Oui, seul ! seul ! seul !

Combien de fois avais-je répété le mot, je ne le sais pas ; chaque battement du cœur le chantait aussi ; seul... ! seul... ! Que te disais-je ? Les diables de Paris sont avec moi : voilà, je suis inscrit, élu, aligné, couché sur la liste des passagers. Situé. Je nage dans la joie, j'en rayonne ; je m'y noie et au lieu d'étouffer je respire mieux, je vois les hommes, j'entends les bruits qu'on fait autour de moi. J'ai une place. Tiens un bateau entre au port. Des femmes poussent leur lourde poitrine devant elles, avec dessus le poids de tous les regards des hommes. La chaleur est permanente comme l'indéfrisable des Européennes. Tous deux jouent à l'épreuve de durée, et c'est toujours nous qui en souffrons. Il va me falloir apprendre à courir pour être dans le ton à mon arrivée. Ce que le Parisien admire le plus, m'a-t-on dit, c'est le ton, parce qu'il se prendrait pour le diapason donnant le « la » en toutes circonstances. Comment apprendre à courir dans un pays où personne n'est pressé ? Ne passerais-je pas pour ce que tu devines ? Un fou ? Comme la

vie pose des problèmes ! et, suivre, imiter, difficile ! L'attention constamment tendue, on ne sait cependant presque jamais dans quelle tonalité l'on se trouve parce qu'on est un éternel étudiant. Tant pis ; qu'ils pensent de moi ce qu'ils voudront, moi je cours. Au fait, comment court-on à Paris ? A petits pas, en grandes foulées, par couples ? Certes, tout le monde vous dit en s'imbibant de Paris, en s'habillant de deux mille ans d'histoire parcourue en quelques mois : « oh là ! là ! là-bas, on court, on court tout le temps » sans jamais dire comment ces Parisiens étranges s'y prennent pour courir sans s'essouffler. Moi, je suis déjà rendu, sans être arrivé au but que je m'étais fixé. Non, il n'est pas possible que tout un peuple passe son temps à courir. Et personne pour leur dire « assez couru comme cela, arrêtons-nous une seconde pour attendre les autres ». Nous le faisons bien lorsque nous cheminons au long de nos routes menant d'un village à un autre. On fait même un somme sous un gros arbre près d'une rivière, chantant après avoir raconté de plaisantes histoires. Manger, marcher, travailler, chanter, danser, dormir, oui ! mais courir ? après quoi et pour quoi ?...

Il paraît même que là-bas les gens ne s'attendent pas, les voies étant différentes. Par les grands boulevards, chacun suivrait sa ruelle tout en allant du même pas que les autres. Chacun dans Paris, pousserait sa charrue, suivrait son sillon, en portant son fardeau de rêves... Et ces rêves les rendent légers, leur donnent des ailes, comme il m'en pousse depuis que j'ai un billet pour Paris.

Me voici à Yoff. Les formalités remplies, je fais les cent pas dans un hall bruyant où je me sens seul, ne connaissant aucune des personnes que je croise. Avant, quand deux Nègres se rencontraient, ils

s'arrêtaient, se saluaient, se demandaient les nouvelles des villages, des familles. Maintenant chacun poursuit sa route sans même sourire. Tous pris dans l'engrenage d'où les Blancs veulent sortir. Fait étrange : je ne suis plus pressé ; en moi le calme qui précède les événements importants. Je ne réfléchis même plus. Je fais les cent pas, machinalement, pendant que des avions se posent et s'envolent. Enfin notre tour. J'attendais cette phrase que le micro annonce : « les passagers pour Paris »... Les gens nous regardent nous précipiter sur le terrain. Oui, moi aussi je pars pour Paris, Messieurs ! Et cela me classe. Je suis le seul Nègre parmi tant de voyageurs blancs. Je prends place près d'un hublot. Personne ne veut s'asseoir près de moi. Tous les voyageurs passent en regardant le siège vide près du mien. Par affinité, ils vont s'asseoir près des autres passagers, afin qu'il y ait ton sur ton. Et je les comprends, je fais ainsi souvent, mais, ce soir je me rends compte jusqu'à quel point les couleurs divisent les hommes. Un passager qui a dû prendre son courage à deux mains devient mon voisin. On ne se parle pas. Voisins quand même.



Nous sommes sages tous deux, chacun bien enfoncé dans son fauteuil, notre lit, deux mondes dans un appareil qui peut les pulvériser d'un moment à l'autre. Seuls les cris de douleur, les râles prouveraient qu'ils étaient les mêmes malgré leur différence de couleur, la couleur barrière. Les lumières sont éteintes ; comment peut-on dormir entre ciel et terre ? Défilent des villes qu'on reconnaît à leurs pro-

fusions de lumières. Un phare se rapproche, nous salue, s'éloigne. Où sommes-nous? Je me déchausse pour être à l'aise. Ai-je dormi? Est-ce bien le jour? Que se passe-t-il? Quatre heures et l'on se croirait à six heures du matin. Ma montre doit retarder. Celle de mon voisin marque la même heure. Il y a quelque chose d'anormal. N'est-ce pas le soleil qui se lève trop tôt? C'est bien le jour. Dans quel pays vais-je? Un pays où il fait jour à quatre heures. Je commence à comprendre pourquoi les gens d'ici courent; ils ne veulent pas que le soleil les batte dans la course de chaque jour, à moins qu'ils ne se sauvent avec le jour à l'approche de la nuit.

Et que nous sert-on avec le déjeuner? Des fiches de renseignements. Personne ne voyage sans que l'État en soit informé. Un État policier transforme ses avions en annexes des services de renseignements. Les nuages sont d'une blancheur de coton et si brillants qu'on ne peut les regarder. Nous naviguons sur un océan de nuages dont les vaguettes secouent notre gigantesque appareil.

Mes chaussures ne sont plus à leur place. Comment les retrouver sans me lever, dans ce milieu où chacun reste sagement à sa place, parlant à peine à son voisin! Des hommes qui ne portent le soleil ni dans leur cœur, ni dans leurs bras, mais juste dans leurs jambes. Le Blanc n'est pas riche en paroles. Est-ce parce que « les paroles s'envolent » et prennent une teinte dès qu'elles ont franchi le seuil de la bouche? Je les ai, mes chaussures, mais impossible de les remettre. Mes pieds ont-ils grossi? Je les regarde, je les palpe. Je risque fort de descendre pieds nus à Paris. Une façon désavantageuse de se présenter au Parisien. Ah! non, de gré ou de force, mes chaussures reprendront leur fonction. Dans la lutte, à défaut de

chausse-pied, c'est mon stylomine qui se brise, tant pis. Cela vaut mieux que de descendre pieds nus à Paris. Au-dessous de nous, des terrains mesurés, alignés, bien entretenus et de diverses couleurs. Les hommes de ce pays doivent teindre leurs champs, sinon comment peuvent-ils leur donner des nuances aussi diverses, aussi belles, allant du jaune roussi au vert foncé. Et des routes, en tous sens ; des villages qui se succèdent. Aucune parcelle de terre en friche. Un terrain dominé par les hommes qui marchent le niveau, l'équerre et le cordeau dans la tête ou dans les yeux. Des phénomènes, amoureux de la ligne droite bien tirée, sans bavure. Ils doivent tailler certainement les herbes. Et avec ça, ils prétendent n'avoir jamais de temps. Ici un château avec son bois, là, une usine, et à perte de vue le même spectacle de routes et de champs bien ordonnés. Leur façon de travailler la terre montre jusqu'à quel point ces hommes ne comprennent pas la vie. Pour eux, elle doit suivre les grandes routes tracées, bien canalisée, docile, docile, se pliant à toutes leurs fantaisies, se laissant tondre, rogner les ongles ; chevaucher, est-ce que je sais. Ils sont un vieux peuple à vieilles habitudes, et la Vie demeure toujours jeune avec des habitudes déroutantes. Ils voudraient la voir à leurs pieds parce qu'ils ont des siècles de civilisation. Ce dont se moque la Vie qui a vu ériger les Pyramides qu'on explore encore. Ils voudraient certainement la mettre en conserve, en boîte même. Et elle leur rit au nez constamment. Ce qui les désespère, et ils s'en arrachent les cheveux. De là la proportion énorme de chauves parmi les Blancs. Alors lorsque les cheveux sont tombés, la Vie, laquaine, leur lustre cela chaque matin, le brillant de leur crâne provient de là aussi...

Au-dessous de nous, des hommes. Mon voisin et

moi nous disons bonjour, et l'hôtesse de l'air me sourit en prenant la fiche de renseignements. Le climat change, chacun reprend son visage, les masques tombent. Paris drapé de brouillard me cache son visage. Moi qui rêvais de le survoler, de l'embrasser d'un coup d'œil et de clamer à qui voudrait l'entendre : Paris c'est grand comme tels et tels villages réunis... Orly !

Le premier papier qu'on me donne c'est *L'Air de Paris*. J'admire cette façon d'accueillir l'étranger, de le mettre dans l'ambiance, en garde contre ses habitudes, ses tics. *L'Air de Paris* ! muni de cette revue, vous serez impardonnable dans vos impairs. Et comme Paris veut vous recevoir sans en souffrir, il vous fait offrir sa conception de l'existence. Cette brochure est donnée à tous les passagers, même aux Blancs, Paris estimant qu'en deux semaines d'absence, on puisse perdre pied à l'arrivée. Et ça c'est bien parisien.

Je suis à Paris, je foule le sol de Paris. Je regarde, partout des Blancs ; des employés blancs. Nulle part une tête de Nègre. C'est bien un pays de Blancs. Il fait frais ; le soleil se cache de honte. Il a conscience d'avoir commis à mon endroit une injustice en me grillant de la tête aux pieds, alors qu'il arrive à peine à bronzer les hommes d'ici. Des autos passent qui semblent glisser, tant elles vont vite, et pas un seul coup de klaxon. C'est défendu. Chacun obéit à la règle. C'est bien défendu chez nous aussi, mais c'est un plaisir pour chacun de violer la règle, de klaxonner. Ça met en vedette, fait de vous « quelqu'un ». Les chauffeurs signalent les arrêts, les départs. Depuis le temps qu'ils font ces gestes ! Tout le contraire de ce qui se passe chez nous, où les chauff-

leurs conduisent un doigt constamment en l'air, interrogeant tout passant, éventuel client. Un signe de tête sur le trottoir. Un arrêt brusque faisant gémir, hurler les pneus. Tant pis pour celui qui suit. C'est le code de la « route-Jungle ». Des fleurs partout, plusieurs voitures parquées. Et des affiches sur les murs, des panneaux publicitaires. Je paie ma place dans le car me conduisant aux Invalides. L'argent reprend sa valeur. Les mots « cadeaux ; gratuit » ne doivent certainement pas exister dans le langage ici. Il faut constamment mettre la main dans la poche, faire mentalement son compte. Quel pays !

La première personne que je vois est un vieux en bretelles discutant avec un ami, puis un ouvrier en vélo, ensuite deux enfants. L'animation augmente à mesure qu'on approche de la ville. Du monde dans les rues, les cafés, les restaurants. On se croirait un jour de fête chez nous. Une circulation intense, disciplinée, les autos s'arrêtent au feu rouge, attendent patiemment le vert pour repartir. Un incessant tourbillon. Les piétons sont les plus pressés. Après tout ne sont-ils pas en nombre ? Il faut les voir se faufiler à travers les voitures et s'arrêter tout d'un coup. N'auraient-ils pas des ressorts dans les jambes, ressorts remontés chaque matin ?

La grisaille des murs aurait dû influencer sur le caractère des habitants. Erreur ! ils ont du soleil en réserve, aussi trottent-ils dans un bruit continu de houle. Le Parisien croirait que le monde a cessé de tourner si une nuit, ou un matin, il n'entendait plus ces bruits familiers. Un peuple consultant la montre à tout instant. Une ville prodigieuse qui vous prend, vous capte, vous met au pas, vous emporte malgré vous dans son courant impétueux. Ici on ne fait pas de stage. Il faut marcher, suivre. Et de la lumière élec-

trique en plein jour dans les restaurants et les magasins. Certainement pour voir clair dans les comptes. Je n'aurai pas peur des redites car avec cette ville, on semble tourner en rond, être toujours dans le même quartier, voir les mêmes personnes, les mêmes têtes blanches. L'imperméable que nous portons seulement les jours de pluie, fait ici partie intégrante de la vêtue. Paris par la construction de ses maisons collées les unes aux autres, par ses nombreuses rues ne se coupant jamais à angle droit, est une ville qu'on ne peut enchaîner. Cela se sent de prime abord. C'est son premier air. Et même mettrait-on les fers à la ville les hommes passeront au travers, comme les poissons qui « mangent » les filets, c'est-à-dire, les déchirent pour s'échapper. Cela est imprimé dans l'allure, l'attitude du Parisien. Il respire la liberté. Il est chez lui, dans son Paris. Et c'est une force prodigieuse que d'être chez soi, dans une telle ville.

On trouve ici des maisons si sérieuses d'aspect qu'on dirait qu'elles ont conscience de ce qu'elles sont, ou représentent. Elles sont de Paris. Elles sont Paris.



Chaque homme, chaque objet a ici un air qu'il tient à montrer tout en cherchant à ne point paraître.

C'est le 14 juillet aujourd'hui, la fête la plus aimée du Parisien. Elle commémore la prise d'une prison nommée la Bastille. Si les gens sont tous d'accord pour célébrer cette fête, ils ne le sont plus lorsqu'il s'agit de raconter comment les événements s'étaient passés aux temps de leurs ancêtres. Il y a tant de

versions qu'on ne sait qui croire ; or comme ils sont tous Parisiens et qu'ils racontent tous leur histoire, il faut donner à chacun l'impression que c'est lui qui dit vrai. Savoir écouter est ici aussi une politesse. Ils conviennent tous qu'elle a été construite en plusieurs années et comportait des cachots pleins de rats et de crapauds.

Quant à sa destruction, les uns disent que le peuple ce jour-là, marcha résolument contre ce bâtiment qui depuis quatre cents ans représentait la puissance royale. Les gens à force de voir plus souvent le visage de la Bastille que celui du Roi conçurent pour ce dernier une haine de pierre. Il y avait de quoi. Sans relation aucune entre les hommes, un fossé qui se creuse. Et le Roi ayant mis entre lui et son peuple le visage de sa Bastille, les hommes ne le lui pardonnèrent jamais. Les autres par contre soutiennent que l'événement a été fortuit et non prémédité, calculé. Le peuple cherchant des armes se rendit à la Bastille qui lui serait tombée dans les bras. Les héros effrayés de leur prouesse se seraient cloîtrés quelque temps chez eux. Tant de contradictions, de versions, me redonnent confiance en moi-même ; cela prouve que malgré leurs papiers, leur mémoire a des faiblesses. Cela démontre surtout que comme nous, chacun présente une histoire selon son optique, son milieu. Et c'est ainsi qu'un événement auquel ont assisté quatre personnes est relaté de quatre façons différentes. Même ici. Des hommes. Un fait toutefois demeure, la Bastille a été prise. Sur ce point, ils sont d'accord, si d'accord qu'ils mettraient tous volontiers leur main au feu. Et depuis ce jour le Parisien fête sa liberté recouvrée. Voulant toujours servir d'exemple, il aime qu'on assiste à son 14 juillet, il veut qu'on sache qu'il a été lui aussi la chose de ses

rois et qu'à force de patience, de labeur, d'efforts il s'est retrouvé. Ayant redonné au monde la notion de la liberté individuelle, le respect de la personne humaine, il voudrait qu'on s'en souvienne. Et c'est avec raison ; car prend-on une Bastille tous les jours ? C'est le 14 juillet ai-je dit. Et pourtant peu de drapeaux. Les édifices publics en arborent ; les rues, les boulevards, les magasins, ont gardé leur visage de chaque jour. Sans drapeau. Devant cette retenue, la débauche de drapeaux chez nous me paraît scandaleuse. A nous seuls nous avons plus de drapeaux que les cinq millions de Parisiens. Le patriotisme consiste à hisser un drapeau à sa fenêtre. Les rues, les arbres, la gare, les édifices administratifs, les maisons de commerce, les particuliers, les pirogues, les taxis, la foule... Nos femmes en ont fait, à un certain moment des camisoles pour prouver jusqu'à tel point elles portaient Paris sur leur corps, leur cœur en étant plein. Ne sommes-nous pas dans un pays où l'amour ne saurait être fait de silences, de murmures et de simples regards ! Je ne pense pas que la Parisienne se soit jamais habillée de cette façon-là, or Dieu seul sait si elle aime son Paris. Le drapeau, on en couvre seulement les cercueils des hommes illustres, or nous ne sommes ni un peuple mort, ni un peuple illustre. Le ridicule a des limites qu'il ne faudrait jamais franchir. Mais quelle folie ne commettrait une femme qui veut prouver son amour à un mari quelque peu réticent ? Et si des hommes sont polygames c'est pour que leurs femmes les aiment plus en rivalisant d'attentions.

Le Parisien avare de son drapeau, le porte précieusement dans son cœur, et lorsqu'il meurt, un peu du drapeau meurt avec lui. C'est le seul amour qui ne le trahit pas, aussi vit-il et meurt-il de cela. Connais-

sant la valeur de son emblème, il n'aime pas le porter à bout de bras. Il ne le brandit qu'à la barbe de l'ennemi, et c'est toujours pour l'en assommer. On peut tout lui prendre, il peut tout céder mais jamais son drapeau, son histoire, son unité. Et pourtant lorsqu'il parlera de ce drapeau ce sera sur un ton si badin qu'on pourrait croire que cet emblème n'a pour lui aucune valeur. Erreur, mon ami ! C'est bien parisien, cette façon légère de parler des choses sérieuses. Cela est si ancré dans les mœurs que lorsqu'une catastrophe se produit, une maison s'écroule sur ses habitants, par exemple, des journaux parleront d'un incident. Je soupçonne le Parisien de voir plutôt les choses que les hommes, de faire violence à son cœur pour paraître maître de lui.

Le traditionnel défilé des troupes. Pas de mâts de cocagne, de concours de beauté. Celui qui en ce jour travaille le plus, c'est leur chef d'État. Il doit décorer, embrasser tous les braves qui sur tous les confins montent la garde aux frontières du pays, parler, serrer des mains, et ce, avec le sourire, même s'il a la migraine. Cela fait partie de son rôle d'arbitre.

Ces hommes qui aiment beaucoup le café-filtre, manière élégante de perdre du temps et de retenir près de soi l'amie pressée de lever l'ancre, auraient pour ancêtres des Wisigoths, des Alamans, des Burgondes, des Goths, des Francs venus d'un peu partout poussés par la faim, l'esprit d'aventure. Ces arrivants firent bon ménage avec les Gaulois propriétaires du sol. Je n'ai pas très bien compris comment tout cela s'est opéré. Il y a si longtemps de cela que chacun ne se souvient d'aucun détail. Toutes ces tribus se seraient fondues dans le creuset du Gaulois pour former les Francs dont le Parisien est la somme et l'espèce la plus représentative. J'ai cru entendre

ces explications. Les Gaulois de Paris seraient des Parisiens agriculteurs et bateliers formant une corporation de navigateurs ayant pour devise un vaisseau et des mots latins (*Fluctuat nec mergitur*) pour se moquer des Romains, autres conquérants qui crurent leur faire changer d'habitudes. Les Romains, du Parisien navigateur, en voulaient faire uniquement des agriculteurs. Il n'en fallut pas plus pour blesser le Parisien dans son orgueil naissant. Depuis des siècles Paris crie qu'il n'est pas un lieu de passage. Les gens ne l'entendent pas. Ils prendraient même cela pour une invite. Belle, vieille, fleurie, pleine de femmes spirituelles et coquettes, abreuvée de lumières, cette ville, Paris, a tout pour attirer l'aventurier. Les Romains, dans cette ville ont laissé des traces : des arènes, des cimetières et probablement aussi des descendants.

Il faut se demander ce qu'aurait été Paris si Clovis — dont le nom veut dire illustre guerrier — n'en avait pas fait sa capitale au lendemain d'une défaite qu'il aurait essuyée. On peut dire que Paris est né d'une défaite. Ce Clovis est devenu un Saint. Est-ce pour avoir été défait et ainsi servi... les desseins d'un dieu qui voulait faire de Paris ce qu'il est aujourd'hui? Personne n'a pu m'en donner d'explication. Sa femme, Clotilde, illustre guerrière, est, elle aussi, une Sainte. Les couples de saints depuis sont devenus rares parce que les hommes et les femmes, même mariés, ne pensent plus de la même façon, n'ont plus les mêmes goûts. Ils ne mettent plus leurs biens en commun.

Un mariage « sur le bout des dents » et dans lequel le cœur intervient pour concilier les intérêts, dire à la tête de ne pas prendre le mors aux dents et à l'imagination de ne pas trop prendre le large, le

salon étant une campagne trop grande pour ses fantaisies. On penche à croire, avec tant de saints guerriers, que Paris avait un faible pour les guerriers. Euh ! avec sa situation à un carrefour !...

Donc si cette ville est si urbaine, si aimée des dieux, c'est qu'elle a pour marraine et pour patronne une reine et une sainte, la reine Clotilde et sainte Geneviève « Fille du Ciel ». Sur les conseils de ces deux femmes, le roi Clovis fit construire au sommet de la montagne qui portera le nom de Sainte Geneviève, une basilique en honneur des saints Pierre et Paul. Le premier détiendrait la clé du Paradis où nul ne peut entrer sans son autorisation. Il a, en mourant, laissé, en plus de la clé, une couronne en or que porterait son successeur. A la clé du Paradis, s'est ajoutée une autre, celle de l'Enfer, un lieu où brûleraient les âmes des pêcheurs, de ceux qui sur terre, n'auraient pas mis en pratique les enseignements de Dieu, ou plus exactement n'auraient pas écouté ses interprètes. Leur dieu n'est pas du tout paternel. Le nôtre s'étant mis à notre niveau, nous lui donnons des femmes, des enfants et Araignée essaie même de le tromper. Il nous prend pour ses enfants, et nous le traitons en père. La confiance règne. On le néglige, mais c'est lui qu'on appelle dès que plus rien ne va. Nous disons qu'il est au-dessus de notre tête... Les hommes d'ici ne savent pas non plus où se trouve leur dieu. Ils le mettent au-dessus de leur tête ; tout comme nous. Ce qui revient à dire que notre ignorance est la même, or ils prétendent détenir la vérité. Aimant les légendes, les récits fabuleux, ils donnent à leurs héros des origines surnaturelles. Le naturel leur paraît trop simple pour convenir à leurs grands hommes. Ils affirment que l'arrière-grand-père de Clovis eut pour père un monstre marin. Vraiment on

peut être Parisien et raisonner comme un Agni...

Ce qui nous rapproche de ce peuple et nous le rend sympathique. J'ai même trouvé ici des contes identiques aux nôtres, et si les mamans poussent leurs enfants dans des espèces de lits roulants, et ne leur donnent pas le sein, c'est leur façon de les aimer. Et lorsque je vois un père tenir son enfant par la main, lui sourire en racontant des histoires, je dis, « mais ils se conduisent comme des Nègres » ; ils sont comme nous ! ils aiment aussi les enfants. Ce qu'en revanche ils abhorrent, c'est qu'une fille puisse avoir un enfant sans avoir de mari en titre. Le titre est ce qu'ils respectent le plus. Le titre, comment t'expliquer cela ? Ils ont ici des tas de mots intraduisibles en d'autres langues. Par exemple on pourrait avoir une femme en titre, si l'expression était en usage, c'est-à-dire qu'elle vous appartiendrait en tant qu'épouse ; on est gouverneur en titre, par opposition au gouverneur par intérim, on est vendeur en titre, tel que toi. Pour mieux me faire comprendre, lorsqu'on demande à un commerçant, à un cultivateur à quel titre ils parlent, ils doivent répondre sans l'ombre d'une hésitation et avec conviction : « Je parle en tant que commerçant, en tant que cultivateur. » Titre devient référence et vous situe immédiatement dans l'esprit de votre interlocuteur, un esprit fait de casiers, de tiroirs, de classeurs. Si vous êtes cultivateur, il vous demandera aussitôt, à titre de pure information, que cultivez-vous, et la conversation ainsi aiguillée suivra son cours sans dérailler. Il sortira même sa seconde mémoire qu'il porte en poche pour enregistrer votre adresse. Sait-on jamais dans la vie ? Le Parisien sous son air léger, bonhomme, est un être pensant constamment à l'avenir et qui met tout en œuvre pour que cet avenir se présente à lui sous un

jour agréable. Il tient à créer son avenir en ne comptant que sur lui-même.

Il use en outre d'une langue difficile et cela m'amène à poser la question suivante : se comprennent-ils tous ceux qui parlent cette langue ? A ce sujet une plaisante mésaventure. Un chef de service me demandait un jour de relier des papiers qu'il m'avait remis. J'empoigne la poinçonneuse et tac ! Très fier de la rapidité mise à relier les papiers je me présente à lui : il ouvre des yeux et moi aussi :

— Mais non, j'ai dit de relier.

— C'est ce que j'ai fait.

— Relier, dans le sens de rassembler, de joindre à ces papiers les autres encore épars.

« Et depuis je me méfie de cette langue. Je crois que ces diverses nuances sont à la base de multiples incompréhensions et des drames quotidiens. Donc avoir un enfant sans être marié est mal vu. L'enfant est bien un enfant, mais pas un enfant bien, comprends-tu ? Je te dis qu'ils coupent les cheveux en quatre, « tournent toujours en rond ». Je les comprends. Dans un pays où l'on a mille moyens pour qu'une telle « erreur » ne vous arrive, n'en point user c'est prouver qu'on n'est pas dans le ton, à la hauteur des événements, au niveau des autres... Or le Parisien n'aime pas cela. Il n'aime pas qu'on se montre en retard sur quoi que ce soit. N'est-il pas le cerveau du monde ? Si le cerveau devait faillir, que feraient les pieds ? C'est ce qu'il faut entendre par « Paris Ville de lumière ».

Je n'ai vu nulle part une statue de sainte Geneviève. Patronne de la ville, on doit la cacher. Elle veille patiemment depuis des siècles sur Paris, tant elle connaît le charme que sa bonne ville ne cesse d'exercer sur l'esprit des autres, surtout sur les gens

qui, désespérant d'avoir une cité semblable, préférèrent venir la saccager, à l'exemple d'un barbare de haute classe, Attila dont on a dit que l'herbe ne repoussait plus là où avait passé son cheval. Je crois qu'on lui donna le nom de fléau de Dieu. Ce conquérant marcha sur Paris. Les habitants effrayés s'enfuyaient. Geneviève arrêta l'exode, leva des troupes, ravitailla la ville, redonna de la virilité à tous ceux qui l'avaient perdue en même temps que leur tête. Elle fut l'âme de la résistance. Et tu sais que lorsqu'une femme résiste, il n'y a qu'à lever le siège. C'est ce que fit le sage fléau de Dieu qui devait se connaître en femmes résistantes. Geneviève avait promis le secours céleste aux Parisiens. Le secours vint puisque Attila sur le chemin du retour se fit battre dans des champs appelés Catalauniques. A la suite de ces miracles Geneviève devint une sainte c'est-à-dire rangée parmi les morts qui voient, entendent Dieu et vivent en sa compagnie.

Ce que Paris haïssait le plus c'était « une querelle de Normand », une querelle longue et toujours sans consistance. Or voici qu'un matin les Normands dans leurs barques se présentèrent à ses portes. Les Normands qui devaient avoir gardé une dent contre les Parisiens, entendaient leur chercher une querelle normande bien préparée. Force fut à sainte Geneviève d'appeler à son secours saint Germain pour bouter dehors ces démons de Normands. On ne sait plus de quel saint Germain il s'agit, est-ce celui des Prés, est-ce l'Auxerrois ? Sur ce point les mémoires ne s'accordent pas très bien. Cela n'a aucune importance, l'essentiel ayant été d'avoir réussi à anéantir les Normands en leur jetant dessus de l'huile et de la poix bouillantes. Le flair du Parisien l'avertissait que le Normand n'accepterait pas de

payer de bonne grâce des centimes additionnels et autres taxes indispensables à la vie d'une cité qui se veut grande et belle.

Le Parisien n'a pas oublié ces événements et depuis il lui arrive de parler normand, c'est-à-dire de dire « non sans dire non » et de dire « oui tout en disant non », et fait plus grave, de dire un « oui » qui ne signifie ni « oui, ni non ». C'est ce qu'il appelle le « oui sous-entendu ». Ne conviens-tu pas que le Parisien est en train de battre le Normand sur son propre terrain ? On dit d'ailleurs que le Normand en bon Normand ayant gardé le souvenir de leur lutte de jadis, ne veut plus qu'on lui « cherche une querelle de Parisien ». Une expression non encore consignée dans le dictionnaire parce que pour le moment les Parisiens seraient en nombre dans l'aéropage des immortels. C'est dire que le Normand avec sa patience habituelle attend son heure, l'heure normande.

Paris fête son 14 Juillet. Habitué à répartir les rôles et à travailler par relève, Paris a passé la parole ce soir à ses places publiques, notamment à la Place de la Concorde qui semble être la plus chérie de toutes, tant elle est illuminée. Elle pointe vers le ciel son doigt d'Obélisque que regardent les autres statues en cercle, réunies pour on ne sait quels conseils à tous les touristes étrangers, aux époux mal assortis, aux amis en voie de se lâcher. Mais les comprennent-ils hormis ces jeunes amoureux perdus dans leurs rêves ? On se croirait en plein jour, et la foule si dense, l'animation si intense qu'une pierre jetée en l'air, en tombant, ne toucherait pas le sol. Les voitures pressées les unes contre les autres se poussent, dirait-on du pare-choc en tournant dans tous les sens comme aveuglées de lumière. Toutes les

voitures de Paris sont ici, venant de toutes les avenues. On ne pourrait tout de même pas me faire admettre qu'il y a en ce moment d'autres véhicules dans les rues. Des feux d'artifice montent dans le ciel. Ils entraînent dans leur ascension des milliers de regards. L'eau surgit de partout, et c'est un bruissement continu de chute d'eau, de cascades, que domine le bruit de houle du métro. Une flamme tricolore, immense drapeau sur Paris, jaillit de l'Arc de Triomphe et se perd dans les nuages. Les morts sont de la fête, et Paris en liesse, éclaire son ciel de liberté. Paris joue avec ses lumières, il s'en drape, s'en met dans les cheveux, sur le visage. C'est son fard. Paris n'est gris que le jour. Le miracle s'opère dès la tombée de la nuit et Paris devient blanc de lumière, de lumières qui vous font de l'œil, vous appellent, vous accompagnent, vous retiennent, vous prennent la tête et vous collent le nez à une devanture. Car ce qu'on ne paie pas ici, c'est le droit de regarder, de flâner. Et Paris tient à vous faire admirer ses devantures. C'est pour vous qu'il produit, qu'il rêve, qu'il pense, non pas pour vous créer des besoins nouveaux, mais pour vous élever au-dessus de la vulgarité quotidienne, vous donner le goût du rêve, de la poésie, vous montrer l'existence sous son aspect le plus fluide, le plus lumineux.

Sur les bancs sont assis des couples enlacés, des spectateurs fatigués de se tenir debout. Des photographes vous prennent et vous tendent leur adresse. Paris est une ville qui a renversé l'ordre des choses : elle ne vit que la nuit. Paris ne se réveille que la nuit. Les rues, les avenues, les boulevards, des flots et des coulées de lumières. Et les gens marchent si sûrs d'eux-mêmes que des automobilistes doutant d'être dans leur droit et bien à leur droite, s'arrêtent

pour les laisser passer. Non ici, il ne faut pas hésiter mais toujours aller de l'avant, soit pour traverser les rues, prendre le bus, le métro, demander un renseignement, même aborder une jeune fille. Cette dernière ne vous regardera pas toujours tant elle poursuit un rêve haut accroché à ne pas perdre de vue. Le renseignement dans le métro est plus facile à obtenir et je comprends que tant d'amours y naissent. Donc perdu, vous feignez de chercher votre station. Vous vous tromperez toujours, au moins trois fois, car on ne se tire jamais du premier coup de cette toile d'araignée colorée. Lorsque vous sentez que vous dépassez le ton, risquant même de pousser des racines, vous vous mettez au diapason, c'est-à-dire vous reculez de quelques pas, regardez une dernière fois le plan, approuvez de la tête pour vous confirmer que vous n'avez pas avancé d'un pouce, puis résolument, décidé à vous perdre, vous prenez la première direction venue. Celle sur laquelle vos regards tomberont. Mais, et le nœud de l'histoire est là, vous rangez votre amour-propre, et à la poinçonneuse en tendant votre billet, vous demandez : « Pardon pour aller à... Pigalle... » Poinçonneur ou poinçonneuse, à ce nom, ils vous regarderont un petit sourire dans les yeux. Soyez digne en serrant votre amour-propre à la gorge et attendez la réponse. Elle suit toujours le sourire et le regard : « vous prenez Charenton des Écoles et vous changez à Madeleine ». Ce ne sera pas toujours l'itinéraire le plus court, mais ce sera toujours le chemin le plus sûr. Je te parlais de ton. Oui, pour reconnaître si vous n'êtes plus dans le ton, regardez les yeux de ceux qui sont autour de vous. Ils ne disent rien, mais les yeux ne cessent de se braquer sur vous, sur votre doigt. Dès que vous vous serez retiré, deux ou trois bouches presque ensemble

vous lanceront un gentil « merci » ce qui veut dire : « il est temps, nous commençons à perdre patience ». Si d'aventure vous dépassiez le ton, ne vous en inquiétez pas outre mesure. Repartez avec assurance, car le climat est si spécial que tout finit en chanson. Et je pense que ce sont ces messieurs les chansonniers qui mènent Paris, le Paris des milliers de touristes, le Paris qui rit, chante et danse. Et c'est ça aussi qui fait que Paris est Paris. Cette expression n'a pas besoin d'être expliquée. On la vit pour la comprendre. Les rois n'ayant pas compris cette soif de vivre du Parisien, ont, dans la compétition, perdu leur couronne et leur tête sur cette Place de la Concorde. Une place vénérable, historique sur laquelle on devrait marcher en silence en cherchant à écouter tous les murmures, à percevoir tous les soupirs, à imaginer les trances des uns et la joie des autres, à totaliser les rêves de tous, à réentendre les bruits, les cris, les pleurs, les appels, les geignements des charrettes. Ici sont nés, ont grandi des espoirs, tandis que tombaient des rêves. Paris a libéré l'homme des couronnes, et remis les rois dans le circuit commun. Une Place d'un temps héroïque. Maintenant on l'appelle Place de la Concorde non seulement parce que le Parisien veut l'union, mais parce qu'il croit un tantinet à l'influence des noms.

Le Parisien supportait ses rois. Plus le temps avançait, plus il sentait le poids de sa charge. Lorsque la jauge de la misère, de la souffrance montait, par tradition, il jetait un regard vers Sainte Geneviève la patronne de la cité, habituée à la sauver de toutes les invasions. Les rois étant Parisiens la sainte patronne se trouvait quelque peu embarrassée pour intervenir dans une affaire intérieure aussi délicate. Chacun à part soi. se disait « si la sainte Patronne

ne dit rien, c'est qu'elle est consentante ». Et les rois restaient sur leurs positions et le peuple dans sa situation. Le Peuple cependant espérait toujours une intervention. Les rois, avec les années, augmentaient de volume, de densité. Pour les entretenir il fallait de l'argent, toujours de l'argent. Si les rois portaient la couronne, c'était le peuple qui en sentait le poids. Le plus illustre de leur roi, surnommé le Roi Soleil, luisait sur près de quatre mille courtisans, des gens qu'il entretenait aux frais du Parisien. Leur rôle consistait à lui tenir compagnie, à savoir lui parler, lui présenter les événements sous leur angle royal, à chanter sa gloire de soleil au zénith. Ces courtisans s'appelaient nobles, une classe d'hommes qui portaient les noms de leur ville, de leur fleuve, de leur montagne, de leur source. A leur naissance ils trouvaient au berceau une épée pour soutenir le Roi, un château, une fortune, une couronne. Ils ne s'en allaient nulle part sans leur couronne, tout comme nos chefs à nous. L'homme peut ainsi se définir : un être cherchant constamment à se faire distinguer. Parmi les nobles étaient des privilégiés, divisés, subdivisés en noblesse d'ancienne roche, noblesse de nom et d'armes, noblesse de race ou de parage, noblesse titrée, noblesse couronnée. Et tous ces hommes devaient attendre du Roi-Dieu leur pain de chaque jour. Dieu, le vrai, se trouvait avoir deux représentants vivants sur terre. Et pour éviter les conflits, l'un se réserva le domaine spirituel et l'autre le domaine temporel. Dans ce partage on oublia l'homme qu'on dit créé à l'image de Dieu, contenir du Dieu en lui. Le pauvre homme traînant encore ses péchés n'avait qu'un rôle, souffrir, qu'un devoir, prier en portant le roi, ses familles, les amis de ses familles, ou les familles de ses amis, leurs

châteaux, leurs peines, leurs joies et leurs rêves. Un dieu parmi les hommes et montrant constamment des faiblesses humaines ! Cela donnait à réfléchir, travaillait le Parisien qui, devant le mutisme de la sainte patronne, retroussa les manches en criant « Aide-toi le Ciel t'aidera ». Et s'il est maintenant si farouchement cartésien, disciple d'un certain philosophe Descartes, c'est parce que longtemps, on a tenté de lui faire « prendre les vessies pour des lanternes », lui faire croire que « les enfants naissent dans les choux » et que « c'est le fils qui met le père au monde ». Révolté de s'être si longtemps laissé berner, jeter en prison, en bastille, il commença à remuer les épaules. Mouvement d'humeur, de surface, dit-on. Le Parisien pour prouver qu'il avait enfin compris, changea son argent de cachette. Il abandonna le bas de laine. Le prendre par les sentiments ? Hum ! que pourrait-on en tirer depuis qu'il avait changé son argent de cachette ? Lui parlait-on ? Il regardait du côté de la Bastille qui déparait son paysage, lui coupait le souffle, les ailes à ses rêves. Là dedans étaient des gens qui avaient osé critiquer le régime. Les avocats approvisionnés en honoraires, malgré les grands effets de manches pour balayer les nuages dans l'esprit des juges, ne parvenaient pas toujours à tirer leurs clients du pétrin de la Bastille. Sainte Geneviève aussi se taisait, et avec elle, les nombreux saints de la ville. Le Roi de son côté entendait très mal les murmures montant du peuple, parce qu'il les entendait traduits, apprêtés pour des oreilles royales, divines. Des représentants des deux camps ayant chacun jeté du lest décidèrent de se rencontrer. Depuis quelques jours ils discutaient sans se comprendre. Les gens du Roi parlaient d'argent, langage que ne comprenaient pas les délégués

parisiens. Ceux-ci parlaient de droits, propos qui glissaient sur les messagers du monarque. Le roi fâché de n'être pas compris par son peuple, — il oubliait son terrible visage de bastille — ordonna de faire évacuer la salle. Alors, chose inouïe, un représentant se dresse et crie :

« Nous sommes ici par la volonté du peuple.

Nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes. »

Phrase historique que le Parisien à chaque génération apprend à son enfant. Phrase dynamique qui allait renverser des trônes.

Qu'à cela ne tienne, vous les aurez, les baïonnettes. Les baïonnettes hélas, avaient le cœur qui battait à l'unisson de celui du peuple. Le Parisien ne regardait plus que cette Bastille entourée de mystère, qui assombrissait son ciel, bouchait son horizon, lui coupait la digestion. Les événements suivaient leur cours ; la lutte entre le peuple-roi et le roi-dieu atteignit son point crucial. Les saints regardaient toujours. Ce mutisme effrayant des saints n'a jamais été expliqué. Serait-ce parce que les interprètes mandatés de dieu étaient divisés, partagés entre les deux camps que les saints se taisaient ? La lutte aboutit à la prise de la Bastille, la fête qu'on célèbre aujourd'hui avec tant d'éclat. Le jour où cette citadelle tomba, un poids tomba aussi de toutes les poitrines. Paris respira mieux. Le Roi devait par la suite perdre sa tête. Ce peuple très chrétien, fils aîné de l'Église !... Ce jour-là tous les rois tremblèrent sur leurs trônes qui vacillèrent. Paris venait de prouver au monde étonné que les rois étaient mortels. Ne pense pas que ce Parisien qui regarde poétiquement couler la Seine en suivant sa ligne, soit quelqu'un de simple. Il est un tissu de contradictions.

Euh, n'y a-t-il pas en lui du Wisigoth, du Goth, de l'Alaman, du Franc, et du Parisien? Lorsque vous l'abordez de face, de dos, de gauche ou de droite, c'est l'un ou l'autre de ces aspects que vous rencontrez. Et c'est pourquoi les jugements qu'on émet sur lui sont si contradictoires. Il s'en plaint ne voyant que son côté franc qu'il promène et arbore, le seul côté qu'il entend montrer au monde. Cet être qui, poussé à bout, sort avec fracas de ses gonds et tranche des têtes augustes, aime les herbes, les arbres, les sources, marcher pieds nus, courir dans la brousaille. Son plaisir est de passer les vacances à la campagne, parmi les oiseaux, de coucher à même le sol en regardant les nuages se poursuivre, de s'amuser follement, tel un enfant. Communier avec la nature, s'abreuver de soleil et d'air pur. Il a en outre un amour maladif pour les fleurs à l'entretien desquelles il consacre des sommes énormes. Ce qu'il ne donnerait pas à un mendiant, il l'accorderait sans hésitation lorsqu'il s'agit de fleurs. De la caste-fleur, comme certains chez nous sont de la caste-pluie, de la caste-igname, ou de la caste-perroquet. La fleur dédaignée par nous a conquis sur ces bords une place prépondérante. Elle est sur la sellette. C'est le cas de le dire. Des êtres étranges qui pour se déclarer leur amour, s'envolent des fleurs, et ne répondent jamais à une invitation sans apporter à la maîtresse de maison, des brassées de fleurs. Des fleurs, ils en traînent partout avec eux. Je les comprends, et je les excuse : s'ils avaient comme nous une forêt envahissante, ils ne donneraient pas à l'herbe, aux arbres et à la fleur, la place de choix qu'ils occupent. On peut ici marcher sur les pieds d'un homme, mais jamais sur une pelouse. Tout le monde vous foudroierait du regard. Cela ne se fait pas. Des écri-

teaux le disent. D'ailleurs le soin dont ils entourent ces herbes vous témoignent de la place qu'elles occupent dans leur cœur. Curieusement fait, le cœur du Parisien pour aimer à la fois le chien, l'eau, le vent, les herbes, les fleurs, les femmes, les enfants, le café, la musique, la politique, le camembert et cette bête ignoble, symbole de la félonie, de la trahison : le chat, et surtout le chat noir d'une surnoiserie raffinée.

Ces hommes ont même attribué aux fleurs un langage qu'ils étudient avec autant de peine que leur propre langue.

Ils ont établi des hiérarchies parmi les fleurs, toujours cet esprit tranchant, et la fleur qu'ils aiment le plus, celle dont le parfum les grise et leur fait chavirer les yeux d'extase, la Rose, voudrait dire « Puisse notre commune tendresse être toujours la plus belle ». Qui ne se pâmerait à humer des propos aussi délicats, veloutés, oscillant à chaque pulsation ? Il n'y a pas de plus beau spectacle que celui de voir une femme respirer le parfum d'une fleur. Ça vous donne de l'appétit. Vraiment ! Les narines qui se dilatent, la poitrine qui se gonfle, les paupières qui se ferment, le visage qui se recueille, et la respiration qui se met au pas. Ce n'est donc pas un hasard s'il y a tant de fleurs et tant de fleuristes dans Paris. Des fleurs il en vient jusque sur le rebord des fenêtres et le premier acte, au lever, est de les arroser. On peut ici oublier de prendre son café, mais jamais d'arroser ses fleurs, et les femmes elles-mêmes semblent être des grandes fleurs mouvantes se promenant chez les fleuristes pour acquérir d'autres fleurs. Cet amour des fleurs est poussé à un point tel qu'ils en mettent dans le langage qu'ils disent alors fleuri... Je parie que des hommes doivent pleurer lorsqu'ils

voient une rose s'effeuiller. C'est du reste un triste spectacle, j'en conviens, de voir mourir, impuissants à les sauver, des choses aussi belles. Et la pensée irrésistiblement se tourne vers notre propre destin...

Ce langage délicat des roses, des œillets et autres fleurs serait surtout compris des femmes qui se passent constamment des couleurs, elles disent du rouge, sur les joues et les lèvres, au vu de tout le monde. La femme entend demeurer la belle fleur qu'elle est pour l'homme. Elle aurait des épines, mais quelle fleur n'en a !

L'homme instruit par des siècles de contact, d'expérience, a pour la femme des égards tels qu'elle rentre toujours les dites épines. Il l'aide à s'asseoir, à se lever ; il lui enlève son manteau, le lui apporte ; ouvre la portière de la voiture. Une reine entourée. Il doit constamment lui raconter des histoires, lui parler de sa « merveilleuse beauté » de son « charme incomparable », de son « sourire ineffable » de « l'éclat doré de son regard », de son « corps de sirène », chercher pour lui parler des vieux mots nouveaux et charmants. Et la femme y croit, et c'est le miraculeux pouvoir de la langue, elle y croit comme si c'était la première fois qu'elle les entendait. Les mots sont certes vieux, mais ne deviennent-ils pas nouveaux dans une nouvelle bouche ? Elle est si délicate, si « fleur » que pour la saluer, les hommes prennent mille précautions. D'abord, ils joignent les pieds, tendent le cou, penchent légèrement le buste, lui saisissent la main qu'elle tend avec grâce et la portent à leurs lèvres. Cela s'appelle « baiser » la main. Des hommes compliqués, qui, après avoir déclassé la cour, en adoptent les habitudes. Il faut certainement voir dans cette façon de saluer, un hommage rendu à la main qui caresse et parfois griffe. C'est leur façon

d'occuper la femme, de la fixer. Ne voulant pas que la tête de leurs femmes tourne à vide de peur qu'elle ne fasse tourner la leur aussi, ils lui donnent des aliments : des belles phrases. Des femmes s'en contentent ; pensez donc, des belles phrases, on ne les entend pas toujours. Puis un beau jour, la femme repue de belles phrases, s'en réveille indisposée, et sort toutes ses épines. C'est à ce moment, après la lune de miel où l'abeille avait rentré son dard, que tu entendras parler d'incompatibilité d'humeur, l'humeur étant ce que nous appelons, nous « caractère ». Quoi qu'on dise, comme la fleur, la femme joue dans ce pays un rôle prépondérant. A l'exemple de la fleur sur la table, sur le rebord de la fenêtre, elle distille lentement son parfum, son influence. Et cette emprise est telle qu'un homme interrogé, interrogera du regard sa femme, qui tient les cordons de la bourse. Est-il sollicité ? Il sollicitera du regard l'avis de la femme, avis qu'elle donnera d'une façon telle que l'homme croira avoir été seul à décider parce que seul à pouvoir frapper la table du poing. Si la femme occupe une place aussi considérable dans la société, c'est qu'elle porte culotte. Ils disent maintenant slip. Mais pour nous qui les regardons, culotte ou slip, c'est le même calicot fût-il de nylon premier choix.

L'homme tire-t-il à lui toute la couverture, la femme donne alors la parole à ses casseroles. Son fond Wisigoth revient à la surface. D'aucuns disent que c'est son substrat Alaman qui réclame ses droits, ses prérogatives, sa place au soleil. Et ce serait d'ailleurs pour plaire à ce côté que le Parisien sans aimer particulièrement la guerre, tolérera que son enfant joue à la guerre. Tradition.

Les grands-pères ayant joué à la guerre, les petits

enfants, doivent, marchant sur leurs traces, entrer dans la carrière, massacrer des soldats de plomb. De même il votera contre la guerre et paiera des revolvers à son enfant. Et ne lui demandez pas d'explications sur ce comportement. Il vous sortira des arguments qui risquent de vous ébranler, d'emporter votre propre conviction. C'est qu'il sait très bien « rouler » sa langue, et une langue qu'on « roule » bien vous « attache » des milliers de partisans. Connaissant cette influence de la langue, il a ouvert des écoles où il enseigne l'éloquence, l'art de dire, de bien dire.

De temps en temps ils en viennent aux mains avec des voisins soit pour le droit de passage sur un fleuve, soit pour s'attribuer le quartier gauche d'une ville assise sur deux frontières. Ils ont aussi de ces villes, éternels éléments de discorde, et de ces fleuves qui se moquant de nos divisions suivent tranquillement leur cours. Ils disent alors défendre le Droit et la Liberté menacés. Les deux camps expriment la même phrase, en traitant l'ennemi de menteur, et pour que Dieu et les saints attirés leur accordent la victoire, ils font dire des prières et brûler des cierges. Pour réveiller les saints et les mettre au pas, les mobiliser dans l'intérêt supérieur de la Patrie, au beau milieu de la messe, ils sonneraient du clairon. L'effet serait tel sur les nerfs que les saints hors d'eux donneraient toujours la victoire au premier, qui aurait usé de ce procédé. Je n'y crois pas mais enfin, tu comprends, avec ces hommes, on ne sait jamais, il peut y avoir du vrai, surtout qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Bref, comme le Droit et la Liberté sont pour les uns, la femme, l'enfant, la maison, et pour les autres, la façon de penser, le « boulot » les habitudes acquises, on part bravement faire « la dernière guerre ».

Tous ceux qui osent donner du Droit et de la

Liberté une autre interprétation, taxés de traîtres, sont jetés en prison. Les événements changent-ils de cours, les prisonniers sortent, prennent les rênes et jettent à leur tour dans les cachots, ceux qui les y avaient conduits. C'est à ne rien comprendre dans la marche de leurs affaires, et des hommes qui donnent à un propos banal de leur chef plus d'écho, plus d'importance que l'accident qui aurait anéanti vingt personnes d'un coup. Des êtres curieux qui tuent la guerre en préparant minutieusement la suivante et chez lesquels on ne parvient jamais à distinguer le patriote de l'insurgé, ni le maquisard du rebelle. Lorsque l'Alaman ou le Parisien se rebelle contre le fond hérité des Parisii, il est un insurgé, mais si le fond hérité des Parisii s'insurge contre le Parisien, il devient un rebelle. Que le Goth prenne le bois ou la montagne pour réclamer ses droits contre le Parisien qui l'étouffe, il s'appellera maquisard ; qu'à son tour le Wisigoth longtemps oppressé parce que le premier arrivé dans le pays, relève la tête en bousculant le poids Goth, Alaman et Franc et désarçonne le Parisien, il devient un brigand. Un casse-tête ! Mais nuance dit-on, et toujours ainsi comme ces lumières clignotantes qui virent du rouge au vert ! nuances ! Et lorsqu'on ne le comprend pas on s'écrie « oh le Parisien, il ment comme un arracheur de dents ». Non, mon ami, il nuance sa pensée, il lui donne une chaleur qui ne brûle pas, une odeur qui ne pique pas, une couleur qui n'aveugle pas et enfin une résonance qui « soit dit, reste entre nous ».

Ils sont tellement « entre eux » qu'ils marchent toujours du même pas. Même les femmes. Lorsque deux Parisiens sortent d'une maison, dès le seuil franchi, les pieds après une minute d'hésitation due sans doute à l'éclat de la lumière, se mettent d'eux-mêmes au

pas. C'est une habitude gardée du temps du service militaire. Pour les hommes certes, mais le cas des femmes? Tout en eux jusqu'aux pieds aspire à l'harmonie. Dans un café, ils seront deux ou trois à bâiller ensemble, à fumer ensemble, à se passer le feu, à regarder ensemble une accorte demoiselle, à lire leur journal, mais tous à avoir des tasses de café ou des verres devant eux. Bon camarade, honnête, franc, le Parisien vous posera toujours la question de confiance : « Voulez-vous faire comme moi? » « Voulez-vous m'accompagner? » Si vous acceptez vous ferez comme lui et l'accompagnerez jusqu'au terme. Vous partagerez tout. Ne pensez pas qu'il soit regardant, il vous avait loyalement prié de faire comme lui, de mettre la main à la poche, car pour eux le fait de ne pas partager vous met en infériorité. Or le Parisien ne veut pas qu'on ait barre sur lui. Et pourtant ces hommes qui partagent tout avec bonne humeur vivent dans des maisons aux portes constamment closes, et peuvent être des voisins et s'ignorer des années durant. Pour ne pas avoir à se mêler de vos affaires ni vous des siennes, il vous regardera à peine, ou s'il le fait ce serait avec discrétion. Ce n'est pas un manque de franchise, c'est qu'il n'aime pas être dévisagé. Les femmes encore moins. Dès que le regard se fixe sur elles, aussitôt elles tirent sur leur robe, serrent leur sac, passent la main sur les cheveux, baissent les paupières, détournent la tête et vous regardent ensuite du coin de l'œil, comme pour dire : « mais d'où sort-il cet impoli ». Elles ont vraiment de beaux yeux et on peut à loisir les admirer et passer pour impoli, même à la puissance dix.

Lorsque tu viendras à Paris, dans ce Paris qui vit sous terre, à circuler dans le métro, achète-toi aussitôt un guide. Ça ne te servira à rien dans les débuts.

Il faudrait pourtant l'acheter. Ainsi font les touristes. Procure-toi ensuite un plan du métro. Une autre inutilité. Muni de ce plan perds-toi dans les dédales de couloirs et de flèches, de plaques indicatrices et de coulées humaines, de sens interdits, de montées et de descentes, laisse partir le métro que tu devais prendre et prends celui que tu ne devais pas, puis descends à une station quelconque, sors, rentre, cogne-toi contre la poinçonneuse et explique-lui que tu t'es trompé de direction, repars, perds-toi encore, sors enfin, prends le boulevard et va devant toi. Ce n'est qu'à ce prix que tu te diras Parisien c'est-à-dire que tu auras compris le sens des flèches, des couloirs, le langage des mains indicatrices. Tu sauras courir, quand il le faut pour ne pas manquer la rame, ou voir le portillon se fermer à ton nez. Tu arriveras même à temps pour passer de biais. Descendre du métro, se diriger en automate vers la sortie ou la correspondance, savoir ouvrir la porte sans essayer de la fermer, — elle est automatique, — sont des détails qui vous situent et démontrent à quel point Paris vous ronge, vous assimile. Peu bavard et sobre de gestes, le Parisien est le type rassis qui tolère tout, vit avec lui-même, avec son Paris, ville de lumière. Il est lui-même une lumière, une de ces nombreuses lumières de Paris. Il vous accepte à ses côtés, vous autorise à vivre dans sa lumière, de sa lumière, mais sans prétendre le supplanter dans l'amour de Paris. Paris, il l'a dans le cœur, dans le sang. Si Paris est, c'est parce qu'il existe, lui, le Parisien, qu'il veille sur Paris au même titre que sainte Geneviève. Cet homme est si épris de liberté qu'il vit les yeux braqués sur ses droits. Son honnêteté est telle qu'il l'a imprimée même à ses machines qui « ont pris ses pieds », c'est-à-dire ses habitudes, sa mentalité.

Exemple, ces appareils de téléphone public qui vous rendent votre jeton si la communication n'a pu être obtenue. Il a réglé l'existence de façon à donner à chacun le goût de vivre. Or malgré cela il se trouve des malheureux qui sautent par-dessus le parapet de la Seine pour en finir avec la vie, la douceur de vivre que tout dans Paris chante : les arbres, les fleurs, le sourire des femmes, la ronde des autos, un cortège de mariage, le jet d'eau, les pigeons, la foule gazouillante de touristes armés de jumelles et d'appareils. Quelque chose ne doit pas tourner rond et que ne décèlent pas toujours les yeux de l'étranger.

Une fourmilière. Quand on rencontre les gens dans les rues... l'on pense qu'il n'y a plus personne dans les maisons. Toujours une fenêtre s'ouvre dans laquelle s'encastre une tête. Plus je parcours cette ville, plus elle me déroute. Je n'arrive pas encore à me situer. Une ville imprenable qui vous prend, vous lamine et vous remet ensuite dans le circuit un label au cou, un label qui vous impose, vous situe, un brevet de civilité avec lequel vous pourrez partir dans le monde entier en gardant votre rang, le rang de Paris. Vous êtes « Made in Paris ». Tout le monde ici est sur scène, et joue son rôle, du savant caché dans son laboratoire à dépister les maladies à la petite étoile jetant sa lueur naissante sur les habitués des caves. Les morts sont mobilisés dans cette grande compétition pour tenir la main aux vivants, car l'on pense certainement qu'ils auraient pu faire plus. Et si Paris est imprenable, il le doit à cette conjonction des forces. Rameurs dans le voilier d'antan, les Parisiens sont devenus les pistons du grand navire de ligne qu'est le Paris d'aujourd'hui ! Et afin qu'aucune illusion ne se fasse sur cette entente absolue de cinq millions d'individus aux rêves divers,

on a autour d'eux dressé une barrière de mains qui se prêtent les unes aux autres, « partout où besoin est ou sera ». Ainsi le commissaire de police prête la main au juge, puis au gendarme qui la prête à l'huissier, au régisseur de prison, et tout cela sans intention caractérisée de violer les droits souverains du peuple. L'on se prête main forte, pas plus. Et prêter n'est pas toujours donner, ni tenir. Mais les mains à force de se prêter trouvent intérêt à se tenir, à s'unir, à se dresser en barrière si opaque que des individus parlent de gouvernement partisan. Partisan de quoi? Et depuis quand un gouvernement n'est-il pas partisan, n'est-il pas au service d'un groupe, de ceux qui en vivent et pour lesquels il existe? Changeant de mains, il passe d'un partisan à l'autre. Ce qui fait que leur gouvernement est toujours à la recherche de l'équilibre. Lorsqu'il est sur le point de tomber, on procède à la cérémonie qu'on appelle « poser la question de confiance ». Un peu comme notre habitude de confesser publiquement les griefs que nous avons contre un parent mourant. Les membres du gouvernement un jour choisis, je ne sais comment, en grande tenue, se réunissent, et tous parlent. Chacun dit ce qu'il pense, loue, critique. Puis lorsque tout le monde a fini de parler, on arrive à l'acte suprême qui décide du sort du Gouvernement, on vote. D'un côté ceux qui veulent que le gouvernement meure et avec lui tous ses servants, et de l'autre, ceux qui veulent le reconduire. Le plus souvent ce sont ces derniers qui l'emportent. Lorsqu'il arrive aux premiers de gagner la partie, le gouvernement tombe puis se reforme, mais qu'y voit-on? Les mêmes hommes ayant simplement changé de siège, c'est-à-dire de fonctions.

Il y a des gens qui sont pour le gouvernement ce

que sont les pique-bœufs chez nous, il ne l'abandonnent jamais, et toujours lui survivent, ils le piquent, le piquent jusqu'à ce qu'il meure. On les appelle les « politiques » ; des hommes si habiles qu'avec eux, on ne sait jamais sur quel pied danser. Et si ronds, si souples, qu'ils glissent toujours sans s'accrocher à aucune aspérité. Ils vous renversent un gouvernement en deux minutes, et vous le rétablissent en « cinq sec ». Je ne sais pas très bien que ce veut dire cette dernière expression, elle sonne bien et je l'emploie, tant cela fait Parisien. En « cinq sec ». Ici on apprend toujours, même en regardant le policier qui porte le nom remarquable de gardien de paix. Voyez plutôt son sourire que le bâton qu'il tient à la main, la paix sur terre a besoin d'être armée. Lorsque vous lui parlez, il vous salue, jamais d'un air protecteur, mais d'homme à homme, malgré le grand nom qu'il porte et sous le poids duquel il ne ploie jamais. Dans la rue, le métro, le bus, il est toujours debout, droit. Et c'est avec le sourire qu'il vous remet sur la voie. On perd si facilement de vue la voie de la paix que le Parisien a posté à chaque carrefour un gardien pour vous la montrer. Le Parisien un homme qui pense à tout et à qui on ne la fait pas. Mais le voient-ils cet homme de paix tous ceux qui dans cette ville, jouent si passionnément à la guerre ? tisonnant des foyers, en rallumant d'autres ? Ce faisant ils obéissent au maître qu'ils portent en eux, car ici chacun porte un maître en lui. Cela fait tellement partie des habitudes que lorsqu'un homme arrive « à percer », à émerger, à sortir de l'obscurité, de l'anonymat pour être sur la sellette, à la lumière, les premières questions qu'on lui pose sont : quel est votre auteur préféré ? Qui admirez-vous le plus ? Chacun marche en compagnie d'une des nombreuses

ombres mobilisées. On peut être plusieurs à lui emboîter le pas, elle demeure le maître de chacun et lui sert de modèle. Une décision à prendre? On se dit qu' « aurait fait le maître? » et même si le maître en la circonstance devait changer son fusil d'épaule on maintiendra le fusil dans la pose enseignée par l'illustre prédécesseur par fidélité à sa mémoire, par principe. Le principe est le boulet que traînent certaines personnes sans principe, la plupart du temps. Fidélité à un maître! Cela ne veut pas dire que le Parisien ne puisse prendre une décision par lui-même. Attention, ne me fais pas dire ce que je ne veux pas dire. J'entends souligner le lien étroit entre le Parisien, d'aujourd'hui, et les Parisiens d'hier et d'avant-hier. Ils se donnent la main à travers le temps. Et c'est tout ça qui rend Paris imprenable. Il faudrait pour prendre Paris, prendre avec lui, les cinq millions de vivants, les pierres, les monuments, les égouts, les pots de réséda sur le rebord des fenêtres, le cerceau des enfants, le tic du garçon de café, la colère de la bonne, les frites, la marche sautillante, le doux repos de la Seine, est-ce que je sais, et en plus les plusieurs millions de morts que la ville contient et qui la rendent si bruyante et si calme, si légère et si lourde, si riche et si pauvre à la fois. Une avenue bouillonne de vie et une rue adjacente sommeille; ici, c'est une féerie et ailleurs quelques lumières seulement; plus loin, des chants, des jeux, un bruissement incessant, et dans le quartier proche, tout est si respectable, drapé de passé, de solennité que le vent en passant se chausse de pantoufles pour souffler avec civilité. Il sait par expérience qu'ici les morts sont les plus vivants, puisque non seulement on les croise à tous les carrefours mais on ne cesse de les invoquer du haut des tribunes et de les citer à

longueur de journée. La manie de ce peuple est de tout rassembler, des pierres, des insectes, des plantes, des poteries, et ce dans des salles appelées musées qu'il aime faire visiter. Sous son air insouciant, ce peuple pense davantage à l'avenir et mesure constamment le progrès qu'il accomplit. Il parle souvent de sa décadence, en regardant son Arc de Triomphe, son Élysée, ses Tuileries, son Versailles, son Vincennes. Il voudrait posséder la puissante énergie des peuples tard venus dans la compétition, oubliant qu'il a vécu des beaux jours, et que l'expérience n'est pas un élément qui donne des ailes à un homme, à un peuple. Il dit que ses murs sont gris ! Quelle couleur peuvent-ils prendre depuis que le temps leur passe le doigt dessus pour en éprouver la solidité ?

Un peuple économe, prévoyant qui recueille tout jusqu'à la fumée des usines. Un peuple sans résidus. Un pays où les ordures ramassées chaque matin trouvent un rôle à tenir, une fonction à remplir, une place à occuper. Tout tourne tellement vite qu'on ne s'attend plus sous l'orme, un certain arbre au feuillage abondant et sous lequel il faisait bon attendre en vain quelqu'un.

J'ai donc vu dans un de ces musées, le Musée Grévin, le chapeau de paille que le plus grand de leurs empereurs, Napoléon, portait à Sainte-Hélène ; sa table de travail dans cette île. On comprend combien la grandeur illusionne. Cet homme qui dans son palais écrivait certainement sur une table en marbre, et qui, à aucun prix, au temps de sa gloire, n'aurait consenti à avoir un tel meuble, était réduit à une table en bois. Le Parisien n'a jamais pardonné cet affront, et pour bien souligner que l'Empereur n'a rien perdu de sa gloire, autour de la statue hissée place Vendôme, s'affairent les grands couturiers

continuant à habiller Paris d'élégance, les parfumeurs, à l'embaumer et les bijoutiers, à le parer de bijoux. Tous de gloire. Voici la baignoire dans laquelle Marat fut assassiné, un homme qui sentait peser sur ses épaules le poids du régime, pensait avec le peuple, pleurait avec lui, flagellant de ses écrits ceux qui l'exploitaient. L'âpreté qu'il mit dans le procès du Roi lui valut de fortes haines. Aussi devait-il être assassiné. Voici Mirabeau. Dans sa grosse tête bouillonne encore des idées et on croit l'entendre crier sa fameuse apostrophe.

Un lion de courage que des difficultés d'argent devaient rapprocher du Roi et de la Reine. Un homme adulé par le peuple et pour qui le peuple était prêt à se faire tuer. A sa mort il fut porté en triomphe au Panthéon, mais lorsque le peuple eut découvert ses relations avec la cour, il l'en sortit et mit à sa place Marat. Et ils sont là, tous deux, en personnages de cire, Marat et Mirabeau. Muette, mais profonde leçon pour qui dans ce Paris sait lire, écouter, regarder, comprendre, analyser, déduire ! Ce peuple en apparence frivole, qui a des quartiers de renommée mondiale, ce peuple aime profondément la vertu et sait honorer ses véritables avocats. Ce qui abuse l'étranger, c'est de s'arrêter au décor des choses. Le Parisien sait que la vérité ne sort jamais toute nue de son puits, aussi la voile-t-il. Or ce n'est qu'à un certain niveau qu'on peut comprendre un langage voilé, ce langage que Paris nous tient à tout instant. Oui le Parisien initié à ce langage secret revit chaque jour son histoire. Il y a en lui un chapitre « histoire ». Il va, vient, court, travaille, rit, danse, s'assied, mais se redresse dès qu'on veut sur cette partie vive de lui-même porter une plume incivile ou une main profane. Reprenant sa fronde, son mousqueton, il

mobilise toutes ses plumes, toutes ses lumières, vous boute dehors l'ennemi, puis rentre, comme si de rien n'était, reprendre le fil de ses rêves, téléphoner en dessinant des bonshommes. A quel signe peux-tu reconnaître un Parisien ? A celui-ci : dès que le téléphone sonne, il se saisit d'un crayon, d'une feuille de papier, décroche l'écouteur et se met aussitôt à dessiner tout en écoutant. Si c'est un vieux Parisien, le dessin représentera un château, un fleuve, un paysage, deux ou trois charmantes personnes, et dans le ciel un oiseau. Ceux qui font des grilles, des carreaux, des barres et des traits sont des Parisiens de fraîche date n'ayant pas encore assimilé leur histoire. Au touriste qui visite Paris et que le hasard conduit dans ce Musée donnant le change, et où l'on est tenté de « voir plus avec les doigts » qu'avec les yeux, Paris semble dire, étalant devant lui sa prestigieuse histoire : « du courage mon ami. C'est le progrès. J'ai été au stade où tu es. J'ai connu le Romain, Attila le Germain ; j'ai été détruit à plusieurs reprises, mais chaque fois les Parisiens ont retroussé les manches, craché dans leurs mains, empoigné les pioches, les truelles, et pierre par pierre, les maisons ont ressurgi. On me dit vieux. Erreur. J'ai le sang aussi chaud que celui des gens des tropiques ».

L'air est si surchargé d'esprit et d'électricité que les tensions sont fréquentes. Il en est ainsi dans un ciel où le soleil ne se montre pas toujours. Et ceux contre lesquels on marcherait se nommeraient communistes, des hommes ne croyant ni en Dieu ni au Diable. N'est-ce pas un scandale dans un pays où l'on sent dans chaque pierre la trace lumineuse de la croix ? Et des fidèles, nouveaux croisés, armés de tolérance, marcheraient souvent contre les locaux de ces incrédules. On se bat pour des idées. Et je me

demande comment est faite la tête de ces communistes pour ne pas, en regardant le ciel et la terre, comprendre que tout cela n'a pu surgir du néant. Au fait, a-t-il tort, le communiste de douter puisque dès son enfance ses parents lui ont chanté sur tous les tons que « les enfants naissent dans les choux ». S'il en est ainsi, pourquoi un Dieu alors ? Logique cartésienne. On croit lui donner une preuve de cette existence en enfonçant les portes de ses locaux, en brûlant ses journaux, en lui fendant le crâne. La méthode, jusqu'ici, n'apporte que des fruits bien secs ; l'expérience continue et il faut croire que par la force, le communiste comprendra l'erreur dans laquelle il vit. Il comprendra surtout qu'il doit gagner le ciel et non la terre et que l'eau est plus nécessaire que le pain qu'il réclame avec véhémence. Tout le monde ici attend ce miracle. Et ce qui me trouble c'est de constater que Dieu donne à chacun une tête particulière que nous voulons meubler d'idées communes et que, depuis des siècles de luttes, Dieu ne fait aucun geste pour nous donner à tous la même tête. N'est-ce pas une façon divine de nous désapprouver ? Ne dis pas que c'est une affaire de Parisien, le mal nous atteint aussi.

Voici Talleyrand. Prêtre, il contribue en tant que député à mettre les biens du clergé à la disposition de la nation. C'est lui qui présente Bonaparte au Directoire. Il lâche tour à tour les uns et les autres, sort d'un camp, entre dans l'autre sans jamais se mouiller, pousse Bonaparte entre les bras de Marie-Louise, les laisse se dépêtrer dans leurs liens pour reconnaître Louis XVIII. Après Waterloo, il vit de tous les régimes et leur survit. Ce personnage représente l'intelligence et la souplesse politique. Il est encore une énigme pour le Parisien. A côté, son ami

Fouché. L'un et l'autre en ces périodes troubles où le moindre écart de langage menait à la guillotine, tous deux mêlés intimement aux événements moururent dans leur lit. Ces deux ombres servent de maîtres à plusieurs Parisiens. C'est dire que le Parisien est un être très intelligent. Eh bien, on est arrivé à le persuader qu'il n'a pas à cracher par terre, ni à se moucher avec les doigts, mais dans des carrés d'étoffe que des usines lui livrent à foison. Vous le voyez plonger sa main dans sa poche et que sort-il ? Un mouchoir, mon ami, un mouchoir pour y cracher, s'y moucher ; ensuite il le plie soigneusement et le remet en poche. Sur son dos, autrement dit sur sa bouche et son nez, on peut même affirmer à sa barbe, des gens font fortune.

Et il a pour maîtres Talleyrand et Fouché. A ne rien comprendre ou si je le comprends bien, ce qui lui importe c'est de bâtir sa fortune sur le dos du temps. Et pour ce faire il court, devance le temps qu'il attend assis à la terrasse d'un café à boire à petits coups à la manière des oiseaux, un demi de bière. Sois tranquille, le temps ne le trouvera pas là, il sera déjà en route décidé à conserver l'avance gagnée à ne pas vivre.

Je pensais qu'aujourd'hui dimanche, les gens se reposeraient pour obéir aux préceptes de leur église, comme nous obéissons à ceux de nos féticheurs lorsqu'ils nous disent que lundi et vendredi sont jours de repos. S'ils se lèvent un peu tard, c'est pour immédiatement courir aux affaires. L'animation donc reste la même.

Des pigeons joyeusement, dans un incessant bruissement d'ailes, font leur toilette autour des bouches d'eau ouvertes à leur intention. Des bonnes âmes leur distribuent des graines qu'ils viennent picorer dans les mains. Groupés sur les épaules, tournoyant autour d'elles, pigeons et bonnes âmes se comprennent d'une façon parfaite ; les pigeons sont de Paris, de la cité, entrés dans les spectacles, et leur absence ferait souffrir maints Parisiens. Il faut du reste avouer que c'est vraiment beau de voir ces oiseaux descendre des arbres, venir des bouches d'eau, se précipiter sur les grains, s'agglutiner autour de leur bienfaiteur comme pour le remercier d'avoir songé à eux. La reconnaissance des oiseaux est sans calcul, ce qui lui donne un prix énorme. Et aucun enfant pour leur jeter des pierres. L'amour qu'on porte aux bêtes est surprenant, qu'il s'agisse de chat ou de chien. Pour le Parisien le chat symbolise aussi la trahison, la félonie, surtout le chat noir. Un animal

perdu de réputation qui n'arrive plus malgré ses ronronnements à surprendre la bonne foi des gens. On joue avec lui, en se souvenant chaque fois qu'on joue avec un chat, la bête la plus dangereuse, la plus sournoise, la plus sombre. Et il dit d'un être « eau dormante » c'est un chat. Nous autres achevons notre pensée en affirmant : « il est plus méchant qu'un chat noir ». Il dit aussi : c'est un serpent, « c'est une langue de vipère ». Tu vois, les hommes sous tous les cieux n'aiment pas les coups bas, la félonie. Ils ont beau être faux, la vertu, l'honnêteté, la franchise ont encore pour eux du prix. Le serpent est honni à un point tel que la Mère du Fils de Dieu l'écrase du talon. Le tour du chat noir viendra. Il ne montrera pas toujours patte de velours. Voici une petite histoire pour montrer jusqu'à quel point le Parisien n'ignore rien des mœurs du chat. J'entre chez un ami. Le chien me montre les crocs. L'ami ne cesse de crier : entrez, il n'est pas méchant. J'en doute, ces crocs ! J'entre, je m'assieds et caresse le chat qui a sauté sur mes jambes. L'ami me regarde et dit : « Et pourtant c'est le plus méchant ». Eh oui, j'étais tombé dans le panneau, cet aspect doux, souriant, ce ronronnement, ce dos rond... Donc le Parisien fait une différence entre le chat félon et le chien symbole de la fidélité, de l'amitié franche, loyale. Le chien est tellement aimé qu'il a sa maison de beauté. Ils sont nombreux les femmes et les hommes qui marchent accompagnés d'un chien. C'est tantôt le chien qui les mène, les fait trotter, les tire dans tel ou tel sens, tantôt ce sont eux qui le tirent, à telle enseigne qu'on n'arrive pas à dire exactement lequel de l'homme ou du chien mène le jeu. On parle ici au chien comme on parlerait à un enfant ; ce qu'on ne fait pas pour le chat. Le chien est si aimé que le Parisien qui en pos-

sède ne mange jamais sans s'être au préalable assuré si son chien a mangé, et des épouses trouveraient excessive une telle attention. On accèderait plus facilement dans le cœur de certaines personnes en s'intéressant à leurs bêtes, tout comme nous le faisons pour ses enfants lorsque nous voulons capter les bonnes grâces d'une mère. J'ai même vu un honorable Monsieur se laisser caresser par un chiot ; c'est ainsi qu'ils appellent le petit du chien. Ce chiot donc lui passait la langue sur les joues, dans les narines, sur les yeux, le front. En retour il lui offrait des gâteaux et des biscuits. Spectacle très rare chez nous. Se laisser caresser par une bête même aussi fidèle que le chien et le bourrer de sucreries. Allons ! Qui n'a peur du scandale. Le chien et le chat et les autres bêtes domestiques se couchent sur les chaises, sur le lit, dans les fauteuils sans s'attirer aucune colère. On les trouverait au contraire bien gentils. L'explication de cet amour des bêtes ? Un hommage rendu à des ancêtres. Eh oui, les Parisiens prétendent, dans ce pays de lumière, sur ce haut lieu de la science, que l'homme est tout juste un peu supérieur au verrat et au bouc, par exemple, mais nullement au singe dont il descendrait et encore moins au chien qui est la fidélité faite animal pour nous prêcher l'exemple. L'homme aurait pour ancêtre, le singe. Ils sont tellement convaincus de cette ascendance simiesque, mais aussi tellement imbus du progrès accompli qu'ils vous disent volontiers : « Oh ! pas d'histoire, ne fais pas le Singe ». C'est-à-dire ne singe pas notre ancêtre le Singe, un peu de respect pour lui ; son âge l'exige. J'hésite à le croire mais lorsque je regarde certaines poitrines blanches aux poils tout noirs, quelque chose tout de même en moi murmure : « n'ont-ils pas raison ? Cette horreur pour le Singe ancêtre est telle que dès qu'on

dit à un enfant : ne fais pas le singe, il redevient homme, ne se gratte plus, ne sautille plus, ne grimace plus ». A un ancêtre aussi respectable, ils mettent la chaîne aux reins. Drôle de façon de l'honorer tel que le commandent leurs lois. Il est vrai que le Singe est seulement un ancêtre et qu'à ce titre on ne peut l'honorer comme un père ou comme une mère. Et plus, jusqu'à quel point, le Parisien ne pense-t-il pas avoir mis les chaînes aux reins de notre ancêtre Singe, à nous, Noirs, Jaunes, Rouges, puisque jusqu'ici, on n'a vu nulle part de singe blanc ? Des savants poursuivent les recherches pour élucider le mystère de l'ancêtre Singe, cette descendance étant en contradiction formelle avec les enseignements de leur église qui affirme que l'homme a été créé par Dieu à l'image de Dieu. Pour battre en brèche cette affirmation de l'Église, les adversaires disent que l'évolution partant du singe aboutirait à l'ange ; les anges « seraient des êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme » pourvus de grandes ailes et habillés de robes blanches. La robe doit dans ce pays avoir un sens profond tant beaucoup de personnes la portent : les anges, les saints, les prêtres, les avocats, les magistrats et enfin celle qui la porte le mieux, la femme. Donc on vous cite, les noms, les tribus, les grades, les fonctions des anges. Cela confirme notre thèse, à savoir que Dieu habitait parmi nous. Comme nous, les anges sont divisés ; il y a les bons et les mauvais. Les bons sont blancs et les mauvais, noirs comme nous. On les appelle démons. Et je me demande si le Parisien est un ange, et moi un démon. Je pense à une classification un peu sommaire qui ne cesse d'influencer les jugements des hommes. J'effraie, je sais. D'aucuns, en me voyant, se demandent s'ils ne viennent pas de rencontrer le diable en personne. On n'a pas idée d'être si Noir

tout de même ! J'en conviens. C'est vraiment manquer de goût. Mais des couleurs et des goûts, en discute-t-on ? Dieu a ici une couleur blanche ; au fait quelle couleur lui donnons-nous ? Décidément, j'effraie surtout les femmes, les enfants. Ils ne se sauvent pas à mon approche ayant dépassé ce stade primaire d'expression. Non, tout est dans le regard. J'étonne. C'est le terme exact ; et ils doivent se demander quelle fantaisie avait pris Dieu de se tromper de couleur en me barbouillant de goudron. Ce qui me rapproche d'eux et leur confirme la méprise de Dieu, c'est la blancheur de mes dents. Mais si elles ne sont pas très blanches, mon visage noir souligne leur éclat. C'est ça qui les fascine, me les attire. Des dents blanches dans une bouche aux lèvres épaisses et un visage de charbon ! Un problème. Un casse-tête, pas facile à résoudre, et sur lequel ils perdent leur latin, un héritage du temps des Romains. Ces Parisiens qui n'aiment pas le diable en révolte contre Dieu, n'aiment non plus faire l'ange, du moins sur terre, et ils disent « qui veut faire l'ange fait la bête ». Je ne comprends pas ce mariage de termes. Une « invite » à vivre pleinement, à saisir chaque occasion par les cheveux, chaque conquête par la taille, à cueillir sur chaque lèvre le baiser qu'elle offre ? Hum ! le Parisien a une langue qu'il faut toujours décortiquer afin de ne pas passer à côté de l'idée. Glissez-vous à côté de l'idée, il ne vous dira rien, mais vous aura jugé, pesé. Le Christ aurait dit : « Heureux les pauvres en esprit ». Pas à Paris. Oh ! non. Ils s'en iraient d'eux-mêmes tant il faut ici être riche en esprit, avoir ici de l'esprit à revendre, de la réponse à tout pour ne pas perdre la face. Et ne jamais se fâcher sous le mot le plus cruel. Une constante joute où domine l'esprit. Voilà la conversation à Paris. Qui

peut tenir longtemps la rampe s'il n'est pas riche, fécond? Paris, dominé par la montagne Sainte-Geneviève où se cultive l'esprit n'a pas entendu la phrase du Christ. Revenons à nos anges.



On raconte que Dieu, pour sauver son peuple élu, envoya contre les Égyptiens des anges exterminateurs. Ces créatures de bonté se couvrirent les ailes de sang en tuant les nouveaux-nés égyptiens, des êtres innocents. Les Égyptiens étaient-ils créés par Dieu, donc à son image? Autant de questions insolubles et qu'on ne cesse de se poser dans ce Paris chatoyant. Je suis persuadé que les hommes prêtent à Dieu beaucoup de leur propre mentalité et qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre ou pour de l'argent comptant, tout ce qu'ils racontent. Belzébuth, le roi des démons veillerait sur un feu qui depuis l'aube des temps ne s'est jamais éteint et dans lequel grilleraient sans griller, donc sans se consumer, les mauvaises gens. Je comprends que les Parisiens, pour conserver à leur peau sa blanche couleur soient si pieux et accourent chaque dimanche à la messe. Les portes de leur église sont toujours fermées à l'image de la grande porte du paradis. Pas à clef comme l'est celle du ciel, parce qu'il faut penser au feu en perpétuel révolte contre l'homme. Si saint Pierre porte avec lui les clefs du paradis, c'est qu'on ne craint pas là-bas, les risques d'incendie, l'enfer étant un domaine à part et les escarbilles sautant en vase clos et toujours sur le crâne d'un mécréant. Des femmes

en grandes robes noires, portant de grandes cornettes blanches et un parapluie au bras circulent parmi les fidèles. Chacun tient à la main un livre ou un chapelet, tous à un moment lèvent les yeux vers les belles fresques des plafonds, cherchent par où coulerait ce qu'ils appellent la « grâce », un don, un secours de Dieu à l'homme pour marcher sur le droit chemin. Ce qui a été à l'origine de ce qu'ils appellent le péché originel, le pommier, est une des principales richesses du pays. Les fidèles le cultivent. Le fruit de cet arbre de perdition est sur la sellette, sur toutes les langues. On dit que lorsque Dieu créa le monde il mit au milieu du jardin où étaient cantonnés nos ancêtres qu'ils nomment Adam et Eve — plus question du singe — un pommier tout chargé de fruits, avec défense absolue d'en manger. Des beaux fruits dont la vue seule faisait venir l'eau à la bouche. Défense d'en manger ! Il fallut le Serpent avec sa langue fourchue pour tromper nos illustres ancêtres. Et depuis ces hommes qui « se posent des lapins » et s'appellent « mon poulet, ma poulette », pour parler d'une mauvaise langue, disent : c'est un serpent, c'est une langue de vipère. Ils ont trouvé si bonne la pomme qu'ils en mangent et la chantent. Il faut du reste avouer que c'est un fruit magnifique vendu par des jeunes femmes non moins magnifiques. Leur sourire à lui seul remplace mille propos du serpent, et une seule œillade suffit pour vous faire avaler mille pommes. Ainsi va le monde depuis que nous portons la pomme d'Adam. Un poids lourd que nous partageons. Heureusement !

Un homme qui doit être d'importance, galonné, coiffé, un grand cordon en bandoulière, et canne à la main, va et vient, sans cesser de regarder le prêtre qui, sur le haut-lieu, supplie Dieu de bénir les fidèles

venus le prier, de jeter un regard sur eux, sur leur misère ; ces hommes accourus se décharger à Ses pieds de leurs fardeaux de rêves, de déceptions, de projets en cours, de discordes, d'impôts et taxes. Interprète de Dieu, prêtre, curé ou abbé, l'officiant ouvre les bras, les ramène, murmure des phrases que les assistants reprennent en chœur, s'agenouille, se relève. Rien n'échappe au bedeau qui va et vient, et les dames en noir circulent entre les fidèles pour faire la quête. Chacun donne ce qu'il peut. Nul n'est obligé de donner mais moralement on ne saurait ne pas donner après avoir payé le denier de culte. Il est bonne justice que Dieu ait une belle maison sur terre ; une maison bien parfumée et pleine de dorures.

Aux murs, des statues de saints et parmi eux pas un seul Noir. Je te le répète. Nous n'avons pas encore droit de cité dans le Paradis. Nous devons sans doute effrayer terriblement saint Pierre qui nous dirigerait plutôt vers Belzébuth à cause de la couleur de notre peau. Il nous prendrait pour des diabolins en maraude venant lui chercher une querelle d'Allemand. On pencherait à croire que c'est à cause de nous qu'il porterait les clefs sur lui. Nous sèmerions le trouble parmi les paisibles habitants du Paradis. Un repos si bien conquis se savoure... Voilà ce que nous avons récolté à rester confinés chez nous. Espérons que lorsque nous serons assez connus, on nous octroiera un saint. Il faudrait alors au diable trouver une autre couleur. Ce ne sera pas facile.

Le saint est un être qui a obtenu dans le ciel une haute récompense à suivre scrupuleusement les commandements de Dieu, dix et ceux de l'Église au nombre de sept. A l'exemple de Paris pourri de saints, les autres bataillent pour avoir les leurs, des inter-

locuteurs valables auprès de Dieu. Les femmes qui faisaient la quête sont appelées des « Sœurs ». Il y a parmi elles des « mères » et des « mères supérieures ». Elles s'occupent avec un dévouement inlassable de l'éducation des enfants. La plupart des fidèles sont des femmes et portent au doigt un anneau appelé alliance, l'anneau de fidélité. On leur donne ce bijou le jour de leur mariage pour leur rappeler qu'elles sont encerclées, leurs passions rassemblées au service d'un seul homme, leur époux. Clôturées. Après la cérémonie chez le Maire qui ceint du drapeau leur lit la partie de la coutume relative à l'important engagement pris, de s'aimer toujours, les époux se rendent ensuite, pour que le mariage soit valable, chez le curé. En route les cloches sonnent pour dire : « il est encore temps de vous rétracter, n'avancez pas à la légère, regardez autour de vous, prenez encore des conseils, interrogez à fond votre cœur, votre esprit ». Rien ici ne se fait au hasard, tout a un sens qu'il faut savoir saisir. Le ministre du culte met des habits blancs pour attester de l'innocence des conjoints, allume des cierges pour dire que l'union est parfois bien brillante et que lui, il enlève son épingle du jeu. Selon que la flamme est brillante, calme, posée, l'union en aura le caractère. Dans le cas contraire, il faudrait prendre de grandes précautions, se charger de sa croix et monter la côte comme tous les autres, car la messe dite, le dernier cierge éteint, s'éteignent aussi tous les moyens de recours. Devant Dieu on ne divorce pas. Il estime que les misères conjugales, l'incompatibilité d'humeur, la stérilité, la méchanceté de l'un ou de l'autre des époux ne sont pas des raisons suffisantes pour ne pas s'entendre. Il aurait même dit de croître et de multiplier, d'emplir la terre entière du bruit de nos rires, de nos chants et de nos

danses auxquels les hommes ont joint les jérémiades. Si chez nous tout le monde a le droit de se marier, ici, le curé doit rester célibataire, et le paradoxe, nul n'a le droit d'avoir deux épouses. La morale est d'une rigueur excessive : ne pas convoiter une femme si belle soit-elle ; ne pas trop la regarder, parce que du regard naît l'amour ; ne pas l'approcher de trop près, la chaleur dégagée pouvant mettre le feu aux poudres ; ne pas la frôler, sentir son parfum, lui tenir la main ; tout cela pouvant donner des idées impures, c'est-à-dire des idées pas très catholiques. Échappe-t-on à force de vigilance aux dix commandements de Dieu, on glisse sur l'un des sept de l'Église. Le rôle du curé semble de veiller sur les mariages et sur les âmes. Confident de tous, chacun lui dit ce qu'il n'aurait dit qu'à Dieu. Divisés en plusieurs sectes, Feuillants, Capucins, Trappistes, Jésuites, Templiers, Cisterciens, Dominicains, Sulpiciens, etc., ces curés sont tous d'accord pour nous condamner, parce que notre culte diffère du leur. Dieu exige-t-il l'uniformité de croyance et de pensée ? Ces hommes ne ramènent-ils pas Dieu à leur mesure afin de Le comprendre ? Le Parisien si courtois n'est pas toujours aimable envers les femmes, depuis que ces dernières lui livrent une lutte sans merci dans tous les domaines. L'un d'eux et des plus notables, n'a-t-il pas écrit : « Il y a toujours un fameux singe dans la plus jolie et la plus angélique des femmes » ? Je ne voudrais pas lui donner raison, mais n'ont-elles pas le génie de blesser les âmes délicates qui les aiment le plus, de dénouer toutes les conversations qu'on tente de nouer avec elles ? N'ont-elles pas de ces refus tranchants, plus tranchants parce que portés par un regard si altier, qu'on se demande si elles ont un cœur pour aimer, si elles s'abandonnent entre les

main d'un homme, si des larmes tombent de leurs yeux lorsqu'un homme bafoue leur amour.

Aujourd'hui dimanche, mon premier dimanche dans Paris. Des hommes passent les yeux collés sur leur journal, car ici, chacun achète son journal ; les événements vont tellement vite que le Parisien entend les suivre. Personne ne m'a encore jeté de la fumée de cigarette au visage, ni secoué la poussière des tapis sur la tête. Des couples de vieillards prennent le frais assis dans un jardin. Des jeunes filles passent en compagnie de leur vieille mère. Un beau spectacle de voir des jeunes soutenir les leurs.

Des boîtes aux lettres le long des routes et des bancs pour s'asseoir et des arbres donnant de l'ombre. Les cafés sont tous pleins. D'hommes seuls, de couples, de demoiselles. Certaines personnes regardent obstinément dans une direction. Visiblement elles attendent. Le sac a été ouvert plus de vingt fois, le journal plié, déplié, replié, et la montre, consultée, à toutes les secondes. On s'est mis du rouge ; on s'est fardé, refardé. On a été au téléphone ; on en est revenu, et toujours rien hormis le temps qui s'écoule. Comment tuer le temps ? Ici, on le tue, le temps, tout en hurlant qu'il est de l'argent. On le tue de toutes les façons, de toutes les manières, à lire, à rêvasser, à boire, à danser. Du haut en bas de l'échelle sociale, c'est un plaisir de tuer le temps. Il leur en montre tellement de toutes les couleurs que tous voudraient lui tordre le cou, lui faire passer un mauvais quart d'heure, les uns parce qu'il court trop vite, les autres parce qu'il est trop lent, certains parce qu'il est indifférent et la plupart pour le plaisir de l'avoir tué. Mais lui, il se rit de toutes les bravades ; depuis le temps qu'on le tue, s'il était mortel, il y a belle lurette qu'il n'y aurait plus de temps. Toute sa force donc est de se savoir hors de la portée des hommes.

Elles attendent, les demoiselles, et ne tiennent en place. Une femme qui attend, dans ce pays, attend

avec tout son cœur, tous ses nerfs, tous ses muscles. C'est une griserie que d'être aimé dans ce pays, de penser qu'une amie, les yeux rivés sur les chemins, regarde dans chaque voiture qui s'arrête, plonge son regard dans la foule pour vous chercher. Elles sont sur des braises. Cette fureur d'aimer me plaît. Cela vous redonne confiance en vos pouvoirs, en vos capacités.

Une voisine à ma table, et je lui parlerai d'une voix aussi douce que la leur de tas de choses que j'ai là, au bout de la langue, qui tourbillonnent dans ma tête, de mon pays, de nos sources, de la chanson de nos bambous, du murmure de nos cannes à sucre, du jeu du soleil sur les feuilles, de la musique de nos oiseaux, est-ce que je sais, mon ami, de tout et de rien, de ces riens qu'adorent les femmes. On ne peut lire en moi, parce que Noir. Que faire pour vaincre l'indifférence ? On voudrait me reléguer dans un coin, loin de la vie joyeuse de Paris. Je proteste. Et pour le bien montrer j'étales mes doigts pour dire : « regardez, je ne porte pas d'alliance ». D'accord, semblent dire certains regards, mais l'usage de l'alliance est-il connu chez vous ? Je réponds oui de la tête. Elles me rendent en souriant mon « oui », ces femmes, mon « oui » qu'elles ont pris pour une salutation. Des êtres pourtant spirituels. Je les regarde et je leur dis avec flamme : « voyez comme j'ai de la chaleur en moi, mes yeux en sont rouges et mon corps calciné ». Je leur parle du grec ! Nullement habituées au langage muet de chez nous, elles passent le sac collé sous le bras, la tête haute et les yeux au ciel. Peuple de mesure, elles fulent les extrêmes. Tison trop ardent, je risque de les brûler. Elles passent, je souris, tu sais, comme on sourit chez nous, lorsqu'on veut..., tu me comprends. Elles continuent de

passer. Mon sourire épanoui atteint mes oreilles. Peuh ! il n'accroche même plus leur regard. Je commence à douter que ces béotiennes-là soient de Paris, aient donc de l'esprit.

Il m'avait été dit que la conversation se nouait à parler de la pluie et du beau temps, à demander ou à donner du feu, à offrir des cigarettes, du café. Comme Dieu fait bien les choses. Une femme splendide vient de prendre place à la table voisine. Elle a soufflé, posé son sac, sorti son miroir, regardé ses cheveux, sa gorge, rangé le miroir et commandé un demi. C'est ainsi qu'ils nomment le verre de bière. Elle a remué la tête pour chasser une idée qui l'importune. Pas d'alliance. Elle regarde maintenant autour d'elle. Les yeux sur moi. De belles épaules, une belle cambrure, abondante chevelure, une poitrine avantageuse. Parfaite sous tous les angles et toutes les perspectives.

— La pluie a menacé hier, Mademoiselle.

Un regard.

— Le temps est radieux aujourd'hui :

Deuxième regard.

— Pourvu qu'il continue.

Troisième regard. Est-elle devenue muette ?

— N'est-ce pas votre avis ?

Un quatrième regard.

On dit d'insister, de tirer sur la corde jusqu'à ce qu'elle cède. Dans le cas actuel, soumis à ta sagacité, faut-il vraiment insister au risque de paraître goujat ? Elle ne doit pas aimer le temps à qui nous avons tous quelque chose à reprocher. Essayons de la dégeler avec le truc du feu.

— Cigarette ?

— Merci.

Ah ! ça commence, mon ami, ça commence. Il n'y

a qu'à battre le fer pendant qu'il s'échauffe. Que dis-je? Elle referme ses ouvertures, son visage se rembrunit, allume une cigarette et le coude sur la table, regarde au loin. Elle doit venir de la ligne Maginot. Une femme forteresse à prendre d'assaut. Il paraît qu'elle est la femme type, c'est-à-dire qu'elle vous blesse pour avoir auprès de vous de quoi s'occuper. Panser la blessure qu'elle vous a faite.

Enfin l'homme est là ! Un sourire radieux illumine les visages qui s'empourprent. Leur sang est d'une fluidité telle qu'il leur monte facilement au visage. Tout se lit dans le visage : la haine, l'amour, la colère. Et ces deux amoureux comme pour deviner ce que l'un et l'autre a mangé ou bu s'embrassent sur la bouche. Quel plaisir en éprouvent-ils? Les avis sont partagés. C'est une coutume dont ils n'arrivent pas à se défaire, tant elle a ses racines profondément ancrées dans le passé.

Tous les gens dans ce pays fument. Ils consomment le tabac qu'ils cultivent eux-mêmes. Des individus d'une logique ! La proportion de femmes fumant est plus grande que chez nous. Je n'en ai pas vu chiquer ; si elles le font, c'est avec une adresse telle qu'on n'arrive jamais à les surprendre. Et toujours le flot de voitures et de passants. Une fourmilière qui se plaint de mener une vie de fourmis laborieuses. Ce qu'il faut admirer chez ce peuple, c'est le souci de ne déranger personne, de donner à chacun sa place. Aussi suis-je seul à ma table. Prend-on une chaise près de moi, on ne manque jamais de poser la question rituelle : « Est-elle occupée Monsieur? ». Un peuple poli qui vous laisse poliment dans votre coin lorsque vous persistez à y rester. Il peut vous aider à « monter » mais à condition de ne pas le décourager. Et c'est tout un problème de ne pas le décourager. Oh !

pas pour nous, mais pour certains. Le Parisien met quelque temps à vous adopter. Il garde de son vieux fond un petit reste de méfiance.

Nul plus que le Parisien ne connaît le prix de la liberté et cet amour de la liberté se sent dans chacun de ses actes. S'il fume, il tire sur sa cigarette avec plénitude, et lorsqu'il en secoue la cendre, il le fait avec autorité, comme pour dire : je me suis réalisé. Des siècles de luttes pour pouvoir affirmer sa personnalité, s'affranchir des banalités, des monopoles et ainsi avoir le droit de consommer le sel comme il le veut, et de faire cuire son pain où bon lui semble. Ce sont de petites choses qui cependant donnent du prix à la vie. Et c'est par elles qu'on tient un homme. Ainsi, peut-on dire que l'être le plus libre du monde est celui qui domine ses passions sur lesquelles nous spéculons toujours pour l'asservir. Croise-t-il les jambes, le Parisien ? C'est pour dire qu'il ne veut plus marcher et qu'on ne le fasse donc plus marcher. C'est qu'on lui en a fait voir depuis que cette cité existe. De gloire, ne lui en parlez plus qu'elle soit civile ou militaire. Il sait ce qu'elle coûte, combien elle pèse, S'il lit les journaux avec autant d'attention, c'est pour, entre les lignes, déceler les intentions véritables, car ici, les gens avec le temps ont acquis le don merveilleux d'aligner des phrases qui ne disent pas toujours ce qu'elles veulent dire. Il faut alors en chercher le sens. Cela s'appelle lire entre les lignes ; dépasser les gros titres à la « une » et voir ce qu'ils cachent. Il faut avouer que certains hommes ont de l'information une autre conception : celle de servir la vérité. On les estime sans les aimer parce qu'ils ne sont pas chauds, c'est-à-dire partisans. Le soleil fait mieux de ne pas trop luire dans ce pays : les gens seraient d'une chaleur excessive. Et ce n'est peut-

être pas sans raison, que Dieu leur accorde quatre saisons bien tranchées. Or ils n'entendent plus que le langage de leurs machines qui faisant d'eux des créateurs les grisent de puissance. Lire entre les lignes. C'est entré dans les mœurs. Un peuple jardinier habitué à tout mettre dans les lignes, les sillons. Un vieux peuple qui n'aime pas promener la vérité sur les places publiques et par conséquent la tient sous le manteau...

Il a couru tous les pays et tous les océans, mais de Jérusalem il garde un souvenir vivant. Une vieille histoire que cette histoire de Jérusalem. Il fallait à Jérusalem courir et délivrer le tombeau du Christ, le Fils de Dieu qui, pour nous donner l'exemple, s'était laissé crucifier par ses ennemis. Et quels ennemis? Des gens que sa doctrine d'amour et de fraternité humaine gênait. Il demandait à tous de tomber le masque afin que le chat et la souris, la biche et le chasseur puissent cohabiter. Les chasseurs jetèrent leurs fusils en l'air, les rattrapèrent et crièrent tous ensemble : « Han ! comment allons-nous vivre ». Et le Fils de Dieu de leur répondre : « les oiseaux ne sèment pas et pourtant ils mangent, les fleurs sont mieux habillées que vous ». On ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase. Le Christ agonisant ne cessait de dire à ses disciples : « Aimez-vous les uns, les autres ». Il connaissait l'homme, toi, moi, nous. Ce Dieu de douceur, de bonté, cet agneau divin devait avoir des disciples intraitables sur le chapitre de l'amour. Il avait dit de tendre constamment la joue. On ne savait plus laquelle tendre lorsque les deux avaient reçu leur part de gifles. Il n'était plus là pour résoudre le problème. Monté au ciel, son tombeau restait vide et qui pis est, entre des mains de mécréants, les Turcs. Si le Christ était lui-même dans

son tombeau, on aurait pu lui dire s'il se plaignait : « où étais-tu toi-même ? ». Et la conscience tranquille chacun s'en serait allé en murmurant : « qu'il se débrouille avec ses Turcs qui ne comprennent aucun langage ». Le Christ étant absent, il fallait délivrer ce tombeau des mains impies. Ce fut l'origine du vaste mouvement migratoire appelé les croisades. Le Parisien au tempérament franc et fougueux fut encore à la pointe du combat, à la tête de cette guerre pieuse. Dieu voulait-il par l'occupation du tombeau de Jésus faire la lumière dans l'esprit du Turc ? L'Europe exclusive l'entendait autrement et ne cessait de crier « Défense à Dieu de faire des miracles sans nous, donc contre nous ». Et pour devancer Dieu dans ses desseins, les gens, sur les routes, vers Jérusalem, se lancèrent dans un enthousiasme délirant. A ces croisés, à ces soldats du Christ, étaient pardonnés tous les péchés présents, passés et à venir, surtout à venir car si l'entreprise se présentait sous un jour saint, les participants l'étaient peu. Le sang d'un mécréant a-t-il de la valeur ? Si les Chrétiens maintenant lui en donnent, les autres persistent à le traiter en mare putride. Dieu le veut, crie-t-on pour s'en laver les mains. Les hommes du peuple comme d'habitude prirent les devants pour avoir dans la récolte des palmes et des couronnes une part notable, les seigneurs ayant déjà assez de couronnes sur leur chef. Jérusalem fut prise après un terrible carnage de part et d'autre. Les Turcs décidés à annexer le tombeau du Christ talonnèrent sans cesse les croisés qui entendaient coloniser le pays sans leur concours. Paris dans ces croisades perdit le plus saint de ses rois. Le temps auquel rien n'échappe, en passant, tira le voile recouvrant les croisades, mit à nu le pot aux roses que chacun découvrit. Le peuple avait été

une fois encore induit en erreur. Sous le couvert de délivrer le tombeau du Christ, on poursuivait des buts plus secrets.

« Les Turcs enlevèrent à l'Empire romain d'Orient toute l'Asie mineure et coupèrent les routes commerciales entre l'Orient et l'Occident ».

L'Empereur byzantin, Alexis, très habilement appela L'Europe à son secours en invoquant le danger qui la menaçait si les Turcs prenaient Constantinople. Pour enflammer les esprits, soulever les cœurs, les colons italiens des territoires le long des côtes de l'Asie Mineure et de la Palestine, donnèrent de la voix en racontant sur les atrocités des Turcs et les souffrances des chrétiens, des histoires terrifiantes. Il y avait là-bas le tombeau du Christ. Et ce fut lui qui servit d'argument parlant.

Alexis, Byzance? L'Europe ne les connaissait pas, mais qui n'irait pas délivrer le tombeau du Christ? Et la foi des peuples fut encore exploitée comme cela se passe de nos jours. Les Templiers, à la fois guerriers et religieux, prirent une part importante à ces croisades.

Si leur organisation puissante imposait le respect, ils n'étaient en revanche guère aimés à cause de leur fabuleuse richesse. Le Parisien a connu ensuite toutes les misères, toutes les restrictions des hauts et des bas, des reculs et des avances. Pas une seule fois il ne s'est découragé. La Liberté, des siècles durant, a toujours failli lui échapper des mains. Il a beau inscrire ce droit imprescriptible en tête de ses papiers, en gros caractères au fronton de ses édifices, dans la pierre de ses monuments, il se trouve, à chaque époque, des hommes pour remettre ce droit sur le tapis. Ce serait mal connaître ce peuple frondeur que

de croire qu'il a chaque fois accepté le fait accompli. Il fume, les jambes croisées, le Parisien, tout en pensant au métro qu'il prendra tantôt. Sûr de lui, ayant son Paris dans sa tête, il vient, s'installe, ouvre son journal puis à une station, se lève et descend sans avoir une seule fois levé la tête. Un sixième sens, le sens du métro, le sens de la sortie, de la correspondance est né chez le Parisien usager du métro, c'est d'instinct qu'il court pour attraper la correspondance. Et vous êtes chaque fois porté par le flot des coureurs. Marchez-vous? Vous devenez un obstacle. Les regards vous le disent. Les pas saccadés, derrière vous le crient, les épaules vous le font sentir. On vous demande bien pardon, mais un pardon qui veut dire « moi je n'ai pas du temps à perdre ». Et tous des visages tendus. Ces longs couloirs ne sont pas faits pour engendrer des sourires. Ce sont des boyaux servant à la lutte quotidienne; des tranchées pour aller au front. Il y a bien de la lumière et de l'air, quelquefois un joueur de flûte ou d'accordéon. Un éclopé. Et l'on court pour ne pas être comme lui, pour se faire une vieillesse heureuse. Le métro et ses longs couloirs tristes donneraient de Paris une mauvaise impression s'il n'y avait les amoureux. Ceux-là, cultivent l'amour, luttent fiévreusement contre la vie trépidante. Ils s'embrassent à la vue de tous. Lorsqu'on dit que les amoureux sont seuls au monde, on exprime une constatation de chaque instant. Et il faut avouer que cela rappelle à tous qu'on doit vivre. Paris du reste vit, tant il mêle l'amour à tous ses actes.

L'étiquette commande que la femme, la première, donne la main lorsqu'on la salue. La plupart d'entre elles se contentent de répondre de la tête. Et puis on ne sait jamais à quel genre de femme on a

affaire. Certes les femmes mariées portent un anneau, mais elles éprouvent un malin plaisir ou à ne pas toujours le porter ou à se ganter. Partout les mêmes, les femmes ! Si on ne leur avait pas donné cette bague, elles en auraient fait des drames ; maintenant qu'elles l'ont, elles en sont embarrassées. En cela, elles ressemblent aux nôtres.

Tu sais, lorsque Dieu créa les hommes, il les mit à cuire dans un four. Dès les premières flammes, le blanc se sauva, puis les autres le suivirent à mesure que la température montait. Seuls nous autres, bravement, pour prouver à Dieu qu'il venait de créer des hommes, restâmes dans le four jusqu'à ce que Dieu jugeât l'épreuve suffisante. J'ai donc toujours cru que ces hommes blancs avaient un corps froid. Erreur dont il faut revenir. Ils ont le corps chaud, et d'une chaleur douce, égale, délicate. Gardons-nous de juger sur l'apparence, sur la peau. Les femmes doivent avoir bon cœur, tant elles aiment sourire. Et toujours occupées à se mettre du rouge sur les lèvres pour rehausser l'éclat de la blancheur de leurs dents. J'y suis déjà si habitué qu'une femme sans rouge me paraît une femme malade, dont les couleurs ont pâli. Elles sentent tellement l'outrage du temps qu'elles passent leurs instants à en réparer les effets. La Parisienne ne nous trompe pas en se fardant. Elle entend tromper le temps ; elle veut l'user, le décourager, le vaincre. Mais y a-t-il au monde un élément plus patient, plus têtu, plus cruellement têtu que le temps ? La femme le sait et c'est pourquoi elle ratisse sur son visage les pattes d'oie du temps.

Elle sait aussi la femme, que c'est souvent un détail que nous aimons en elle : une démarche, une fossette, un regard, un nez, un port de tête. Des hommes ici, ont poussé si loin la sagesse conjugale, que lorsque

leurs femmes tempètent, ils continuent à regarder ce qu'ils aiment en elles, la fossette ou le nez.

Paris ! mon ami, Paris ! l'être le plus idiot ne pourrait se perdre dans cette ville : toutes les précautions ont été prises pour lui épargner ce désagrément. De toutes les clartés de Paris, seul le métro m'a ébloui. Je vais faire rire les nombreux touristes hissés sur la Tour Eiffel ou l'Arc de Triomphe, ces opulents clients des riches hôtels. Chacun ne repart-il pas de Paris, emportant de cette ville, l'image d'un monument, d'un cabaret, d'un dancing et le souvenir troublant d'une amie ? Et qu'est-ce que j'emporterai, moi ? Le métro. Il faut vraiment être Nègre de pure souche pour n'admirer à Paris que le métro, cette gigantesque toile d'araignée souterraine prenant Paris dans tous ses rêts, représente pour moi l'image des hommes obscurs qui ont bâti les merveilles que nous admirons. Ils les ont construites à la sueur de leurs fronts, et sur aucun monument ne figurent leurs noms. Ils servent de piédestal à la gloire. Ils permettent aux autres d'arriver. Qui se souvient du métro lorsqu'il est à son travail, à son rendez-vous ? Quel client remarque qu'une machine vieillit, qu'une machine est morte, remplacée ? L'essentiel pour l'usager est que le métro soit là, à l'heure. Si l'on peut flâner par les grands boulevards, c'est parce qu'il y a le métro qui se lève avant le jour et se couche bien longtemps après lui. Ce réseau fait de couloirs, d'escaliers roulants, de montées et de descentes, de stations, est un enchevêtrement de lignes menant à tous les coins de Paris. C'est dans le métro que l'on saisit le plus le rêve prodigieux du Parisien d'être le roi de ses machines, de se faire porter par elles, d'avoir le droit de paresser, de jouir de la vie parce qu'il s'est substitué à lui les machines, sa fièvre de gagner du

temps, même sur demain. Il faut ici être en éveil constant : ne jamais se laisser distraire ni surprendre : le métro n'attend pas.

Il a beau appartenir à une compagnie, le métro demeure la chose du Parisien. Il le dit d'ailleurs : « je vais prendre mon métro ». On sait bien que les rames sont nombreuses à desservir une station, on courra cependant pour ne pas manquer celle qui arrive. C'est une compétition entre le Parisien et son métro. C'est à qui sera le premier en station. Dans les rues on se presse parce qu'il y a le métro à prendre. Et point d'embouteillage ni de collisions. Tout Paris, hormis le Paris-des-Cadillac se coudoie ici, en gardant chacun ses distances, si serré que l'on puisse être. L'un se prénomme Pierre et l'autre Paul. C'est pas la même chose. Pierre n'a pas une tête de Paul. On s'assoiera sur le même banc sans s'adresser la parole. Leur couleur ne les unit pas. La nôtre du reste non plus. Et c'était pour se reconnaître que les anciens traçaient sur leurs visages les traits de la tribu. Une carte d'identité à visage ouvert. Entre le Paris du métro et le Paris des Cadillac, l'harmonie ne semble régner. Ils se disent être de classes différentes, les premiers habitant des quartiers pauvres et les seconds des quartiers riches. Tout le contraire de ce qui se passe chez nous, où les hommes sont mêlés quelle que soit leur fortune. Comment peut-on vivre ensemble sans se mêler ? se connaître, se comprendre, sans se fréquenter ? Ne leur jetons pas trop la pierre, la contagions nous gagne. La fréquentation se fait par classe. Cette façon de se comporter leur viendrait de leurs ancêtres gaulois qui avaient certainement le coq pour emblème, ne dit-on pas le coq gaulois ? : « gens à protocole, à hiérarchies et à formalités et dont les dieux étaient avides d'or ». Des dieux cupi-

des. Ce peuple qui a en principe pour totem le coq, en fait ici une hécatombe effroyable. Partout au long des boulevards sont des rôtisseries, où l'on aperçoit sur broche des poulets bien dorés. Lorsqu'on voit ces poulets tourner en chantant sur le feu, on a beau l'avoir pour totem, l'envie d'en manger devient la plus forte et l'emporte. Et je comprends le Parisien qui oublie le totem pour savourer la douce chair de poulet vendue très cher. Paris est une ville où l'on trouve de tout même du chou palmiste. Je n'ai pas vu des graines de palme, ni du vin de rônier, il n'est cependant pas improbable qu'on n'en vende dans quelque quartier tant le Parisien s'est mis en tête de tout amener dans sa ville, les plantes, les herbes, les animaux, les insectes. Une ville où pullulent les étrangers. Chacun vient lui faire la cour comme à une belle femme.

Aux heures de pointe, le métro est envahi par des foules d'hommes débouchant de partout. Ils accourent ; la rame vient, s'arrête, les portes s'ouvrent, les gens s'engouffrent dans les compartiments, les portes se referment et l'on part, serrés les uns contre les autres. La promiscuité est grande ici. Et c'est pourquoi certaines personnes n'aiment pas prendre le métro.

J'ai près de moi deux hommes en robe noire. Ils sont entrés avec les autres passagers dans la foule sans chercher à se faire valoir. L'un est un curé et l'autre un pasteur, tous deux au service de Dieu. Eux non plus ne se parlent pas. Subissent-ils le climat général ? Chacun regarde devant lui. Le pasteur pour continuer à protester porte le col à l'envers et le curé prêt à la bagarre, s'est ceinturé la taille, il paraît que c'est par tradition qu'ils s'habillent ainsi. Depuis des siècles ils luttent pour le triomphe du

Christianisme ; or leur animosité pourtant serait telle que l'un fait le contraire de ce que l'autre fait. Le curé parle à Dieu en latin et le protestant en anglais, les églises sont emplies de fleurs, de dorures, de statues fleuries et illuminées, tandis que le temple demeure d'une nudité glaciale. Le curé veut entendre les péchés pour les remettre, le pasteur refuse de les entendre, laissant cette fastidieuse « fonction » à Dieu lui-même.

Le Christ se trouve partagé entre ces deux hommes, sa doctrine d'amour, de fraternité divise ses propres ministres dans le zèle qu'ils mettent à se montrer dignes fils de Dieu. Et chacun traîne à sa suite, ou pousse devant lui une fraction de peuple. La grande patience de Dieu provient de ce qu'il entend tout, le latin, l'anglais et voit tout, et qu'il sait même ce que nous pensons. Il sait notamment que la bouche et le cœur et la tête chez un homme ne sont pas toujours d'accord pour dire ce que dit la bouche. Peut-on demander au protestant de cesser de protester lorsque les journaux sont pleins de protestations ? Protester, c'est prouver qu'on vit, qu'on suit attentivement... Et pour comble de contradiction, la querelle qui divise ces deux ministres de Dieu, nos deux pasteurs chargés de faire paître les brebis divines que nous sommes, cette querelle hélas, porte le nom d'un saint ; Barthélémy. On n'a pu me dire auquel des deux camps il appartenait.

Quel diable divisa ces deux ministres ? Le feu fut mis entre eux par l'imprimerie qu'inventa un certain Gutenberg. On ne sait même plus où il était né tant plusieurs villes réclament l'honneur de lui avoir donné le jour. Fièrement on veut avoir vu naître celui par qui le diable continue à semer l'ivraie, la discorde. Nos ancêtres ne se disputaient-ils pas des ombres

augustes et de nos jours que de villages veulent avoir l'honneur d'enterrer un homme considérable ! L'attention que nous accordons aux morts, l'importance que nous leur donnons, le pas que nous leur cédon sur les vivants n'a jamais cessé de m'étonner.

Gutenberg donc permet d'imprimer la Bible, qui contient l'enseignement de Jésus. Ce livre saint, des mains des prêtres, tombe dans celles du peuple. Le Christ aurait dit qu'il n'était pas venu apporter la paix mais le feu. Dans un pays nommé Allemagne, les rois étaient en palabre avec le Pape, le chef suprême de l'Église.

La Bible devint le livre de chevet de chaque Allemand, sa flamme vivifiante ; elle le devint si bien qu'elle leur tourna la tête à tous. Ces hommes osèrent se dresser contre les indulgences. Un certain Luther, à la tête de son clan, brava le Pape, celui à qui on renvoie les mécontents. Luther n'essaya certainement pas d'aller le voir puisque le Pape lui envoya une bulle par laquelle il l'excommuniait. Luther brûla la bulle. Et ce fut la rupture définitive. Une partie de la population allait prendre parti pour Luther et protester contre le Pape, et une autre partie rester avec le Pape pour protester contre Luther. Or comme Jésus avait dit de rendre à César ce qui est à César, on laissa aux protestants leur nom de protestants pour attester qu'ils furent les premiers à protester. Ainsi les deux ministres continuent de protester jusque dans ce métro, conduit certainement par un être qui doute de l'existence même de Dieu. Nous sommes tous ainsi faits du reste, à traîner des poids de toutes les sortes et à ne pas toujours pouvoir les dominer. Un monde de clans où aucune place n'est faite aux hommes libres sans préjugés, sans œillères. Est-ce faire avancer le monde que de donner à traîner à

nos enfants les poids que nos pères nous ont donnés à porter ?

Ce peuple est bien curieux à regarder. Tout ici est sujet à réflexion pourvu qu'on en ait le temps, que l'esprit reste sur le qui-vive, constamment. A-t-on hélas, le temps de toujours tirer une conclusion de ce qu'on observe, tant le tourbillon est grand qui vous entraîne ? Il faut vivre et nulle part on ne sent avec acuité cette fièvre de vivre, d'emporter de ce pays des souvenirs et non des leçons. Eh oui, l'on est touriste et l'on court. Et Paris parle aux yeux, non au cœur, non à l'âme ! Et pourtant Paris est fait de cœur et d'âme ; d'esprit. Le visage de jeune fille collé à la vitre, tient un langage ; les oiseaux en cage essayant quand même de chanter, la vendeuse de journaux distribuant les organes de tous les bords, la fleuriste avec ses deux yeux de rêve, le peintre en plein air, le remorqueur qui s'époumonne... tout ça c'est Paris et tous vous parlent.

La foi, dit-on, soulève des montagnes. Ici, elle a coiffé de clochers splendides, de belles cathédrales. Il y a parmi la population des hommes qui se disent athées. Allons, qui veulent-ils tromper ? Nous qui sommes convaincus que Dieu existe même si Ses ministres nous le défigurent un peu trop par leurs passions ? Quand des ancêtres ont bâti des cathédrales aussi superbes, quand les grands-parents ont respiré l'odeur de l'encens, quand dès le berceau on a eu ses heures réglées par le son des cloches, il est difficile de rejeter un passé aussi lourd. On peut ne pas croire en Dieu, on demeure chrétien par ses origines, par sa civilisation. On revendique Notre-Dame, le Sacré-Cœur, comme monuments de Paris, comme héritage.

Ce n'est pas le Parisien qui a tué le Fils de Dieu. Je

me demande cependant l'accueil que nous lui aurions réservé, s'il était venu nous déranger dans notre digestion en nous disant de partager nos biens, de jeter notre or, notre argent, d'abandonner, parents, amis, femmes, enfants et de le suivre pour pêcher, quoi ? des âmes ! Je parie qu'il n'aurait pas vécu trente-trois ans. Venir, lui, un jeune homme né dans une étable nous tenir un tel langage, nous donner des leçons ? Et la coutume ? Après tout, ne l'avions-nous pas vu naître ? Que fait-il de nos cheveux blancs, de notre renommée, de notre sagesse ?

Il a beau être brun, blond, le Parisien en tant qu'homme nous ressemble par beaucoup de côtés. C'est une habitude pour lui de passer la majeure partie de son temps dans les cafés qui sont des modèles de propreté. Pendant que le patron surveille le service, un garçon astique le cuivre, un autre essuie les verres. Volontiers, on vous montre la vespasienne lorsque vous voulez « aller sur le bois » « accompagner vos pieds », ou « mettre à terre », mais en retour il faut payer une consommation, par politesse. C'est dans ces cafés que bat le cœur de Paris. Et je me demande aussi pourquoi les Parisiens ne s'appellent pas tous Raphaël. Ce refus de se prénommer Raphaël témoigne de l'esprit frondeur du Parisien, de sa force de caractère. La firme Saint-Raphaël qui a monopolisé des banquettes et des stations de métro a-t-elle emporté la conviction du Parisien, même si ce dernier consomme du Saint-Raphaël ?

Je me le demande en me dirigeant vers la sortie du métro, poussé par un flot d'hommes pressés de sortir de ce souterrain. Qui n'aime pas le métro, n'aime pas Paris. Car Paris, respire, tousse, vomit, avale, résiste et se rebelle, par le métro qui est à la fois sa bouche, ses poumons, ses artères, ses veines, son cœur.

La consommation de sel dans ce pays est effrayante. Nous nous moquons des Aoulé qui aiment les repas très salés. L'Aoulé est loin d'arriver à la cheville du Parisien. Et le plus grave c'est que le Parisien n'ayant pas conscience de cette consommation, mettra sa main au feu pour prouver qu'il n'aime pas plus le sel qu'un autre. Laissons-le mettre la main au feu, il est coutumier du fait et sa main'en a pris l'habitude. Elle ne sent plus les flammes. Mêlé à toutes les sauces, et Dieu sait si le Parisien se creuse la tête pour en avoir des variétés, dans lesquelles je me perds, nous retrouvons le sel sur les tables, dans les proverbes et sur les fonts baptismaux où le prêtre le met sur la langue de l'enfant nouvellement admis à figurer parmi les élus de Dieu. Le prêtre procède ainsi pour rappeler à l'homme qu'il est, d'après le Créateur, le sel de la terre. Cette phrase dans l'oreille du Parisien n'en est jamais plus sortie. Et pour relever le goût de la conversation apportera-t-il son grain de sel. Ah ! pour ça, il y tient ! Une conversation tâtonne, agonise, aussitôt se ranime à l'approche du Parisien. Il suffit qu'il vienne, prenne place, se frotte les mains et la conversation repart du bon pied, prend de l'allure, du poids, de la facture, du goût, du charme. Elle pétille d'esprit, et légère, s'envole, se répand. Le Parisien n'aime pas la densité, mais les dentelures.

les guipures, la gaze. L'étranger écoute bouche bée en se disant « comment peut-on si bien parler sans même laisser à l'autre le temps de placer un mot? ». Il ignore le secret du Parisien : le grain de sel. Et on ne sait jamais où il le cache. Dans la bouche? Dans la tête? Il n'en parle jamais, feignant d'ignorer l'effet magique du grain de sel qu'il apporte partout avec lui. Je l'ai essayé. Le mien a fondu dans ma bouche et je n'ai pu au cours d'une conversation que je voulais brillante, éblouissante, tenir le rang que je souhaitais. Pour le Parisien rompu à la pratique, aux angles arrondis, ne pas captiver un auditoire est un désastre plus grand que celui essuyé par son Empereur à Waterloo. Chacun dans sa vie n'a-t-il pas son champ de lutte, donc son Waterloo? Parfois un terrain très peu accidenté : un café, un salon, un lit, terrains sur lesquels on est toujours défait, battu, parce qu'on avait pensé que tout irait comme sur des roulettes. On se fiait à sa bouche, à son cœur, à ses forces. Puis un geste, un regard et les mots ne sont pas venus, la cheminée n'a plus tiré. Petites défaites quotidiennes qui n'auraient de conséquence si l'homme ne se souvenait que, sel de la terre, il a pour mission de donner du goût à tout. Et le Parisien aurait des secrets qu'il garde jalousement pour demeurer le grain de sel indispensable. On dit qu'il se fatigue à la tâche et que cette charité bien chrétienne de mettre son grain de sel un peu partout risque de l'emporter. J'en doute, rien qu'à le voir marcher ou vous aborder. Il craint beaucoup plus pour nous qui ne sommes pas habitués à son genre de vie, qui n'avons pas la santé de fer qu'il faut pour vivre à Paris. Et le Parisien est si plein de sollicitude pour l'étranger que lorsqu'il l'invite à « prendre le pot avec lui », il ne boira jamais son verre sans l'avoir levé « à votre

santé ». Cela voudrait dire : « je vous souhaite une bonne santé pour explorer Paris ». Car le seul désir du Parisien, c'est qu'on connaisse son Paris et qu'on en parle en connaissance de cause ; en connaisseur si tu veux.

Je ne l'ai pas encore entendu dire : « tchin ! tchin ! » en levant son verre. L'expression n'est pas connue dans le pays. Le sera-t-elle jamais ? Sur ce point le Parisien est en retard sur nous, un retard qu'il ne rattrapera pas de si tôt. Il était temps que nous ayons un mot de plus que lui. Lorsqu'un Parisien me dit : « à votre santé », je réponds « tchin tchin ». Cette réponse le frappe, mais très poli, il se contente de battre les yeux, de poser son verre et de reprendre le fil de la conversation en me demandant, « où en étais-je ? » Comme tu peux le voir, le « tchin tchin » sur la superbe du Parisien a un effet foudroyant. Enfin un point de marqué, une touche, dans le sens de but, bien entendu. Je le croyais, mon ami ! A la table voisine qu'est-ce que j'entends en voyant des verres se lever à hauteur de nez de deux clients ? « tchin tchin ! ». Ces consommateurs ont dû passer quelques jours dans notre pays. Ces voyageurs sont nombreux et gardent de leur séjour un agréable souvenir. Ils en parlent constamment. Je ne me sens plus soumis à la douche écossaise en fait de rapport avec les hommes de ce pays. Ils font tout pour m'ignorer. Cela devient vexant à la longue. On ne nous regarde plus avec curiosité, on ne nous passe plus les doigts sur la peau pour voir si ça déteint. Rien, mon ami, rien ! Je refuse d'être démonétisé, et je le marque en courant comme le Parisien qui toujours ne remarque rien, puisque je vole comme lui. Je m'adapte tant bien que mal. On me pousse, je pousse, nous avançons tous. C'est le seul moyen

de circuler dans Paris aux heures d'affluence. La remontée de ce courant humain sur les boulevards pose un véritable problème de navigation. Il faut se tortiller, se glisser, aller de biais, doubler le pas... Fatigué par tant d'acrobaties, l'on entre dans un café pour souffler, et jouir du spectacle dont on vient d'être un des principaux acteurs. Chacun ici marche d'un pas décidé, si décidé que vous lui laissez le passage parce qu'il semble courir éteindre un incendie.

Ce peuple qui mène une existence aussi joyeuse, aussi pleine accepte allègrement de tout abandonner pour payer ce qu'il appelle l'impôt du sang. Certains s'en acquittent dans les bureaux. Et ne lui demandez pas de refuser cet impôt, il vous traitera de lâche. Il n'aime pas la guerre, mais payera joyeusement son impôt du sang, marchant de la sorte fidèlement sur les traces de ses ancêtres.

De ses origines franques, il a gardé une qualité essentielle : son franc parler. Ce peuple qui aime les circonlocutions, en certaines circonstances ira droit au but sans aucunement déguiser sa pensée. De l'époque lointaine où ses ancêtres adoraient un arbre, le gui, il a gardé l'habitude de conjurer le mauvais sort en touchant du bois. « Touchons du bois » s'écrie-t-il, et il touche la table, fut-elle en fer. L'esprit compte plus que le geste. Et c'est encore ça Paris !

Me voici à Notre-Dame, un lieu où les Parisiens se réunissent pour prier Dieu. C'est la plus grande de leurs églises. Une merveille d'architecture. Les hommes ont dans la pierre gravé leur foi. Pour te faire une idée de la majesté de l'édifice, figure-toi qu'ils ont mis deux cents ans pour l'achever. Des êtres incompréhensibles, pleins de contradictions !

Tiens les voilà qui regardent la montre, courent,

sautent du bus, dégringolent l'escalier de la bouche du métro, s'arrêtent à peine pour saluer un ami, foncent devant eux, à la poursuite du temps qu'ils traduisent, convertissent, concrétisent par un acte, une œuvre, et ces mêmes hommes, avec une patience diabolique, un mépris absolu du temps, mettent deux cents ans pour bâtir une maison à leur dieu. Ce dieu doit être fier d'eux. Le nôtre n'a pas besoin de demeure, et s'il en veut, nous lui laissons le soin de s'en bâtir. Il est dieu, notre devoir est de Le reconnaître comme tel, de Le remercier matin et soir, et chaque fois que nous échappons à un danger. Nous reconnaissons ne rien pouvoir sans lui, et c'est pourquoi nous disons « si Dieu le permet, je ferai ceci, ou cela ». Le Parisien entreprend-il une œuvre? Il met son dieu de côté, ne se fiant qu'à sa tête et à ses bras, recommençant dix fois la même expérience. Un entêté, et d'une patience obstinée. En regardant cette église sommée de deux tours s'élevant à quatre-vingt-neuf mètres, on pense au prodige d'adresse qu'il a fallu déployer, en une période où il n'existait aucun des moyens mécaniques actuels. Trois étages. Une église! Il n'y a rien qui ne vous tienne un langage : la pierre grise, la dalle usée sous les pas des rois, des fidèles, des touristes, les striges qui se tiennent la tête...

On dit ici que lorsque notre monde ne sera plus, Dieu nous fera sortir du tombeau pour nous juger définitivement. C'est ce qu'ils appellent le Jugement dernier. Je comprends la piété du Parisien et aussi sa révolte. Dès l'âge de sept ans, entendre constamment parler de diable, d'enfer, on finit par se faire de Dieu l'idée d'un Dieu cruel. Le Parisien ne se cache plus pour dire qu'il en a soupé de ces histoires. Lorsqu'il te jette cette expression à la face, c'est qu'il n'y a

plus rien à tirer de lui. Il n'avancera plus d'un pouce ; tout ce que vous lui direz, ne sera que du vent, même s'il n'en a pas dans les voiles. N'oublions pas qu'il descend de bateliers habitués à regarder d'où vient le vent et à le pincer. Il est plutôt porté à croire qu'il y a au ciel des âmes marins qu'un enfer insondable. Si nous tirons un peu les oreilles à nos dieux afin de leur faire entendre raison, si nous les privons de repas pour leur signifier notre dénuement, le Parisien par contre, autour des statues des saints, brûle une quantité énorme de cierges. C'est sa façon de les contraindre à prendre en considération sa prière, à exaucer les vœux. Les saints sont au ciel et le Parisien, sur terre, les grille à la flamme des cierges.

Après le verdict du jugement dernier, les bons à la droite de Dieu iront au paradis et les mauvais, à sa gauche, prendront le chemin de l'enfer pour l'éternité. Un cauchemar qui empêche l'homme de vivre, de s'exprimer, de marquer la terre de son passage. Partout se dresse un Dieu coléreux ayant à sa gauche le fouet et à sa droite les bonbons. Un Dieu à l'image du Blanc chez nous, avec ses médailles d'une main et sa prison de l'autre. D'un Dieu de paix, des hommes ont fait un Dieu de guerre sainte, de discrimination. La couleur, l'argent parlent plus que le Dieu que nous portons en nous. « Qui ne dit mot consent ». Et l'on fait couvrir à Dieu de Son ombre auguste et silencieuse tout ce que l'on commet en son nom. Ne serait-ce pas une façon adroite d'obliger Dieu à parler pour convaincre certains hommes de son existence ? Sait-on jamais avec le Parisien ?

Dans cette église a régné le luxe, l'opulence. Ici a retenti la voix de Bossuet qui profitait des éloges funèbres pour faire la leçon aux grands du royaume... Tous les hommes de ces temps-là sont morts, leurs

descendants répètent les mêmes gestes. Tout comme nous répétons les gestes des nôtres. L'existence est une fondrière dans laquelle pataugent les générations. On croit changer de genre de vie, qu'on change à peine de pas.

Ce qu'il faut admirer chez le Parisien, c'est le souci de raconter son histoire sans chercher à l'embellir outre mesure. Il soutient être descendant de pauvres gens qui habitaient de pauvres huttes. Ce peuple qui instinctivement fait la queue et qui ne tolérera en aucune façon la resquille, semble être une parcelle d'histoire, une page humaine d'une longue et grande épopée. Il a la conscience de représenter quelque chose, d'être indispensable, de jouer un rôle précis. Il veut instruire le monde. N'a-t-il pas pris la Bastille, démontré que les couronnes pouvaient tomber, dompté le génie de la Seine, en canalisant le fleuve, en le civilisant ? Il l'a couvert de bateaux-mouches qui promènent des touristes et des amoureux. Et chaque jour, il cherche à rendre la ville plus belle.

Le Parisien qui aime, veut se faire aimer aussi change-t-il Paris d'atours. Or quelle ville est plus coquette que Paris, lorsqu'elle met le soir tous ses bijoux pour la grande parade ? Coquette ! Paris comme ville l'est à tous les points de vue, à l'exemple des vieilles personnes qui par leur beauté, tiennent tête à de charmantes jeunes filles. Chaque quartier présente un visage particulier, personnel et qui n'est jamais composé. Les habitants peuvent se farder, les quartiers restent ce qu'ils sont, voulant semble-t-il, à tout prix se différencier les uns des autres. Il y a le quartier chic, le quartier moyen et le quartier pauvre. On les reconnaît à leurs restaurants, à l'aspect de leurs hôtels et au comportement des garçons. Les quartiers, vingt-deux villages, appelés arrondisse-

ments habités par des gens qui s'ignorent. Tout le contraire de ce qui se passe chez nous où lorsqu'un étranger arrive nous en sommes tous informés. Nous nous hétons de concession en concession, jetons des plaisanteries par-dessus les clôtures pour bien signifier que les barrières ne peuvent nous diviser. Les petites querelles fréquentes? Un matin on se réunit, on les vide et la joie renaît avec le petit verre de liqueur qu'on se passe à la ronde. Chacun jure avoir oublié l'affront ; et le soleil continue sa course, il connaît tellement les hommes ! Il sait que demain, il se lèvera encore sur une autre réunion du genre avec les mêmes serments. N'empêche que dans les villages les hommes se connaissent. Ici, rien de cela. Il m'est arrivé d'appeler à haute voix un ami, eh bien, je compris que je venais de commettre une incongruité. On me le dit avec les regards. Du bruit, mais jamais des cris. On ne crie que dans la brousse, chez les sauvages et Paris est civilisé. Le seul cri que le Parisien tolère de la part d'une grande personne est son appel de détresse homologué au même titre que la trompette des pompiers : « Au Secours ! » Il sait que la victime ne peut faire autrement que de choisir cette porte pour se tirer d'un mauvais pas. Et c'est sur ce point que je plains le Parisien oubliant de vivre pour se préoccuper de comportement. Il se surveille tellement qu'il est parvenu à dompter son cœur. Et il s'en vante ! Maître de ses passions, pour avoir passé un collier à son cœur qu'il tient en laisse ! Un cœur en laisse, où a-t-on jamais vu ça ? Et le Parisien est tout étonné de constater que son cœur ne lui obéit pas toujours, mais au contraire le mène à sa guise. La leçon ne lui profite guère. Pour avoir mis dans sa tête de dompter son cœur, il le domptera. Agir autrement, ce serait perdre la face.

Et le Parisien veut tout perdre sauf la face, marchant ainsi sur les illustres traces d'un roi auguste qui s'écriait à l'issue d'une bataille désastreuse : « tout est perdu fors l'honneur ! »

Les hommes d'ici peuvent habiter vingt ans dans le même hôtel, avoir leur porte nez à nez, prendre l'ascenseur ensemble et pourtant s'ignorer. Chacun pris dans ses affaires, est un monde qui vit dans son monde, avec lui-même, en demandant aux autres d'en faire autant. Cette attitude serait la conséquence directe du respect que le Parisien accorde à chaque individu et du droit imprescriptible qu'il possède de vivre à sa guise. Et c'est ainsi que le monde semble s'arrêter au seuil de certaines demeures. Vous pouvez être habillé d'or, le Parisien vous regardera de la même façon que le gueux qui passe. Votre voiture pourra avoir cent mètres, il sourira de votre extravagance au lieu d'admirer votre fortune. Mettez-vous nu ? Il dira que vous avez vos raisons, si la raison chez vous est encore au logis. On peut vivre à Paris comme on veut, mais pour se montrer il ne faut pas venir à Paris, à moins que vous ne soyez une étoile qui se cherche un ciel et des satellites. Parce qu'il a pris une prison et coupé la tête à un roi représentant de Dieu sur terre, le Parisien ne s'étonne plus de rien. Paris donc manque de chaleur, et je comprends que les amoureux soient si nombreux. Dans nul pays au monde la solitude ne pèse autant qu'ici, où tout, jardins, ombres, indifférence des passants, favorisent les effusions. Paris est mortel à l'homme sans liaison, aussi les couples sortent-ils ensemble, en se tenant par les bras, et les amis en groupe. Et la femme seule, l'homme seul, n'ont pas l'allure dégagée, joyeuse des premiers. Ne pas être aimé à Paris est une catastrophe. Le Parisien vit en

autarcie familiale, en autarcie amicale, en autarcie politique. Cette dernière autarcie éclipse les autres. S'il peut passer une semaine sans rendre visite à un parent, à un ami, il lira par contre, chaque jour, le journal de son parti. Il demandera : *l'Humanité*, *l'Aurore*, *le Figaro*, *France-soir*, *le Monde*. Acheter celui de l'adversaire serait porter de l'eau à son moulin, donner soi-même les verges pour se faire fouetter. Ainsi chaque Parisien, chaque jour se cuirasse-t-il contre les flèches et les coups de griffes de l'adversaire. Personne n'a ici rangé les flèches et les ongles pointus pour griffer, bien que ces hommes se disent d'une civilisation supérieure à la nôtre. Il font simplement du cumul : avoir les canons et conserver les flèches ! Le Parisien donc se limite volontairement pour mieux défendre son point de vue. A-t-il tort lorsqu'il y a tant de points de vue dans le pays ? C'est le seul moyen de rester soi-même, de n'être pas emporté. Dans le tourbillon des idées il faut s'accrocher à une bouée, à son journal. Paris est un monde, ne l'oublions pas, un océan dans lequel on risque de se noyer si l'on ne sait nager. Et nombreux sont les Parisiens qui nagent et brûlent ce qu'ils ont adoré hier pour adorer ce qu'ils ont brûlé. En ce domaine le Parisien n'emporte pas la palme, même s'il sait à temps tirer son épingle du jeu. Il y a chez nous de ces « hommes bouchons » servant à fermer indifféremment toutes les bouteilles ! Regarde autour de toi. Qui ne veut monter, être hissé sur le pavois, être en montre comme les autres ! Et l'on fait la planche, le bouchon, et l'on accepte tout. Il paraît que nous nous civilisons.

La prudence du Parisien provient de ce qu'il ne connaît presque jamais qui est en face de lui ; à la table voisine. Il a ainsi mille raisons de limiter son

monde, de vivre replié sur soi. Or, Paris ne semble pas fait pour qu'on vive sur soi, mais plutôt d'échanges.

Les femmes ont tout pour réchauffer, qu'elles aient la ligne requise ou non. Elles garderaient des hommes une mauvaise impression, en les traitant d'articles courants. Des êtres qui toujours trottent et sur lesquels il est difficile de mettre le grappin ! Est-il facile de les tenir, elles, qui aimeraient les chinoiseries ? En ce domaine tout est d'avoir un bon départ et ne jamais s'engager dans un mauvais chemin. Comment le savoir ? La femme seule peut nous le dire. Laquelle ? Comment tomber sur la bonne ? Ne pas confondre, mon ami, ma phrase est bien claire !

Comme chez nous, l'amour ici, non plus ne vit pas de mots, mais d'actes et la pauvreté des phrases est si effrayante que les Parisiens pour rompre disent, tout comme nous : « c'est fini ! » Eux si riches en expressions, en être réduits à cette vieille phrase. Le cœur est le même chez tous les hommes et il est par conséquent difficile de le garrotter, ou de le mettre au pas. Même pour paraître civilisé ou le demeurer.

Paris a contaminé la Parisienne qui se touche constamment les cheveux, se regarde dans les vitres, les glaces. Et je tourne telle épaule, et j'examine mon rouge. C'est qu'elle veut être à la page, dans le ton, à jour, la Parisienne ! dont le principal souci est de voiler ses rides, de tenir harmonieusement son rang. Pour cela, elle donne des tuteurs à ses seins en les enfermant dans des soutiens-gorge, et passe en laissant sur sa trace une trainée persistante de parfum. Elle est dangereuse surtout par sa démarche calculée pour vous troubler et vous lancer à sa poursuite. Depuis qu'elle s'est émancipée en acqué-

rant le droit de se lier librement à l'homme de son choix et de le quitter lorsque le cœur le lui commande, elle a horreur des chaînes, même du collier fut-il en perles. Aussi rares sont les femmes qui en portent ; elles sont « franches du collier ».

Dans un restaurant, le premier réflexe de la Parisienne est de se regarder ; ensuite elle allume sa cigarette et ouvre son journal. Elle veut être informée de tout, les hommes ont une façon si brutale de mener le jeu ! A la fin du repas, elle s'essuie les lèvres, les rougit, se farde, pousse la table pour se dégager et s'en va sans jeter un coup d'œil sur personne, ou alors le coup d'œil est si discret qu'on ne le remarque presque jamais. Elle « regarde en dessous » comme nous disons chez nous, à la manière du surnois. Or, elle est loin d'être une dissimulée, la tradition semble commander de ne point regarder les gens qu'on ne connaît pas. Comme l'homme la Parisienne aura déjeuné en ne buvant qu'un quart de vin. Et une façon de boire qui est curieuse. Elle soulève le verre, le porte avec majesté à la bouche, les lèvres en touchent à peine les bords, puis elle le repose à la même place. Elle mange sans ouvrir la bouche. Si je n'avais vu leurs dents, j'aurais dit que les Parisiennes sont toutes édentées puisqu'elles mangent à la façon des édentés de chez nous.

Elles ont plusieurs manières d'arranger leurs cheveux. Il y a celles qui les attachent en touffe derrière la tête — la queue de cheval — celles qui les relient par un nœud ; celles qui les laissent tomber sur les épaules et les dernières qui les portent à la mode des hommes. Pour entretenir ces cheveux elles emploient plusieurs produits. Elles se rendent ainsi chez des coiffeurs qui leur posent sur la tête d'énormes marmites blanches. Des hommes coiffant des femmes.

Un drôle de pays. Tu peux rencontrer vingt Parisiennes ; elles pourraient avoir le même visage, les mêmes yeux, mais jamais la même façon de s'habiller et encore moins d'être coiffées. Le plus déroutant, tu auras vingt chevelures de couleurs différentes. Les jeunes demoiselles portent des robes étroites qui moulent leur forme, mais en revanche les obligent à sautiller comme des moineaux. On est fixé et l'on prend ses responsabilités après mûres réflexions. La Parisienne est franche et j'ai constaté que cette façon de s'habiller, de dégager la gorge et la chute des reins, de montrer la fermeté du corps, attire particulièrement l'attention des hommes qui sont tous des artistes, des poètes aimant l'art pour l'art...

Toutes les femmes que j'ai vues au restaurant ou au café, paient elles-mêmes la note ou l'addition, sauf lorsqu'elles sont avec un père ou un époux. Alors tu penses bien qu'avec cette habitude de mettre la main dans son sac et de régler ses dettes, la Parisienne ne se laissera pas toujours donner des ordres par le premier venu, à moins qu'elle ne l'aime à la folie. Une folie de courte durée, tant elle tient à ses droits, à sa liberté. L'amitié d'une femme ne coûterait pas cher : d'un commun accord les cadeaux ayant été rayés des habitudes. Vous pouvez, si le cœur vous en dit, lui offrir quelque souvenir, le jour de son anniversaire ou lui payer le théâtre. La femme ne réclamera pas ces cadeaux d'anniversaire et ne vous en tiendra pas grief si vous ne lui apportez rien. Elle se fie à votre cœur et tient plus à votre amour qu'aux cadeaux. Être tendrement aimée, comprise, devinée, lui suffit. Vous serez payé de retour, c'est-à-dire qu'elle ne vous posera jamais de lapin, et Paris toujours à vous se présentera sous un jour gai. Ne pense point que la Parisienne n'ait pas conscience des droits

acquis. J'ai entendu ce midi une femme crier à son mari trop prolix : « ben ! dis ! laisse-moi parler aussi ». Je la comprends : les hommes n'ont pas à péroter. L'homme à qui on a limité le droit d'être le seul à parler, se moque de la femme en disant qu'elle caquette. Mais caquet ou pas, la femme entend parler et elle parle. Elle parle à l'époux en regardant au loin, évitant son regard. Elle soulève les épaules, soupire, sourit. Je me demande ce qu'elle cherche dans le lointain. Le mari idéal ?

Toutes les Parisiennes émettent discrètement des ondes qu'il faut savoir capter. Une question d'habitude. Combien de fois un ami me poussant du coude ne m'a murmuré :

- Tiens, elle te regarde.
- Laquelle ?
- Trop tard.
- Comment reconnais-tu qu'on me regarde.
- Tu le sauras avec le temps.

Je ne pense pas y parvenir, tant leur sourire est furtif et meurt à peine né. Et leur regard constamment glisse. On ne sait comment le retenir, par quel côté l'accrocher, le fixer. Pareilles à nos femmes, elles ne demandent qu'à s'enflammer et à se consumer lentement ensuite, en tisonnant de vieux souvenirs.

Les Parisiens ont une façon étrange de s'aimer. Les amants assis côte à côte se parlent les yeux dans les yeux, sourient ; la femme à un moment baisse les paupières pour rassembler son courage ou faire le point. Remue-t-elle la tête ? L'homme répond : « mais si, mais si ». Puis ils se regardent encore dans les yeux et les sourires s'épanouissent ; l'homme pose la main sur celle de la femme qui se met à respirer ample-ment. Elle croise les jambes, tire sur sa robe, se

barricade, et ils s'embrassent sur la bouche, dans le cou, dans les cheveux, sur les yeux. Une minute de répit où la femme pose, en signe de confiance, d'abandon, la tête sur l'épaule de l'homme qui la tient par la taille et lui caresse la main. Elle tressaille tout d'un coup, soupire et referme les yeux.

Les baisers de Paris, ils festonnent toutes les rues, et font partie de la cité dont ils sont le charme.

Les yeux de ces femmes, mon ami ! des yeux ronds, rieurs, chanteurs, gais, fascinants, tendres, qui pourtant se taisent, méprisent, hésitent, interrogent. Tous fuyant le dialogue, ou ne comprenant pas mon langage à moi. Des yeux qui semblent lointains alors qu'ils sont fixés sur vous. Des yeux aguerris à la lutte et qu'on ne sait jamais par quel côté surprendre.

Le bas est d'une finesse telle qu'il laisse voir les veines des jambes. Avec ces bas « couleur chair » on ne sait de prime abord si la femme en porte ou non. Pour être fixé il faut regarder derrière la jambe, la couture forme un trait. Je suis certain que ce vilain détail n'a échappé à personne et que déjà les fabricants cherchent le moyen de parfaire l'illusion. Les vieilles femmes se couvrent le visage de voilette et s'habillent de préférence en noir. J'avoue avoir été impressionné par l'habit noir des serveuses. Le premier jour de mon arrivée, j'ai pensé qu'elles étaient toutes en deuil. Le noir du reste leur va très bien... et c'est avec amertume que je constate ne pas avoir dans leur cœur la place qu'occupe l'habit qui porte ma couleur.

La Parisienne a des mots doux pour charmer son ami ; le plus fréquent est « mon chou », un légume très prisé dans le pays. L'homme à son tour l'appelle « ma biche ». Tous ces mots sont dits d'une façon si amicale,

si amoureuse qu'on les sent jaillis directement du cœur. Il faut reconnaître que les femmes ont des bouches merveilleuses. Peintes, elles ressemblent à des baies mûres qu'il faut cueillir très vite, avant le voisin. Elles donnent envie de les croquer, d'en éprouver la suavité, la résistance, l'adhérence. Je comprends maintenant les jeunes Parisiens qui les pressent, les gobent, les savourent sans se préoccuper de l'entourage. Et une façon si spéciale, si provocante de se passer la langue sur les lèvres en fermant à demi ou en ouvrant tout grand les yeux ! Il est temps que je parle de ce pays. Cessant d'être l'observateur impartial, je risque de me creuser un lit, de ne plus rien sentir. J'ai surtout peur d'être pris dans le tourbillon, dans l'engrenage. Je bois à petites gorgées, je prends du café, je ne crie plus pour appeler un ami, je fais la queue d'instinct, je lis mon journal, mon imperméable ne me quitte plus et je dispute le passage aux autos. Ce sont les signes évidents de mon évolution, de mon intégration, de mon assimilation. Je n'ai pas encore d'amie. Je souhaite en avoir une rapidement ; peut-être oserai-je l'embrasser en pleine rue, à la parisienne. Je pourrai alors me prétendre débarrassé de tout préjugé, de tout complexe, donc réellement libre.

Je te disais que la Parisienne avait des yeux sur lesquels le regard ne pouvait s'accrocher ? Erreur, mon ami, erreur. Deux femmes viennent de me lancer de véritables harpons. Elles m'ont bien accroché le cœur. Je suis mordu, je l'avoue. Je les poursuis, je marche en automate. Que se passe-t-il ? Où sont-elles ? Il doit exister dans ce pays, mêlées aux femmes, de nombreuses sirènes, pareilles aux sirènes de chez nous dont la vue seule vous trouble la raison. Et je parie que celles qui viennent de disparaître, les che-

veux leur tombant sur les épaules, le regard ensorceleur, et le corps d'un blanc laiteux, en sont.

La jalousie serait la maladie la plus active dans ce pays. Il n'y a rien d'étonnant, avec d'aussi charmantes femmes, il faut ouvrir l'œil et le bon. Et des Parisiens l'ouvriraient tellement qu'ils ne le fermeraient plus. D'après leurs propres déclarations, il y a six mille tentatives de meurtres par an, dont mille réussissent et deux mille suicides. Elle désunit des milliers de ménages. Cette pernicieuse maladie ne sévirait qu'à une certaine période de l'année, en octobre, après les vacances, c'est-à-dire au moment où nous récoltons nos produits, je veux dire à l'époque de nos plus grands soucis quant aux prix.

Le Parisien qui avait l'habitude poétique de déclarer son amour avec des fleurs, se présenterait maintenant un pistolet en poche.

— M'aimes-tu, « ma biche » ?

— OUI, « mon chou ».

— Jure-moi que tu m'aimes, « Ma poulette ».

— Je le jure, « mon poulet ».

Dès qu'il y a parjure, la poudre plus éloquente prend la parole. Elle est radicale. Les jurés, d'un autre âge, du temps où les fleurs avaient voix au chapitre, l'entendent autrement, et essaient par des verdicts assez sévères parfois de redonner la préséance aux fleurs. Ne sommes-nous pas au siècle de la mécanique ? Entendons-nous encore le langage des fleurs, lorsque les obus vous ont tant sifflé dans les oreilles ? C'est certainement ce qui donne aux fleurs ce balancement continu de tête qu'elles ont. Elles regrettent, il n'y a pas de doute, les époques où les hommes avaient du temps à perdre, donc savaient vivre, aimer. On a beau les placer sur les tables, les rebords des fenêtres, dans les vitrines, elles ne sont

pas dupes de leur déchéance. A peine a-t-on le temps de humer leur parfum, de les admirer, de les écouter. On les garde encore par tradition sans plus comprendre leur sens. Vit-on à notre siècle de langage de fleurs ? La civilisation consiste à tirer du sol ses richesses, à faire tourner les machines, à inonder le marché de produits, à évincer les concurrents, à mettre tout un peuple au pas, à la cadence des trotteuses de montre. Elle n'a que faire de pépiements d'oiseaux, de murmures de fleurs.

Les Parisiennes, dans les cafés, ont un doux gazouillis. C'est à qui ne laissera pas la voisine placer un mot. Et cela très aimablement avec des « Tu m'écoutes, ma chère ? » à n'en plus finir. L'une d'elles, de temps en temps, lève les mains, les joint, soupire, les yeux chavirés, s'écrie : « oh ! pas possible ! »

Hommes et femmes ont une puissance d'isolement exceptionnelle. Dans le tohu-bohu le plus infernal, le Parisien arrive, prend place, déplie son journal et lit tranquillement, ou avec la même aisance, écrit une lettre. Le garçon fait virevolter sur la tête le plateau plein de verres. Vous vous demandez s'il ne va pas les lui verser sur le crâne. Jouant au patinage, il repart en souriant. L'autre continue à lire ou à écrire. Du bruit ? N'est-il pas né dans le bruit ? Ne vit-il pas dans le bruit ? Ne mourrait-il pas si tout d'un coup tous les bruits de Paris cessaient ?

Le café et le restaurant sont les seuls endroits où le Parisien accepte de perdre du temps, empires du garçon qui lui n'en a pas à perdre. Lorsque tu entres dans un restaurant, le maître d'hôtel vient prendre la commande. Il faut constamment faire signe au garçon qui chaque fois répondra : « ça vient, Monsieur ». Le garçon est un philosophe. La relaxe que vous refusez de prendre, il vous la donne d'autorité.

Ainsi permet-il à chaque client de se défaire de son automatisme, de reprendre sa peau humaine, de savourer le repas, de jouir du luxe du lieu, de se retrouver parmi des hommes, de se lier à eux, d'oublier pendant quelques heures ses soucis. Or le garçon est-il compris?

Des femmes qui ont la détestable habitude de parler sans trop ouvrir la bouche, ici l'ouvrent pour appeler le garçon. C'est un des miracles qu'opère le restaurant. Se sachant incomprises, elles parlent si bas que vous êtes obligé de vous approcher d'elles pour entendre ce qu'elles disent. Une façon de se faire comprendre et de prendre l'homme au piège capiteux des parfums, à la douce chaleur enivrante des sourires, et dans les réts émouvants des regards.

Si nous confions la garde de nos villages à des génies, les Parisiens laissent ce soin à des espèces de guerriers d'une importance considérable. Personne n'entreprend une action, ne fait un geste sans penser à eux. On les appellent journalistes. Une race turbulente, à l'origine obscure. Des divers renseignements recueillis, on peut déduire qu'ils descendent d'une puissante tribu, les écrivains, des gens à l'esprit fort curieux, et à la plume hardie, alerte, faisant uniquement métier d'écrire. En somme des espèces de paresseux ne sachant absolument rien faire de leurs dix doigts, mais dont la tête toujours travaille, travaille si bien qu'elle est toujours chaude. Ces journalistes qui se posent en censeurs et s'arrogent le droit de trancher de tout, de tuer un homme ou de le porter aux nues selon leur humeur du jour, ne sont point des crieurs publics, ni des batteurs de tam-tams. La complexité de leur caractère autorise à dire qu'ils sont les deux à la fois car souvent un seul article fait plus de bruit que huit tam-tams déchaînés et lorsqu'ils se mettent en tête d'orchestrer une affaire, ils n'y vont jamais de main morte, mais au contraire de toute leur plume. Avec flamme ! Et l'incendie qu'ils allument ainsi ne s'éteint jamais. Vous pourrez vous refaire une maison, une situation, un autre nom, vous sentirez toujours le roussi. Si les hommes

ont une mémoire c'est bien pour se souvenir de quelque chose. Et de quoi veux-tu qu'on se souviennne le plus sinon des actes des voisins ? Au demeurant des gens doux, pacifiques, bavards par profession, inquisiteurs par déformation, et silencieux par calcul. Ne sont-ils pas souvent dans les secrets d'État ? Un Ministre apposant une signature ne pense-t-il pas d'abord à cette race de guêpes-maçonnnes qui d'un coup d'ailes jette à terre le plus bel édifice ministériel ? Nous avons nos génies ; ils ont ici leurs journalistes : et tous nous font trembler parce que nous ne savons jamais ce qu'ils pensent. Une affaire les intéresse-t-elle ? Ils la montent en épingle. Dans le cas contraire ils font autour d'elle la grande conspiration du silence. Êtes-vous dans leurs grâces ? Vous serez couvert de fleurs ; mais si d'aventure vos rues ont des perspectives différentes, ils vous battront à plate couture. Si ce n'était que cela ! Ils pousseront le souci d'informer jusqu'à couvrir le monde entier de votre photo. Ainsi sur votre passage les doigts se pointeront sur votre nuque. Ils vous tirent de l'ombre et vous exposent au grand jour semblant dire à leurs lecteurs : « Nous vous l'apportons, le voici sous son vrai jour ». Comme les génies de chez nous, ils font et défont la fortune.

Leurs véritables ancêtres, du moins ceux des écrivains, seraient les ménestrels d'où seraient sortis les jongleurs, des hommes qui « la vielle en bandoulière, un genre de guitare plus primitive que la nôtre, disaient en public, dans la salle des chevaliers, aux carrefours des villes, aux portes des églises et des abbayes, dans les foires et les marchés surtout, les œuvres qu'ils ont apprises, mais aussi celles qu'ils ont composées ».

Cette habitude de courir les provinces, de s'en aller

au gré de leurs fantaisies, de vivre affranchis de toutes lois, fit que dans les états-civils des villes et des campagnes, ces étrangers n'eurent pas de place. Ne vivaient-ils pas en marge de la société par le fait qu'ils n'avaient pas de toit, de foyer ? Quel crédit pouvait-on accorder à des individus qui vous payaient en monnaie de singe ? Ils n'eurent bonne presse ni auprès des paysans, ni auprès des citadins. Pour les paysans ces jongleurs n'étaient pas des hommes bien parce qu'ils n'étaient pas des paysans comme eux. Quels liens pouvait-on se trouver avec des individus ne sachant ni labourer, ni récolter et ignorant surtout que :

« La gelée au Vendredi Saint
Vous prive de vin et de pain ».

Dans les autres professions, le raisonnement devait être le même puisque ces éternels errants, mis à l'écart, furent assimilés à des charlatans, des bateleurs, des trompeurs ; d'autres sens de jongleur. Leur caractère principal — qu'ils ont conservé — est de n'être jamais d'accord sur quoi que ce soit. Pendant que les uns tirent à hue, les autres tirent à dia ; dans le même temps une troisième catégorie se moque de tout le monde, faisant de chacun une tête de Turc, de telle sorte qu'on ne sait jamais qui des trois a raison, chacun donnant de solides arguments pour emporter la conviction et vous ranger sous sa bannière. Ce qu'ils veulent le plus ici, c'est moins de se sentir les coudes que de faire nombre. Leur régime le commande du reste. Avec le plus de voix possible. Je n'ai pas entendu dire que ces hommes, au cours des élections, aient volé des voix. Ailleurs, les morts et les absents voteraient. Ici, les

morts surtout ne sortiraient même pas ces jours-là, de peur qu'on ne votât en leur nom.

Ces jongleurs au verbe facile, à l'imagination fertile, comme nos griots, raillaient surtout les nouveaux riches appelés « vilains » qui, éblouis par leur nouvelle situation, se ridiculisaient à vouloir en jeter plein la vue aux autres. Les nouveaux riches sont les mêmes sous tous les cieux et je trouve que le mot « vilain » leur va comme un gant. Ce n'était pas seulement pour épater les voisins, mais adopter les habitudes des autres classes. Et je me demande si demain, un de ces ménestrels nouveau genre me taxait de « vilain », qu'aurais-je à lui jeter à la face, puisque fièvreusement je porte queue de pie, baise des mains de dames, et me drape de Code Napoléon ? Je suis un peu un « vilain » sans être ni un ancien, ni un nouveau riche. Aucune compensation pour me soutenir à porter fièrement le qualificatif. Comme les temps ont changé !

Les jongleurs, courant provinces et hameaux, ne perdaient jamais le Nord. Ils pensaient tous à une ville, Arras, leur capitale où un miracle ce serait fait en leur honneur. Dieu, à nouveau prouvait avoir créé des hommes et jamais des nobles, des roturiers et autres classifications. L'argent, la naissance, les fonctions pouvaient amener des différenciations qui, à ses yeux, n'existaient point. La Sainte Vierge donnait au monde féodal farci de barrières, tout comme le nôtre, une rude leçon d'égalité. Elle démontrait que riches ou pauvres, nobles ou roturiers, guerriers ou curés, ménestrels ou non, les hommes demeuraient ses enfants. Donc on raconte qu'il y avait de par le Nord deux jongleurs ennemis. Séparés dans leurs errances par un long espace, ils avaient la même nuit reçu la même vision de la Sainte

Vierge, leur ordonnant de se rendre à Arras afin de se présenter à l'Évêque Lambert, de lui raconter la révélation qu'ils avaient eue d'elle pour guérir le mal des Ardents, sorte de lèpre dont la ville était dévorée. « Parvenus à destination au jour dit, l'Évêque ne voulut point les croire, — il arrive aux évêques de douter, — mais quelle ne fut sa stupeur quand, après la réconciliation, il vit notre douce Mère, elle-même en sa robe bleue et la blancheur de ses voiles, lui tendre un cierge flambant, en verser la cire fondue et brûlante dans la coupe tendue où devaient boire et par quoi devaient guérir les victimes de l'affreux mal. C'est ce qu'on a appelé le miracle de la Sainte Chandelle d'Arras ».

Ce n'est peut-être qu'une charmante légende pour illustrer le rôle de lumière que devaient jouer les jongleurs. Depuis, ils tiennent haut le flambeau et tombent sur tous les fronts, au même titre que les soldats. Informer est pour eux un sacerdoce. Un incendie ne s'allume nulle part sans qu'ils y accourent. Ils ne sont pas nombreux à mourir dans leurs lits par les temps troubles et c'est sur eux que pèsait le plus le poids des répressions.

Les jongleurs avaient chacun un maître. Lorsque ce dernier jugeait l'élève apte à prendre l'envol, il l'appelait un soir et lui donnait sa bénédiction comme nos parents nous la donnent lorsque nous entreprenons un long voyage ou un travail quelque peu difficile. Il faut dire que les routes en ce temps-là, n'étaient guère praticables. Les coupeurs de gorge régnaient entre les villages éloignés les uns des autres. Exactement ce qui se passait chez nous et qui a donné naissance au proverbe : « quand on part pour Tias-salé, on ne demande pas s'il y a des brigands en route ». Euh, non, puisque vous serez obligé de

passer par leur domaine, la brousse, la forêt dense, d'emprunter le même sentier qu'eux. Aussi voyagions-nous par groupes armés. Les bandits de grands chemins non plus ne manquaient. Leurs activités ont été telles que le nom est resté pour désigner ici des gens sans scrupules se conduisant comme les bandits d'autrefois, tel Cartouche, pour ne nommer que le plus illustre. Pendant douze longues années, Cartouche et sa bande écumèrent Paris et sa banlieue. Ils furent un véritable fléau. La race est loin d'être éteinte ; les disciples aujourd'hui vident les banques en plein jour. Dans leurs têtes, mettre de l'argent de côté, c'est n'en avoir plus besoin. Un raisonnement cartésien. Or dans ce pays si l'on économise, c'est pour les vieux jours, pour le moment où l'on n'a plus de force pour en jouir. Chacun ici travaille, vit pour ses vieux jours, et l'économie est telle que je n'ai pas encore vu de morceau de pain traîner dans une poubelle. Rien ne se jette et lorsqu'une chose est jetée, c'est qu'elle n'est vraiment plus bonne à rien. Je te l'ai dit, le Parisien récupère la fumée de ses usines, les eaux d'épandage. Et il les oblige à continuer le cycle, à rendre. Je le comprends. Chacun vivant pour soi, n'ayant à compter sur personne, doit prendre des précautions pour n'être jamais pris au dépourvu. Nous gagnerions à adopter les mœurs parisiennes d'économie si nous tenons à dominer la situation qui nous est faite. Le sens de l'économie est si aigu qu'aucun commerçant parisien ne fait cadeau d'un centime. Un centime à chaque client dans la journée, ferait pour cinquante acheteurs, cinquante centimes et par mois, mille cinq cents centimes, et par an, dix-huit mille centimes. Il calculera les intérêts de cette somme, ce qu'il pourrait acheter avec, ce que ce manque à gagner serait en dix ans. Voilà le Parisien.

Il ne laisse rien au hasard et ne suivra pas la mode au pied de la lettre parce qu'elle aura des incidences considérables sur le porte-monnaie. Ne mettant pas son point d'honneur à changer d'habit deux fois par jour pour montrer sa fortune, les armoires ne seront jamais bourrées de complets, de chaussures, de robes. Le superflu dans ce cas précis l'embarrasse. Ses vieux jours, l'éducation de ses enfants qu'il veut pousser plus haut sur l'échelle sociale, faire d'eux ce qu'il n'a pu être, voilà ce qui lui importe.

Notre conception de l'existence nous fait vivre constamment dans le présent. Nous avons certes à vivre dans le présent sans toutefois négliger l'avenir puisque la famille telle que nous l'entendions s'effrite. Nous assistons peut-être à ses derniers soubresauts. Serait-ce une perte ? Serait-ce un gain ? Je n'ose me prononcer, persuadé que chacun désormais mettra la main à la pâte. La famille n'en sera que plus forte parce que plus riche. Un symptôme de l'effritement ? On ne confie plus ses enfants à ses parents, chacun tenant à les élever soi-même. Nous sommes pour nos fils et non pour des neveux. Et face aux difficultés pour les éduquer, les instruire, nous risquons d'adopter des mœurs que nous n'avions pas, à moins que nous ne trouvions, à temps, une solution à cet angoissant problème. Ces questions nous prendront à la gorge et il importe qu'à tête reposée, nous y pensions. Point n'est besoin de nous obnubiler sur le retard subit, sur les valeurs intellectuelles perdues faute d'écoles adéquates. L'essentiel pour l'instant est de prendre hardiment position sur ces problèmes cruciaux, de retrousser les manches et de bâtir rapidement la nouvelle société, telle qu'elle pourra sauvegarder la chaude communauté d'hier et les exigences actuelles d'une nation civilisée. Nous nais-

sons dans un monde trop vieux qui voudrait nous faire adopter ses lenteurs, parce qu'il est convaincu que c'est la seule façon de créer durable, d'évoluer sûrement. Les hommes ne naissent-ils pas dans un cadre ? Et peut-on dire que le bébé né ce matin à Paris recommencera le cycle de deux mille ans de tâtonnements ? Il hésite et c'est cela qui fait de lui un civilisé de Paris. Nous aurions pu naître à Paris nous aussi et hériter des valeurs acquises, accumulées. La société nous aurait donné tous les moyens pour étudier, cultiver nos capacités. Dans le choc des valeurs, les nôtres résisteront-elles ? Comment nous y prendre pour leur donner de la force. On ne peut s'empêcher à Paris de penser à tout cela, tant cette ville vous pousse à réfléchir. Il a connu toute une série d'invasions, d'occupations et chaque fois, il s'est retrouvé tel qu'il est : le même Paris. Il a toujours eu assez de force, de caractère pour faire face aux orages sans être emporté. Nous avons, ici, l'exemple d'un peuple décidé à rester lui-même. Le clochard que l'on rencontre est un clochard parisien, c'est-à-dire différent des autres clochards. Les barques sur la Seine ne sont pas attachées de la même façon que chez nous. Le pêcheur se tient autrement et les arbres, une autre manière de se pencher sur la Seine. Le Parisien pour rien au monde n'accepterait de voir Paris changer de visage, d'habitudes, de comportement. Son existence s'écoule dans un lit tout comme la nôtre. A la Conciergerie l'horloge mesure le même temps sans attirer l'attention des passants sauf celle des touristes qui vivent en marge de Paris, même s'ils logent dans le plus luxueux des hôtels. Paris est comme les femmes qui, cédant à la force, donnent leur corps pour sauver leur cœur et leur âme.

Nous voilà loin des journalistes qui sont de drôles de gens. Toujours il vous sortent de votre cadre. Donc bref, le patron appelle son élève et lui dit :

« Va, mon enfant, et chante les hauts faits des aïeux pour ceux qui aspirent à les imiter. Propose-leur les modèles anciens et ceux qu'à ton tour tu as créés et taillés dans la matière de France. S'ils les goûtent et en sont édifiés, ils te récompenseront, mais, s'ils restent avares malgré tes appels à leur libéralité, va-t-en au fond de ton repaire cacher le trésor dont la beauté et l'éclat ne sont pas pour ceux d'aujourd'hui, mais pour ceux qui les admireront et élèveront des autels au charmeur inconnu. Ton corps sera sous la lame, mais ton esprit sera aux cieux... Va, mon enfant par les cours, les salles et les villes, semant à tout vent les chansons d'héroïsme et de bravoure pour une vie de misère, où la gratification n'est qu'au-dedans ».

Ne trouves-tu pas merveilleux ces conseils, ces leçons d'héroïsme, d'abnégation ? Le rôle du jongleur était ingrat, comme il l'est encore chez nous ; il fallait le tenir en mourant à la tâche, après avoir transmis le flambeau, sauvé le trésor des créateurs... La situation du jongleur sous notre ciel est plus dramatique. A Paris, il y avait des seigneurs pour les écouter ; les grands de chez nous sont trop grands pour s'abaisser à écouter des jongleurs, et des jeunes gens, trop pressés de vivre, pour perdre du temps en leur compagnie. Fascinés tous par Paris, nous oublions que si cette ville a tant de charme, c'est parce qu'elle a su donner une place aux artistes et aux poètes. Elle n'a pas cédé le pas à la pierre brute sur l'esprit. Tout ici respire la poésie. Dans la moindre pierre est incluse l'âme d'un poète. Les pelouses, les jardins, sont de véritables poèmes. Oublions-nous les fleurs qui sont

de véritables joyaux promenés dans Paris? Allons, qui peut aimer les fleurs s'il n'a une âme de jongleur, d'artiste, de poète? Et Paris en est peuplé! Et tant que ces poètes existeront, Paris ne mourra pas. Jamais! Sur le dernier pan de mur, il poussera un lierre; une âme de poète.

« La gratification est en dedans ». Plus chez nous que partout ailleurs demeure vraie et actuelle, la phrase du maître à l'élève. Elle dénote une connaissance profonde de l'homme et encourage le jongleur à jouer le rôle pour lequel il se croit né. Des hommes qui pensent être investis d'une mission, ayant conscience de leur valeur intrinsèque, même s'ils étaient pour le moment incompris, voire méprisés, ne pouvaient être des individus dociles. Ils allaient au gré de leurs fantaisies comme les journalistes modernes partent à la recherche de la Vérité.

On peut dire que dans ce pays, à la base de tous les soulèvements on trouve un journaliste. Chaque gouvernement les dorlote en attendant patiemment l'occasion de les enfermer pour leur apprendre que même avec le ciel, il y a des accommodements et qu'avant de parler ou d'écrire, il faut, selon le proverbe, tourner sept fois sa langue ou tremper dix fois sa plume dans l'encrier. De prudence et de proverbe, ils n'en ont cure, les prisons ne les effrayent guère. Ils veulent la Justice et ils l'auront. L'exemple le plus souvent cité est celui d'un certain Zola qui poussa l'amour de la Vérité jusqu'à dire que pour des raisons d'État, on n'avait pas à condamner un innocent. Le pays fut divisé en deux camps, les journalistes aussi. En définitive ce fut Zola qui gagna la bataille, parce qu'il avait pour lui, la Vérité. Un autre roi de la plume, nommé Victor Hugo, s'exila et de son rocher cribla de flèches un Empereur tout puissant qui avait

porté entorse au régime. Les exemples abondent. Sous le régime le plus absolu, ils écrivent, critiquent. Vestales de la Liberté, prêtres au service de la dignité humaine, ils ont, par leurs sacrifices, fait de Paris cette ville où chacun aime vivre parce qu'on y respire à l'aise. Aux rois, aux empereurs, aux dictateurs, ils ont arraché un à un, les droits, les libertés dont nous jouissons ici et qui nous font voir l'existence sous un jour agréable. Nous aimons Paris parce qu'on peut plus que chez nous dire ce qu'on pense, même à un Ministre fût-il du département de la guerre. L'homme ici retrouve sa valeur et il en prend conscience. Paris des ménestrels et de leurs descendants, est un Paris pétri de sang et plein de rêves non encore réalisés. Cela se sent dans les propos. Je comprends pourquoi nous avons la détestable habitude de faire surveiller ceux qui arrivaient de Paris. On ne peut venir de cette ville sans être une torche dans les ténèbres qui régnaient chez nous. Et par chaque touriste conscient Paris continue sa mission, celle d'éclairer le monde, de traquer les injustices, de sortir l'homme des servitudes avilissantes, de toutes les griffes. Paris ainsi, par vocation, accueille tous ceux qu'on déshérite de par le monde.

Nous aimons Paris parce qu'il existe peu de droits chez nous ou s'ils existent, nous les laissons grignoter sous des prétextes divers. Nous aimons Paris où nous nous sentons épanouir loin de tout étouffement. Or le problème est-il que nous venions tous encombrer Paris dans notre recherche d'un ciel clément ? L'exemple du Parisien n'est-il pas à suivre, pour qu'enfin, s'instaure chez nous ce climat qui nous fait garder de Paris un souvenir inoubliable ? Certes j'ai oublié de te dire qu'avec le temps et la manie des gens de tout différencier, les jongleurs ont

été divisés en plusieurs espèces : chansonniers, compositeurs, poètes, romanciers, journalistes, et j'en passe. Mais qu'ils soient de l'un ou de l'autre bord, ils ont conservé leur caractère irondeur, leur goût des voyages...

Au début, des hommes obscurs parce que, dans la société, leur place n'était pas encore définie. Tout comme nous dans la société moderne qui ne veut nous demander que nos bras et nos richesses. Peu à peu ils entrèrent dans les salons tenus par des femmes qui avaient des rapports une autre conception. Ces femmes eurent sur les poètes et les écrivains, en général, une influence considérable. Ils l'avoueront eux-mêmes. C'est te dire qu'ici comme chez nous, les femmes mènent discrètement le jeu. S'il nous arrivait un jour d'avoir à imiter le Parisien, notre premier devoir sera d'émanciper la femme, de lui donner la même aisance d'allure que la Parisienne. Sans elle rien de durable ne sera fait. Une vérité déjà reconnue, mais qu'il faut cependant crier sur tous les toits.

Les salons dateraient du temps où les hommes partis en croisade, laissaient leurs épouse et pucelle au logis. Des chantres, les ménestrels, pour entretenir l'attente, venaient louer leur beauté et parler des prouesses du chevalier. Ces femmes par leurs salons, polissaient les ours qu'étaient les hommes : maris, amants, frères ou écrivains. C'est bien dans le rôle de la femme, et l'un des plus notables écrivains, Tallemant des Réaux, reconnaît devoir à la marquise de Rambouillet, le meilleur de ce qu'il écrit. Un autre, un abbé, renversant les rôles, confesse : « les femmes de qualité ont poli mes mœurs et cultivé mon esprit ». Personne n'a pu me dire le nom de cet abbé. Tous ceux à qui je me suis adressé, m'ont poliment renvoyé, c'est-à-dire la conversation chaque fois à très

habilement glissé sur un autre sujet. Il faut reconnaître au Parisien la qualité de savoir faire le sourd lorsqu'une question est gênante. Il la dit impertinente, inopportune. Y aurait-il ici des points d'histoire à ne pas éclairer ? Ou est-ce pour ne pas ranimer une vieille querelle non encore éteinte, puisqu'il en garde un brandon sous le nom de « Loi Baranger » souvent agité lorsque le climat des relations paraît tourner au bleu fixe. Le nom seul raidit toutes les positions. Baranger devait être un homme terriblement dur pour qu'à son nom chacun prenne ses positions de combat. Au fond, certainement, un de ces êtres qui n'auraient pas fait du mal à une mouche, mais dont le nom pour certains, est un cas de guerre. Il y a des individus qui ont de ces destins. N'a-t-on pas fait de l'Agneau divin, un lion après sa mort ? Dieu attendait l'enfant prodigue. Nous allons maintenant le chercher, en lui disant, le doigt dans son œil : « Si tu bouges encore !... »

Dieu ne saurait attendre pendant des éternités que des garnements aient fini de suivre tous les chemins d'écoliers pour venir joindre leurs voix au concert de louanges. Nous avons estimé que Dieu a assez attendu et qu'il *faut* prévenir sa colère.

Les écrivains donc, par l'entremise des femmes, montaient dans le monde où il était devenu de bon ton de connaître et d'apprécier les œuvres littéraires. La mentalité cependant restait encore féodale, c'est-à-dire hérissée de châteaux forts, de pont-levis, de fours banaux et pleine de roturiers au service du seigneur. Ce qui fait que ces écrivains admirés, afin de paraître civilisés, étaient en fait regardés un peu comme des « domestiques », des espèces de griots devant chanter les louanges du maître et de sa famille, soutenir ses intérêts, défendre son action politique. On prétend qu'une certaine espèce de journalistes aurait gardé cette mentalité dans le soutien qu'ils apportent à défendre des intérêts puissants. S'ils ne vont plus à Arras, cela ne voudrait pas dire qu'ils ont perdu le nord, car même en servant ces intérêts il leur arrive paraît-il d'aborder des sujets assez délicats, par exemple celui de l'enlèvement des femmes, la traite, pour employer leur expression. Des milliers de femmes disparaîtraient dans Paris. Chez nous aussi, tu le sais, on parle de disparitions fréquentes, de connivence entre transporteurs et des pêcheurs ; nous n'osons plus dépasser un certain faubourg la nuit venue. Une véritable jungle. Si le Parisien lui, avec son audace habituelle, parle des disparitions de jeunes filles, chez nous tout se perd dans les mur-

mures. On peut l'arrêter, mais il aura porté le fer dans la plaie.

Pour connaître, apprécier, aimer un peuple, il faut étudier son histoire, et plus que je me penche sur celle de ces gens, plus je trouve que leurs ancêtres en certains de leurs comportements, avaient beaucoup de points communs avec les nôtres. Ils vont se récrier, je le sais. Ils ne le feront pas parce que cela peut avoir du vrai, mais parce que je semble les ramener à notre niveau, en arrière, oubliant du coup les millénaires d'efforts, le chemin qu'ils tracent au monde. Ils vont me brandir sur le crâne déjà malmené par les ans, deux mille ans d'existence. Qu'ils ne me fassent pas rire ! S'ils étaient aussi vieux qu'ils le prétendent, ils auraient eu la peau noircie par le temps. Or à peine sont-ils bronzés ! Ils ne peuvent pas soutenir être les plus vieux du monde, qu'ils se regardent tout de même ! Leurs murs, à l'origine, de couleur blanche, sont devenus gris ; par quel miracle conserveraient-ils encore la blancheur de leur teint ? Il faut reconnaître que le soleil continue lentement son œuvre en brunissant certaines chevelures ! Et il n'est pas dit qu'un jour... Non, ne les effrayons pas ! Le monde serait trop uniforme et une seule couleur pour nous serait mortelle ; elle tuerait en nous l'effort constant de dominer la nôtre en donnant de la valeur à celle des autres.

Si les hommes nous tiennent quelque peu à longueur de gaule, c'est que les femmes ne nous ont pas encore dans leurs cœurs donné droit de cité. Elles pourraient nous aimer du bout des lèvres. Mais non... Sur des lèvres que je t'ai dites merveilleuses, que persistent-elles à mettre ? Du rouge... Et les hommes cueillent des baisers sur ces lèvres. Ainsi prennent-ils goût au rouge et dédaignent-ils le noir.

Qu'aurions-nous fait à la place des hommes ? Tu peux me dire que ces femmes s'habillent en noir ! Les hommes ne voient que les lèvres qui sourient, s'offrent. Ne leur jetons pas la pierre. Nous sommes hommes aussi.

Les grands seigneurs, fiers de leur naissance, bien que celle-ci résulte d'une grossesse de neuf mois de gestation, mais à la différence qu'ils ont vu le jour dans un château, sous l'œil clément des vieilles fées, riaient des impertinences et des railleries de ces « domestiques » nouveaux sous de cour. Cependant lorsque les flèches s'avéraient acérées, ils n'hésitaient pas à les traiter en domestiques, à les faire bastonner. Le bâton, signe d'autorité, de puissance, est aussi l'instrument de correction, d'ignominie. Nous sommes dans un pays où les extrêmes se touchent, et c'est peut-être pourquoi ici nous nous aimons entre Blancs et Noirs. Les rois portaient un bâton appelé sceptre, les vieux en ont un, la canne, les grands chefs militaires tiennent à la main leur bâton de maréchalat. Les avocats ont leur guide, leur chef, leur bâtonnier. Et les policiers en portent à la ceinture. Il faut croire que le bâton dans la vie de ce peuple a joué un rôle de premier plan.

L'esprit a, dans Paris, acquit droit de cité. On peut courir à la fortune sans le mépriser comme cela se passe sous notre ciel où les billets tout bruisants tiennent le haut du pavé. Ne sommes-nous pas dans un pays neuf ? Et un pays neuf n'est-il pas une contrée où l'esprit ne peut avoir de place tant que les appétits ne seront pas satisfaits ? Il faut investir, il faut chercher la rentabilité. Or tu le sais bien, l'esprit ne peut s'investir encore moins produire des dividendes. Il est une flamme et personne n'aime une flamme qui n'est pas à son service, dans son foyer, dans son être.

Le patron actuel des nouveaux jongleurs, dont on honore la mémoire par un prix, se nomme Renaudot. Bien qu'il y ait plusieurs prix pour encourager les œuvres de l'esprit, les gens tiendraient plus au Renaudot parce que le Renaudot, c'est le Renaudot et rien d'autre. Le prix de l'Académie Française autour duquel se fait le plus de tam-tam ne détrônera pas de sitôt le Renaudot qui demeure, si l'on peut dire, une boussole dans la tourmente quotidienne. Renaudot, c'est le médecin pour les pauvres, l'homme qu'aucun obstacle n'arrête, l'homme d'action, de génie, celui qui le premier lança la gazette, l'ancêtre du journal. Avec l'extension que prenait Paris, il fallait la gazette pour recevoir et répandre les nouvelles. Le journal fait partie de Paris, au même titre que les moineaux ou les monuments. Et chacun se souvient de Renaudot. Chez nous, pour lui témoigner notre gratitude, nous aurions donné son prénom Théophraste à tous nos enfants. Eh bien ici personne ne porte ce prénom qui pour eux a passé de mode. Ils sont pour le moment aux Marie-Chantal, aux Brigitte, et autres saints et saintes du xx^e siècle. Il y a même sur le calendrier des saints qui chôment près de Dieu parce que personne ne les sollicite. Ils font vieux jeu.

C'est effrayant la fureur d'apprendre, de se documenter. Pour un Parisien ne pas acheter son journal, c'est avoir manqué sa journée, risquer de rater le coche, de mal tenir sa place dans les discussions. Dieu fasse qu'une telle maladie nous contamine, nous ne verrions que plus clair dans nos affaires ! Nous ne serions plus, pour la plupart des hommes fossiles jouant aux hommes modernes.

Le Roi-Soleil qui connaissait la terrible force des écrivains, se voulant un règne d'éclat, s'en attacha

plusieurs, en leur allouant des pensions. Ils claironnèrent sa gloire, ses mérites sur tous les tons. Le soleil lui-même, le matin, ouvrait des yeux comme ça pour voir si le Roi dit soleil n'était pas en train de lui usurper sa place puisqu'on ne le chantait plus, lui, le vrai soleil. Mais il en a tant vu qu'il continuait sa course, certain qu'il est de survivre à toutes les gloires éphémères. Il riait du reste de l'effort que font les hommes pour se survivre en statues exposées aux intempéries, eux qui couchaient dans des palais de marbre. Lorsque cette réputation fut bien assise, le Roi coupa les vivres à ses chantres qui lui paraissaient être devenus des parasites. Certains cependant refusèrent d'être mis au pas, tel Ménage, qui, inscrit pour une très forte somme, répond : « ... pour des vers, je n'en veux point faire absolument en cette occasion, car outre que ces remerciements sentent le poète crotté, les louanges ainsi achetées semblent suspectes et sont mal reçues des lecteurs ». Un homme qu'on devrait citer en exemple ! Des êtres qui placent l'amour de la vérité, leur liberté et leur indépendance au-dessus de tout ! Des êtres d'un autre âge dans notre monde actuel. Et c'est pourquoi nous ne les comprenons pas toujours.

A côté de la presse qu'on peut dire officielle, se développait une autre plus sourde, populaire, clandestine, celle qu'on retrouvera chaque fois que les franchises de Paris seront menacées, une presse rédigée par des hommes venus de tous les horizons : avocats, domestiques, abbés, marchandes de fruits, et bénéficiant de mille complicités dans sa diffusion. Considérés comme des malfaiteurs par les puissants du jour, les nouvellistes, arrêtés, devaient être embastillés. La lumière sous le boisseau. Exil, galère, fouet,

potence, n'arrêteraient pas leur courage, leur détermination d'être des hommes libres, de redonner à Paris ses droits. Caractère qu'ils ont gardé de nos jours ; pour eux, rien ne compte plus que leur liberté, le droit de se dire Parisiens, de rester Parisiens, de savoir qu'à l'Hôtel de Ville, c'est un des leurs qui est là, et applique leurs lois. Ils veulent voir flotter sur leurs têtes leur drapeau, se lever et se coucher sous leurs lois qu'ils se réservent seuls le droit de combattre en vue de les améliorer. Cette volonté se sent dans leur attitude. Et les journalistes semblent être les vestales de cette liberté pour laquelle ils n'hésitent jamais à se sacrifier. Eh oui, mon ami, les murs de Paris sont gris du souffle de tous les morts qui ont fait de lui, la grande cité moderne.

Ce peuple de logique, qui a trouvé que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à l'autre, mais refuse de le suivre en certains domaines tellement il trouve cette voie rude, escarpée et pleine d'embûches, contrairement à nos habitudes, n'appelle jamais un vieillard papa ou grand-père, mais tout simplement Monsieur, le mettant ainsi sur le même pied que le jeune homme. Une demoiselle aurait-elle 60 ans, il l'appellera mademoiselle, alors que chez nous elle sera « mamie », Maman, même si elle n'a pas d'enfant. Nous accordons de l'importance à l'âge. L'esprit de l'égalité poussé jusque dans ses extrêmes limites donne au descendant du Roi Soleil la même voix (de papier) que Monsieur Dupuyht le crocheteur. Ce peuple qui, pour rien au monde, n'acceptera de mettre des fers à un homme, à une tribu, et fulmine d'une sainte colère en voyant des individus attardés s'accrocher désespérément à des conceptions périmées quant aux rapports entre les nations, ce peuple à l'avant-garde du progrès et dont le sol rend un homme libre, soutient, mon ami, qu'une blanche vaut deux noires. Après une telle affirmation, comment veux-tu que la Blanche se mette du noir aux ongles et aux lèvres? Comment veux-tu que nous ne fassions pas antichambre dans son cœur? J'ai alors ouvert les yeux pour bien

observer leurs femmes. Elles m'ont certainement trouvé impertinent, d'une goujaterie inqualifiable, mais il le fallait bien pour faire le jour en moi. Mêmes formes que les nôtres, et comme elles, font la cuisine, le linge, le ménage, cultivent le sol, bercent les enfants, adorent leurs époux, chantent lorsque le cœur leur en dit, menacent lorsque le vase déborde, bougonnent sans raisons valables, pour éclater de rire la minute suivante, et surtout n'aiment pas sentir une rivale. Les unes ont un faible pour la lutte, et les autres, sachant comment une guerre débute mais jamais comment elle finit, préfèrent d'entrée de jeu se mettre au diapason. Quelques-unes cèdent les lèvres. Un point. Et bas les pattes ! Elles ont toutes les mêmes gestes de la main pour chasser un bras audacieux et les mêmes réflexes d'esquive lorsque la température s'élève, le même mépris pour le partenaire sans souffle. N'est-ce pas un préjugé que ce peuple a hérité de ses ancêtres et pour lequel il a établi toute une série de valeurs en croches, et triple croches, édifice monumental auquel on ne peut toucher, même si avec le temps, les rencontres, l'expérience vécue, a prouvé que la blanche et la noire sont de la même valeur, de la même étoffe. de la même veine, de la même patience agressive, de la même légèreté ? Eh bien ces hommes qui « boivent sur le pouce », « mangent sur le pouce », « lisent sur le pouce », mais refusent de se « tourner les pouces », se demandent à tout moment les uns aux autres « alors, comment allez-vous ? » même si votre mine défaite sur leurs lèvres devrait amener une autre phrase, vous parlent en vous appelant « mon vieux », si jeune que vous fussiez, poussent des « oh ! là ! là ! » à n'en plus finir, élèvent des statues à tous leurs grands hommes et même au Fils de Dieu, à la Mère

du Fils de Dieu, au père adoptif du Fils de Dieu, les peignent en blanc sans une raison valable, se réservant de la sorte le privilège des béatitudes du ciel et nous gagnant de vitesse dans l'amour de Dieu, se frappant la poitrine pour s'accuser de péchés capitaux et véniels — tout ici est classé, étiqueté, numéroté, — ces hommes qui adorent la musique au point que tu les verras s'arrêter aux premières notes d'un violon, ces hommes, dis-je, sont les êtres les plus cérémonieux, les plus superstitieux et les plus traditionalistes que j'aie jamais rencontrés.

Il n'y a pas de lieu où ils ne se livrent une guerre de courtoisie. Dans les hôtels, les restaurants, les boutiques ; dans la rue lorsqu'ils se trouvent nez à nez. C'est à qui acceptera de passer le premier. C'est à qui aura eu l'honneur d'avoir été le dernier à passer. En ces heures, ils oublient leurs montres pour écouter uniquement la voix du sang des chevaliers, le sang gaulois qui coule à flots dans leurs veines.

- Allez-y, Monsieur,
- Je vous en prie,
- Faites, Monsieur,
- Après vous,
- De grâce !
- S'il vous plaît !

Et ils resteront là, des minutes entières à ne pas vouloir passer avant l'autre par politesse. Lorsqu'il s'agit de queue pour le bus ou pour le cinéma, une mouche ne passe pas avant eux. Dès qu'ils vous voient venir, ils se collent les uns aux autres. Les femmes surtout n'aiment guère céder le pas, parce qu'elles sont habituées à avoir partout la préséance. Dès qu'un homme rencontre une dame dans un escalier, il se plaque aussitôt contre le mur. La femme le remercie d'un sourire et passe. Une femme que j'ai

croisée ce matin a pris d'autorité la préséance sans même me laisser le temps de faire comme les autres. Elle doit penser que les femmes chez nous n'ont d'autres droits que ceux de faire des gosses, de porter les marmites lors des voyages et de nous pleurer à notre mort. Elle ne m'a même pas souri, et je me suis cependant garé pour être fidèle à leur étiquette. Des hommes pas simples qui portant le prestige de l'Occident, ne cessent de courir après le temps afin de conserver l'avance qu'ils ont sur nous. Nous prenons notre temps. Nous nous reposons d'une longue course; depuis le temps que nous traînons sous ce soleil qui nous a noirci la peau, nous avons vu pas mal de choses! Ils s'arrêteront bien un jour, on ne peut courir pendant des siècles sans se reposer. Ils ont beau prendre des vacances de quinze jours, d'un mois, cela ne suffit pas pour le genre de vie qu'ils mènent.

Ce peuple mécanisé demeure cependant homme pour n'être pas arrivé à soulever aucun des voiles couvrant notre destin. Il met tout en œuvre pour explorer un domaine qui nous échappe, nous donne tant d'inquiétudes. On nous avait raconté qu'il y avait ici, des gens capables de réveiller les morts et de converser avec eux, de convoquer le diable et d'exiger de lui certaines faveurs. D'aucuns seraient même mariés à des sirènes qui leur apporteraient une fortune fabuleuse, auraient à leurs ordres de puissants génies. Il ne m'a pas été possible de contrôler ces dires, n'ayant jamais rencontré un de ces individus.

L'origine de certaines fortunes serait due à un travail opiniâtre, à une économie de tous les instants plutôt qu'à la faveur du diable dont les conditions seraient draconiennes. Il faut pourtant reconnaître que ces hommes conservent encore des secrets : Enrichidion du Pape Léon, les clavicules de Salomon,

les Secrets du Grand Albert, les pentacles et les prières de l'abbé Julio et beaucoup d'autres, notamment les puissants effets de la branche de coudrier, sans laquelle aucune opération ne peut réussir. Le chat noir et la poule noire, et les parfums jouent ici un rôle de premier plan. Et les carrefours donc ! Le Parisien veut percer le mystère qui nous entoure de la naissance à la mort. N'est-il pas plus inquiet à cause de l'enfer qui l'attend ? Les femmes, avec leur nature curieuse et leur soif de bonheur, sont les principales clientes des marabouts d'ici. Elles mettent tout en œuvre pour forcer la main aux dieux, insensibles à leur charme. Elles ont tant de choses à sauver, à maintenir ! Paris cache des drames angoissants aussi bien dans les palais que dans les taudis. Chaque jour des cœurs se meurtrissent, des illusions tombent, des liens se dénouent, et plus d'un homme, plus d'une femme rencontrée porte au cœur une plaie fraîche, ou vieille qu'il n'ose exhiber par décence. Quelques-uns voudraient partir de Paris, être nés sous notre ciel par exemple, sortir de l'engrenage infernal, s'affranchir des contraintes. Leur isolement leur pèse et ils marchent, caressant des rêves lointains. J'ai vu un de leurs marabouts ou diseurs de bonne aventure. Habillé de blouse blanche, il porte barbichette et traîne roulotte sa maison, tel un escargot. Un vénérable, aux belles joues rondes. La crédulité des uns a toujours donné des couleurs aux autres. Les autorités lui ont délivré des certificats qu'il affiche aux portes de sa maison roulante. Cela prouve qu'en haut-lieu, on estime son œuvre à sa juste valeur. Ils maintiennent les hommes dans la bonne voie, celle de l'espérance de lendemains meilleurs. Cet homme opère en plein jour et sur la place publique. C'est devenu presque un jeu ici de prédire

l'avenir. Les rats, les souris, les cordelettes, les osselets, les cauris sont tous mécanisés. Il suffit de donner nom, prénoms et date de naissance. Chez nous il ne ferait guère fortune avec ses exigences. Date de naissance, est-ce que nous nous en préoccupons ? Compter ses jours et se dire à tout moment, il doit me rester tant de mois à vivre ? Que sont cent ans dans le cours des choses ? Nous naissons, nous vivons et nous mourons. Point besoin n'est de se tracasser avec les mois et les ans. Que l'on compte ou non, on mourra. C'est une fatalité. Mieux vaut s'en aller en ne sachant même pas combien de temps on a passé sur terre. Le souci principal du Parisien est de tout noter, de se noyer dans le temps tout en laissant une trace. L'exemple le plus frappant est l'aspect des cimetières pleins de monuments. Nous, nous entrons dans le cycle des saisons, des eaux, des vents : pas de trace sauf dans le souvenir ; mais lui, il laisse une tombe fleurie, en marbre comme pour dire au Temps, à la Mort, « Tu ne peux me vaincre ! » Mais le Temps qui doit être sourd de naissance et ne comprend aucune des langues du monde, passe en mangeant les doigts des statues, en cassant les tombes, pressé de tout niveler. Donc vous appuyez votre main gauche sur une main en fer sortant de la roulotte. Le Parisien met une différence énorme entre la main gauche et la main droite, à tel point que dans ses assemblées, il y a la droite et la gauche représentant des opinions diamétralement opposées. Il oublie que les deux mains ont beau remplir des fonctions différentes il faut que la gauche baigne la droite et réciproquement. L'une n'est rien sans l'autre. Pour lui, la droite est la droite et la gauche doit rester la gauche. Une fois la main posée, le marabout manie des boutons en parlant à ses génies mécanisés. Les génies répondent, se

concertent, ouvrent et ferment des yeux bleus, verts, bourdonnent. L'un d'eux crie plus fort et tout s'arrête. Et aussitôt un papier et une médaille sortent que l'homme vous tend avec le sourire de celui qui est dans le secret des dieux. On paie d'avance afin d'éviter toute contestation, les génies n'aimant guère les discussions oiseuses. Un client a failli se disputer avec lui. Les génies s'étaient-ils trompés? Le client gesticulait, protestait, les dieux dans la machine ne faisaient aucun bruit. L'interprète, habitué aux averses, avait plus d'une phrase sur la langue pour venir à bout des situations les plus délicates. Ils lui faisaient confiance. La barbichette du marabout était si blanche, si franche, si honnête dans son tremblement que le client accepta ses commentaires. Il arrive aux dieux de friser l'erreur. Peut-être avait-il appuyé très fort la main, et les génies l'ont-ils jugé coléreux, cruel! Peut-être a-t-il été tiède et ils en ont conclu avoir affaire à un timide. J'ai voulu le consulter. Cela n'a pas été possible parce que j'ignore ma date de naissance, l'heure, les secondes. Les dieux n'auraient-ils pu me le dire? Ils dévoilent tout sauf une date de naissance qui est une chose connue et sur laquelle il n'est permis à personne de se tromper. S'ils vous ont fait naître tel jour et à telle heure, c'est bien pour que vous vous en souveniez vous-même. Ainsi je n'ai pu communiquer avec les génies mécanisés du vieux à barbichette blanche.

— Je regrette, Monsieur, il me faut absolument votre date de naissance. Je risque de me tromper.

— Le nom et le prénom.

— Cela ne suffit pas, il faut le quantième. Vous savez, les astres, à certain moment, chevauchent.

J'en conclus que nos génies sont plus forts que les leurs. Chez nous, il suffit de se présenter, de frapper

à la porte en graissant la patte de l'interprète pour que les dieux parlent.

Le Parisien, comme nous, croit aux rêves. Toutefois, il veut se prouver à lui-même qu'avec le fait de croire aux rêves, il reste encore dans la ligne, dans le ton, ne tenant en aucune façon à être montré du doigt. Cartésien, il entend le demeurer en toutes circonstances. Il remonte donc à la suite des temps, cite d'illustres exemples, des rêves d'archevêques, de gentilshommes, de rois : Henri IV, Louis XIV ; d'empereurs : Napoléon I^{er}. Il en appelle à ses saints, en particulier à saint Augustin, un des piliers les plus solides de l'Église. On attribue même à un songe une chanson célèbre écrite par un compositeur distingué, Joseph Tartini, au milieu d'une nuit d'été, entendit le diable exécuter un solo de violon d'une merveilleuse beauté. Il l'a réécrit, en la nommant « la Sonate du diable ». Le Parisien fort de toutes ces références l'autorisant à croire fermement aux rêves, clame d'une manière lapidaire : « Tous les songes ne sont pas des mensonges ». La croyance aux rêves est telle que les journaux ont une rubrique « Étoiles et Destins » où l'on analyse les aspects de la lune, les tendances générales, les effets des astres sur les naissances. Il pense d'autre part que chaque homme est né sous une étoile qui est bonne ou mauvaise, aussi dit-il de l'homme chanceux qu'il est né sous une bonne étoile. Les artistes pour influencer le sort, n'ont trouvé d'autre nom à se donner que celui de star, d'étoile, manifestant nettement leur intention d'être au-dessus du commun des mortels, l'astre captant tous les regards. Tu sais bien que le halo chez nous signifie le décès d'un grand homme, la double couronne, un événement très important dans le cycle du monde, les étoiles qui deviennent rouges, une

catastrophe... Des gens ici prétendent lire dans les étoiles. Les rois se les attachaient et n'entreprenaient aucun acte d'importance sans les avoir consultés. Louis XI avait un de ces astrologues qui lui prédit une victoire éclatante à une bataille. Le roi y alla gaiement pour être défait. Courroucé, il fit mander l'astrologue qui lui dit avec une assurance inquiétante : « Sire, je viens de lire dans le ciel que je mourrai trois jours avant Votre Majesté ». Le roi impressionné, le laissa partir. On ne sait pas lequel des deux mourut le premier.

Le plus célèbre de ces astrologues et dont les prédictions font autorité et se traduisent encore de nos jours se nomme Michel de Notre-Dame, plus connu sous le nom de Nostradamus. Dès qu'un événement se prépare, on recourt à ses centuries pour lui trouver un sens.

La curiosité du Parisien le pousse à analyser les lignes de la main, les bosses de la tête, les rides, les visages, l'allure, le rire, tout jusqu'à la manière de tenir la cigarette, de rejeter la fumée, de bâiller.

Il attribue au fer à cheval et au trèfle à quatre feuilles la vertu particulière de procurer le bonheur et la fortune. En revanche le chiffre 13 est pour lui le chiffre du malheur. Jamais on n'acceptera dans ce pays d'être treize à table tant on est convaincu que le treizième mourra dans l'année. Les restaurateurs ont résolu le problème en ne mettant dans leurs établissements que des tables pour une ou deux personnes. On peut donc être treize, mais sur des tables différentes. Dès que l'un d'eux éternue — et il doit se tenir le nez pour ne pas faire de bruit — les autres lui crient, joyeux : « à tes souhaits » et il doit répondre : « merci ».

Quelques personnes portent plusieurs prénoms afin

d'avoir de nombreux intercesseurs auprès de Dieu. Des hommes toujours logiques même lorsqu'ils refusent de passer sous une échelle.

Ils nous ressemblent beaucoup par ce côté mystique, et j'en arrive à dire qu'on connaît mal un peuple en ne le connaissant que par les ouvrages qu'on écrit sur lui.

Sous leur dure carapace, ils demeurent des hommes comme nous, emportés par le tourbillon du temps vers on ne sait quel destin. Ils croient au ciel tout en craignant la mort. Ils regardent leurs femmes, leurs enfants, leurs amis et se disent, tout comme nous, qu'il faudrait un jour quitter tous ces êtres chers ; pour où ? Il leur arrive de vouloir en finir avec la vie, mais qu'un oiseau chante, que le vent souffle dans les arbres, qu'un être leur sourie et aussitôt, l'espoir renaît et ils rentrent dans le circuit. Ils aiment l'amitié, l'honnêteté, la franchise, et sont sensibles au sourire de l'enfant. Ils ont seulement d'autres habitudes. Je ne vois guère ce qui les sépare fondamentalement de nous. Je ne cherche que cela depuis mon arrivée dans ce pays. Je rencontre partout des hommes comme nous : bavards, timides, audacieux. Je les regarde manger, rire, converser, boire, discuter, courir, s'arrêter, rêver, s'aimer. Je comprends davantage la vanité des barrières sur lesquelles nombre de gens sont si à cheval.

T'ai-je parlé du « pourboire » ? A l'origine, le vin du valet, le garçon. On lui donnait du vin pour le payer d'un service rendu, puis, avec le temps, ce vin au lieu d'être payé en nature, est donné en espèces. En somme on ne donnait plus à ce garçon, le boire mais le pourboire. Ne t'étonne donc pas que les gens ici tiennent à cette pratique vénérable. Ma première surprise dans Paris ? Ce fut le pourboire. Un chauff-

feur, après m'avoir promené près d'une heure à la recherche d'un hôtel, tourna enfin le bouton du compteur. Je payai.

— Ce n'est pas tout, Monsieur.

— C'est bien la somme indiquée, je pense.

— Certainement, mais le pourboire n'y est pas.

Je dus m'exécuter puisque c'est dans leurs lois, mais je trouve cela abusif. Que j'envoie un homme, je lui dois un pourboire, mais qu'un chauffeur fasse son travail et exige de moi un pourboire, je ne comprends pas. Que le garçon mette un certain empressement à me servir, je puis lui donner un pourboire, mais qu'il me fasse attendre et qu'ensuite, il s'arme de son crayon et me présente une note avec des pourcentages, je me révolte. Le Parisien trouve cela normal. Ça fait partie de ses mœurs. Et je me soumets. Je suis à Paris. Je subis ses lois.

Et l'anneau que portent les femmes ! Cette douce chaîne en or, en argent ou en platine que l'on a au quatrième doigt parce qu'on pensait que de ce dernier partait une veine spéciale aboutissant directement au cœur. Les épouses tiennent à avoir leur bague tant que l'amour dure, mais qu'une rupture intervienne et elles la rangent, jurant de ne plus commettre la même erreur dans laquelle elles tombent quelques jours après. Un regard aura suffi pour leur faire oublier d'aussi précieux serments. Le cœur d'une femme est fait de cendres chaudes. Le nôtre aussi, du reste.

Je les ai vus faire, dans les églises, des signes qu'ils appellent le signe de la croix. Ce signe daterait du temps où leur religion naissante était furieusement combattue par les religions en honneur qui refusaient de se laisser détrôner. Les chrétiens d'alors qui représentaient leur Dieu sous le signe du Poisson et ensuite

de l'Agneau, se reconnaissent par ce signe dont le sens serait : « Nous dessinons la croix sur notre front, sur notre cœur, sur nos bras. Sur notre front, nous devons confesser Jésus-Christ ; sur notre cœur, car nous devons l'aimer toujours ; sur nos bras, enfin, parce que notre devoir est de sans cesse travailler pour lui ». Le moindre geste chez eux, comme chez nous, est lourd du poids des ans. Tous, nous trainons le boulet du passé. Un autre exemple.

A l'occasion du 14 juillet, ce jour qui a clarifié les relations entre les hommes en libérant le pays du fardeau des privilèges, le Chef de la Nation, appelé Président de la République, adresse des messages, distribue des décorations et procède à des remises de peines aux détenus civils et militaires. L'origine de cette pratique serait celle-ci :

Clovis sacré à Reims, tous les rois y devaient être sacrés parce que là était conservée l'huile sainte venue du ciel pour oindre ce roi. Après le sacre jouaient les fifres, les haut-bois ; les grands distribuaient de la monnaie. Les troupes tiraient des coups de salve ; la poudre se mêlait à la fête et l'argent s'en allait en fumée. Peut-on vraiment venir ensuite se plaindre du poids lourd des impôts ? La facilité avec laquelle on dépense les fonds publics est effrayante. Le nouveau roi libérait des prisonniers. C'est ce geste que continue le Président de la République. On m'a dit que Paris posséderait un empire où les populations ne seraient pas libres. Je ne pense pas que cela puisse être vrai ; quand on s'appelle Paris, on a beaucoup d'ennemis et la ville qui a inscrit la liberté humaine sur une table d'airain, ne saurait à mon avis, courber un être humain sous un joug, si léger soit-il.

Le Parisien aurait un mot secret d'une puissance extraordinaire et duquel il tiendrait son prodigieux

pouvoir : « abracadabra ». Ce mot lui viendrait du fin fond des âges, et depuis il se le transmet de génération en génération comme s'il obéissait à une consigne. Son sens véritable serait connu de bien peu de gens. Du reste, on ne le trouverait que dans des ouvrages dits occultes et le Parisien pour qui deux et deux font quatre range dans la rubrique « abracadabra » toutes les histoires sortant de sa logique.

Il avait une façon toute spéciale d'enterrer ses rois. Contrairement à nos habitudes, en régression, aucune hécatombe de victimes humaines. Voici ce qui m'a été dit... « Des voix se font entendre, et des prêtres s'avancent sur une double file. Les religieux de Saint-Denis, vont faire la levée du corps dans l'abbaye dite la chambre du trépas ; là aussi, comme au festin royal du sacre à Reims, une table a été dressée pour le roi, un siège y a été placé pour lui ; mais cette fois les honneurs : le sceptre et la main de justice ne figurent pas sur la table ; ils sont placés près du cercueil, sur des carreaux de velours noir. Le siège n'a pas été occupé, et si pendant dix-huit jours, selon l'usage, la table a été couverte de mets, si chaque jour le héraut d'armes a répété : le roi est servi ; il a ajouté chaque fois, après une pause silencieuse : « le roi est mort ».

Le roi est mort et les délais prescrits expirés, arrivait le jour de l'inhumation. L'oraison funèbre et la messe terminées, le cercueil était descendu, accompagné de prières liturgiques, des aspersions et des encensements, dans le caveau. Alors, à l'appel du héraut d'armes, on apportait successivement sur ses bords tous les insignes de la royauté : couronne, épée, sceptre, main de justice qui étaient jetés dans l'ouverture béante ; tous, un seul excepté : la bannière de France, qu'on inclinait seulement, pour saluer une

dernière fois le roi défunt, et qu'on relevait presque aussitôt, afin d'indiquer que la noble bannière de France, ne meurt pas. Ce n'est qu'à ce moment que la mort du roi revêtait son caractère officiel ».

J'ai vu hier un enterrement. Les hommes, en noir, suivaient le corbillard, en voiture. Toujours pressés, même pour accompagner leurs morts. Ils ne se livrent à aucune danse, à de longues et fastidieuses discussions. Les femmes ne pleurent pas. Personne ne jeûne et nul ne se rase les cheveux. Dès qu'un décès a lieu, il y a des gens qui viennent faire la toilette du mort, et d'autres, pour creuser la tombe. Je n'ai pas vu se produire ici les attroupements de chez nous. Personne ne donne au défunt de l'argent pour le passage. Ce sont des pratiques oubliées. Pleurer, ce serait faire montre de faiblesse, aussi chacun retient-il ses larmes, suivant au pied de la lettre les conseils d'un de leurs poètes : « fais énergiquement la longue et lourde tâche dans la voie où le sort a voulu t'appeler ». Des êtres qui ont accepté la mort comme un fait naturel et l'ont même dégradée en ne lui accordant aucune importance, en lui refusant même son semblant de victoire. Ils vont en silence pour lui montrer que si elle, La Mort, vit, c'est parce qu'eux, hommes, meurent. Des hommes qui regardent la vie avec des yeux tout différents des nôtres, mais nous rejoignent cependant sur de nombreuses positions.

Je regarde marcher des touristes anglo-saxons sortis de leur kyste de car pour se frôler aux Parisiens. Qu'il y ait foule ou non, ils vont toujours du même pas majestueux de dromadaires, tirant lentement sur leurs cigares, le visage grave. Ils s'imprègnent de Paris. Paris vaut ce recueillement que d'aucuns prennent pour de la hauteur, de l'indifférence. Et c'est en observant ces touristes que j'ai compris, dans ma naïve candeur, avoir méjugé le Parisien, cet être étrange poussant la liberté d'expression à un tel point qu'il n'hésite pas à se critiquer lui-même. Oui, je le dis et je le crie, au risque de scandaliser, d'attirer sur moi toutes les foudres et de passer pour un original : le Parisien ne court pas. Héritier d'expériences millénaires, il suit à la lettre le précepte que ses parents, dès le berceau lui répètent, à savoir : « Rien ne sert de courir, il faut partir à point ». Le Parisien part donc à point, avant l'aube, avec les secondes. Prends ta montre et regarde marcher le Parisien ; il part au rythme de la trotteuse, les minutes lui paraissent trop lentes.

Sur un cadran, il ne voit que la toute petite aiguille. Cet être impatient, pour solliciter un renseignement, ne cherchera jamais midi à quatorze heures. N'ayant pas fait d'école buissonnière, et ignorant de ce fait le chemin des écoliers que nous empruntons volon-

tiers et même par atavisme, il ne tournera jamais autour du pot. Bon élève, ayant de bon matin pris de bonnes habitudes, sans vous laisser le temps de chercher quel bon vent le pousse à vous téléphoner, les yeux accrochés à la trotteuse, il vous présentera ses respects, ses amitiés, ses hommages à Madame et sautera à pieds joints dans le sujet, tout en se demandant s'il n'abuse pas de vos instants. Qu'il ait ce qu'il sollicite et il s'écriera, joyeux : tout vient à point à qui sait attendre. Il aura attendu une heure parce que la ligne était occupée. Une heure, c'est pour lui une éternité, des sommes fabuleuses envoyées, un manque à gagner à jamais perdu. Il aime trotter avec le temps, le battre à la course et prendre le coche à tête reposée. Cet homme qui poursuit le temps n'aime pas se fatiguer pourtant. La notion de rentabilité du temps lui est tellement entrée dans le crâne que le Parisien a donné à certaines salles, où l'on tourne en rond, le nom pittoresque de : salle des pas perdus. Le pas pour un Parisien doit rapprocher d'un but, aucun acte ne devant être fait au hasard, pour le simple plaisir de se mouvoir, de dépenser de l'énergie. Comptable né, il sait pertinemment, pour avoir mis des siècles à bâtir des monuments, que « le temps ne tient jamais compte de ce qui se fait sans lui ». Or, il a de la liberté une notion si aiguë qu'il veut s'affranchir de cette tutelle oppressive. Il voudrait tenir le temps en laisse, ce temps, si précieux qu'il n'ose le prendre à personne, tout en s'efforçant à vous dire, croyant faire de vous une dupe : « Vous avez le temps, prenez votre temps ». Lui, patientera en lisant le journal, en faisant les cent pas, ou en regardant un tableau. Une façon très parisienne de vous rappeler la fuite inexorable des heures. C'est tout cela qui fait que le Parisien est

navré d'arriver en retard, désolé de vous avoir posé un lapin, de vous avoir fait perdre votre temps. Le temps étant de l'argent, les affaires ici vont à une allure vertigineuse, parce que dégagées du nœud coulant des mauvais payeurs.

Je te disais que le Parisien a trop le culte de la liberté pour la ravir à d'autres. Oui, Paris sera la dernière ville au monde à tolérer longtemps un dictateur si fortuné et si chéri fût-il des dieux. D'aucuns prétendent qu'il a la mémoire courte. Je n'y crois pas. Le Parisien est un sage de nature. Que pouvait-il devenir d'autre depuis qu'il traîne sa bosse sur cette terre de contradictions ? Ne voulant en aucune façon mélanger les serviettes et les torchons, décidé à toujours faire la clarté en lui-même, il préfère attendre et voir, mais attendre à sa façon, c'est-à-dire en marchant parce qu'il n'aime pas rester sans rien faire. Paris sourit au dictateur en notant ses actes, pour ensuite lui jeter des pavés à la tête par-dessus des barricades. Et les pavés sont alignés de telle sorte qu'il suffit de se baisser pour les arracher et les projeter. Mêlés à des siècles d'histoire, les pavés de Paris savent à quoi ils sont destinés : finir toujours à la tête de quelqu'un qui s'est mépris sur le silence, le calme et la patience du Parisien. Et tout cela parce que Paris a été de tout temps un grand centre intellectuel. Il y a ici un quartier appelé le quartier latin, ainsi nommé parce que les maîtres et les élèves ne se parlaient qu'en latin. Ce quartier est situé sur la montagne Sainte-Genève. Un haut-lieu de l'esprit. Les montagnes dans ce pays jouent le même rôle que chez nous : servir de résidence aux génies. Sainte Geneviève passe pour une bergère qui gardait des moutons. C'est curieux ! Dans cette contrée toutes les saintes auxquelles Dieu parle sont des bergères,

des jeunes filles « ayant le cœur sur la main ». Certaines personnes racontent que la Sainte patronne serait d'une famille aisée. Toujours cette envie de broder, de frapper l'esprit des gens, de les émerveiller. A plusieurs reprises elle sauva Paris. On lui prête même le pouvoir d'avoir ressuscité des morts et fait recouvrer la vue à des aveugles. Après sa mort, elle aurait continué à opérer des miracles, tant l'habitude est une seconde nature. On raconte que deux cent cinquante-cinq ans après sa mort, survinrent les Normands, des pirates qu'elle eut déjà à combattre de son vivant. La croyant définitivement morte, ils poussèrent l'audace jusqu'à revenir assiéger Paris. Les Parisiens n'ayant pas eu le temps de mettre la sainte à l'abri, firent ce que nous aurions fait en pareille circonstance. L'exposant à la pointe du combat, ils lui dirent : « protège-toi en nous protégeant ». Et la Sainte à nouveau, mit en déroute les Normands. On ne joue pas impunément avec les libertés de Paris ! Vaincus, les Normands préférèrent signer la paix, c'est-à-dire, s'engager dans la barque pour toujours flotter sans jamais sombrer. On peut dire qu'ils furent bien inspirés en prenant cette décision. Les Parisiens avaient pour sainte Geneviève un amour si sincère qu'ils ne lui laissaient pas le temps de jouir des béatitudes du ciel si péniblement gagnées. Inondation, sécheresse, vent, guerre, froid, bise, épidémie, ils couraient aussitôt sortir la sainte de son sommeil. On raconte même que le roi Louis XI, pendant son agonie, l'aurait fait promener à deux reprises dans les rues de Paris. Contre les arrêts de Dieu que pouvait une sainte, même patronne de Paris ? Elle regarda opérer le destin, la mort. Et la tête de Louis XI, « toucha la terre » tout comme celle du dernier des sujets. Sortir la

châsse n'était pas un jeu. Il fallait la veille, jeûner, et le jour venu, faire sonner toutes les cloches, afin d'attirer le regard de tous les saints sur l'événement qui allait se produire. De bon matin, les autres saints de Paris, saints Magloire, Marcel, Merri, sainte Opportune, se rendaient suivant un protocole bien réglé, à l'Église Sainte-Geneviève d'où partait le cortège qui comprenait toutes les notabilités suivi par une foule immense. Paris a une autre sainte, une franche guerrière celle-là, qui se nomme Jeanne d'Arc. Deux cousins royaux étant devenus ennemis par suite d'une rivalité amoureuse, le pays se divisa en deux camps et fut le théâtre d'une guerre qui dura plusieurs dizaines d'années. Une fraction s'était liée à des Anglais, il fallait la battre à tout prix. Dieu estima que dans une querelle entre gens de même pays, l'Anglais n'avait pas à y mettre son nez. Jeanne d'Arc veillait sur ses moutons lorsque Dieu lui ordonna de bouter dehors les Anglais trop remuants. Elle se jeta dans la bataille. Elle devait, hélas ! être brûlée comme sorcière pour avoir été blessée à la porte Saint-Honoré dans Paris même. Des Anglais et des évêques conclurent de cette méprise de Saint-Honoré que Jeanne n'avait plus l'audience de Dieu. On dit que son âme sous forme de colombe blanche, sortit du bûcher et se dirigea droit vers le ciel. Sa statue se trouve dans de nombreuses églises. C'est du reste la seule guerrière dont l'Église pacifique honore la mémoire. Je n'ai pas vu en son honneur des processions aussi joyeuses que celles de chez nous. Paris en tout, garde de la mesure, et je crois que nous vivrons toujours de rossignols si nous voulons sans cesse imiter les autres. Certes il faut avoir les reins solides pour lutter contre les géants modernes. Est-ce à dire que pour se concilier leurs bonnes grâces, il

nous faille tout tuer en nous afin de rester de dociles et sages écoliers?

La montagne Sainte-Geneviève devait devenir un centre intellectuel du monde pour compter du jour où un certain Abailard de Nancy prénommé Pierre — ah ! ces Pierre ! — ne s'entendit plus avec ses collègues du cloître Notre-Dame où se donnait l'enseignement officiel. Pierre émigra sur la montagne pour y dispenser un enseignement tout différent de celui de Notre-Dame. Prêchant la tolérance, il eut sur son dos tous les tenants de l'ancien régime. Frondeurs, les Parisiens le soutinrent et contribuèrent à faire de la sainte montagne, le quartier latin que nous connaissons. Le Parisien ne connaît de latin que le latin de la montagne Sainte-Geneviève, à telle enseigne que le latin qui vient d'ailleurs est pour lui un latin de cuisine ou de sacristie. Il faut que le latin descende de la montagne pour être de source, de cru, d'origine.

Abailard, poète et musicien fut la pierre sur laquelle Amour édifia son chef-d'œuvre. Il n'aima qu'une jeune fille, Héloïse qui le lui rendit au centuple. Malgré les obstacles, les distances, les mutilations, ils brûlèrent l'un pour l'autre de la même flamme ardente qui les consuma, et tous deux, selon leur volonté, dorment ensemble, afin de donner aux amants frivoles des leçons de constance. Juge-en toi-même :

Épître adressée à Héloïse :

- « Si pour moi vous avez quelque reste d'amour,
- « Aussitôt qu'Abailard ne verra plus le jour,
- « Car enfin à mes maux il faut que je succombe,
- « Souffrez qu'au Paraclet on me creuse une tombe.
- « Si la mort après moi vous ferme les yeux,
- « Que le même tombeau nous enferme tous deux.

Réponse d'Héloïse :

- « Que de les jours le ciel protège le flambeau,
- « Mais lorsqu'ils s'éteindront,
- « Que le même tombeau réunisse Abailard avec son
[Héloïse,
- « Qu'on y grave nos noms ; il suffit qu'on les lise.
- « Si dans ces tristes lieux par l'amour amenés,
- « Quelques amants un jour y visitent nos cendres,
- « Courbé sur notre marbre et les fronts inclinés,
- « Ah ! diront-ils, baignés des larmes les plus tendres,
- « Pussions-nous en aimant, être plus fortunés ».

Il se publie ici des recueils des plus beaux poèmes. Dans tous ces trésors enfermés dans des bibliothèques veillées par des spécialistes, il n'y a, paraît-il, que deux cents poèmes qui soient de véritables perles, je veux dire joyaux. On y parle de rose, de printemps, d'éléphants, de forêt, de djinns, est-ce que je sais ! Mais jamais d'Abailard ni d'Héloïse dont les vers jugés trop funébres ne sauraient figurer avec brio et charme dans des répertoires aussi vivants. Et puis ne sont-ils pas d'un autre âge où les gens avaient du temps pour s'aimer à loisir, avec fidélité ? Les hommes et les femmes ont eu depuis la possibilité de s'apprécier et de se donner des valeurs... relatives. C'est-à-dire de courir davantage vers celui qui leur crée le plus d'ennuis.

L'enseignement sur la montagne se donnait en plein air. Les élèves venus de tous les pays, pour s'éclairer à la lumière de Paris, s'asseyaient sur la paille. Ils se seraient assis n'importe où pour écouter le maître. Rentrés chez eux, ils devaient juger les leurs avec des yeux parisiens. Regardaient-ils de haut, mesure et coutumes ? S'illusionnaient-ils sur leurs possibilités ? Parvenaient-ils toujours à se défaire

de l'emprise de Paris ? Moi-même, j'éprouve maintenant un sentiment de supériorité, or je n'ai mis les pieds dans aucune classe, je n'ai fréquenté aucun grand personnage, je ne marche pas dans le sillage lumineux des maîtres de la Sorbonne. Je cours seulement les cafés, flâne sur les boulevards où l'on n'acquiert aucun parchemin faisant de vous un homme capable, considérable et considéré. Mais n'ai-je pas un habit de coupe parisienne ? N'ai-je pas vu la Seine, Notre-Dame, le Louvre, les Tuileries, Versailles ? N'ai-je pas vécu dans la lumière de Paris ? Je me sens un autre homme et j'oublie jusqu'au souvenir de mes difficultés quotidiennes avec lesquelles tu te bats. Tu es pour moi devenu un attardé, pourri de complexes, de coutumes et de liens imaginaires. Je doute que tes plaintes soient fondées. Vois-tu, Paris donne à chacun d'autres sens, une autre mentalité. Il vous transforme à votre insu.

Sur cette même montagne est bâti le Panthéon, un grand édifice où le Parisien enterre ses grands hommes. Dans la crypte reposent des écrivains illustres, Rousseau, Voltaire, Zola, Hugo, des généraux et des maréchaux. Parmi ces morts se trouvent les bras droits de Napoléon qui promena le drapeau du pays sur toute l'Europe. Ses victoires furent si nombreuses qu'on n'arrivait pas à les compter sans s'être trompé deux ou trois fois. Contrairement aux chefs de file modernes, Napoléon sacrifia rarement ses grognards à son ambition. Il voulait voir à ses côtés des guerriers. Des hommes de caractère et non des valets serviles dont il abhorrait les jappements. Jamais non plus il ne les abandonna dans la plus terrible des guerres. C'était eux qui lui servaient de rempart, qui lui forgeaient sa gloire au prix de leur vie. Leur sacrifice faisait de lui, Napoléon le foudre

de guerre. Les Anglais, descendants des Normands que les saintes de Paris ne cessèrent de combattre, lui créèrent les pires ennuis. Ce Corse, Parisien d'adoption, en aucune circonstance, dans le but fallacieux de rassurer la Cavalerie de Saint-Georges dont la combativité est légendaire, n'accepta de baisser pavillon devant les actions que l'Anglais semait à pleines mains sous ses pas. Son pays avait pourtant besoin d'argent. L'Anglais ne lui pardonna jamais son refus hautain, sa résistance gauloise, son honnêteté franque, sa surdité « corse » à la douce musique de la cavalerie. Il gardait à Napoléon une dent qui croissait chaque jour. L'étoile de cet homme, fatiguée de luire, tomba de sommeil et ce fut la chute. Comment pouvait-on, à soi seul, pendant des années, éclairer les mondes de ces pays : monde militaire, littéraire, médical, religieux, judiciaire, diplomatique ; monde des affaires, des arts, sans s'épuiser ? Et ce qui devait arriver, arriva. L'Anglais sortit la longue dent qu'il lui avait gardée et partit enfermer cet homme illustre dans une petite île. Les Parisiens n'ont pas digéré l'affront. Et pour le montrer ont hissé un peu partout leur Empereur sur de hauts socles... Ces hommes qui s'embrassent en pleine rue, à la barbe de tous, pour se prouver leur affection, menaient l'existence la plus réglée du monde. Obéissant à la voix de leur totem, le coq, ils se levaient à son chant.

Ils disent depuis des temps immémoriaux que « qui veut vivre cent ans aux chants du coq se lève ». Un proverbe, une des grandes richesses dont ils ne savent plus que faire. Contrairement à nos habitudes, les Parisiens peuvent des heures durant, parler sans en citer un seul parce qu'ils n'y croient plus. Deux de ces adages ne prétendent-ils pas que « la fortune vient

en dormant? » que « qui paie ses dettes s'enrichit »? Le Parisien a découvert leurs sens véritables et les a tous jetés dans le même panier. Il en a poussé le mépris à un point tel qu'il « ne lave plus son linge sale en famille », mais le confie à des blanchisseuses. C'est moins fatigant ; l'expérience chaque jour le prouve.

Le Parisien, tout comme nous, mangeait avec les doigts ; mais si mal, mon ami. Tu sais il y a toute une étiquette lorsqu'on mange avec les doigts : ne pas les lécher après chaque bouchée, ne pas être porté sur la viande ou le poisson, ne pas regarder la bouchée des autres, et encore moins manger à la façon des poulets qui picorent le dessus des mets. On avait beau dire à notre homme : « Ne ronge point les os avec les dents comme les chiens ; ne les décharne pas avec les ongles comme les oiseaux de proie », l'on remarquait chaque fois des entorses à la règle. On lui mit alors la fourchette entre les doigts et depuis, il ne sait même plus tenir un os... Le pauvre !



Cet homme qui ne sait plus tenir un os est le plus compliqué du monde. Il a arrangé sa vie de telle sorte que nous y perdions notre latin. On ne sait jamais dans ce pays quand il faut se lever, quand il faut s'asseoir, qui doit-on laisser passer le premier, ni ce qu'il faut répondre à certains compliments formulés de façon à se présenter sous deux ou trois angles, deux ou trois acceptions. Amoureux d'équilibre, le Parisien donne à ses phrases une forme équilatérale. Et de là à se prétendre simple comme le bonjour il n'y avait qu'un pas. Qui veut-il tromper

quand nous savons qu'il y a ici toute une gamme de bonjours ? Le flambeau qu'il promène de par le monde nous a ouvert les yeux, et nous savons ainsi que chaque année en ajoute aux poids des habitudes, des traditions, des conventions. Il voudrait les alléger afin de paraître franc, translucide, mais il y a des courants qu'on ne peut remonter. Et le Parisien, dont la langue évolue chaque jour, s'enrichit de nouveaux mots adoptés par un aréopage d'immortels, maintient son bonjour entre hommes, son bonjour à un égal, son bonjour à une dame, à un supérieur, à un domestique, à un fournisseur. Et dans cette gamme déroutante, « l'assurance de sa considération distinguée, l'assurance de ses meilleurs sentiments, l'expression de sa respectueuse reconnaissance, de son très profond respect, de sa bonne sympathie, de ses sentiments les plus distingués ». Un véritable maquis de formules chargées d'âge et dans lequel le Parisien lui-même se perd. Je l'ai vu s'embarquer, joyeux dans une épître, et s'arrêter vers la fin pour chercher au plafond ou sur le mur, les bras croisés ou l'index au menton, le bonjour qui convient. Cette complication de l'étiquette faite pour nous rebuter et maintenir le Parisien dans l'ancienneté du grade le plus élevé quant au progrès et à la civilisation moderne, n'enlève rien au charme des quartiers dont le plus exploré, le plus connu — mieux que certains ports — me semble être Montmartre où se pressent des touristes venus de tous les coins du globe. Ah ! si le Parisien n'était curieux de nature, il ne lèverait plus le nez au passage de tous les étrangers accourus du fin fond de l'Allemagne ou des confins des États-Unis ! Et des êtres bruyants, traînant avec eux un barda d'appareils ! Le Parisien les étudie. Point besoin n'est pour lui d'entreprendre de longs voyages, les

gens venant d'eux-mêmes, s'offrir de bonne grâce à sa malicieuse attention. Et s'ils rentraient chez eux sans dire qu'ils ont vu Montmartre le jour et la nuit, les leurs les prendraient pour des individus véritablement incurieux. Aller à Paris et ignorer Montmartre, Pigalle ! Et Paris dans tous les cœurs mâles se trouve sur la sellette, à cause de Montmartre. L'on s'amuse bien dans les autres quartiers pourtant ! Mais il y a la réputation, la publicité faite autour d'un quartier, une adresse donnée, une lettre à remettre, des relations nouées qui se sont multipliées et des souvenirs toujours frais au cœur ; chacun emporte un peu de Montmartre ; chacun laisse un peu de lui à Montmartre !

Le Sacré-Cœur veille sur ses Montmartrois et regarde d'un œil placide les voyageurs plus pressés de photographier que de parler aux gens. Les monuments les intéressent plus que les hommes. Le Parisien les observe du coin de l'œil en buvant son demi. Il couve son Montmartre, le bon Sacré-Cœur, afin de le préserver de toutes les tentations. C'est à son nez que stationnent les cars des touristes qui le prennent à témoin de la pureté de leurs intentions uniquement touristiques. S'il leur arrivait de cueillir quelque fruit défendu dans le site classé, ce ne serait pas dans un but malintentionné, mais à titre de pure curiosité, pour leur information personnelle et poussés surtout par le démon de la recherche qui exige des comparaisons. Un cœur mâle n'est pas toujours un cœur fort, le Sacré-Cœur le sait, qu'il ferme donc les yeux ; les roses se fanent si vite sous notre ciel ! et ont de ces splendeurs auxquelles on ne résiste pas souvent. Pour remercier Dieu de ce pardon d'avance accordé aux uns et aux autres, les Parisiens se prénomment Théodore, Théophile, Dieudonné, Emma-

nuel, des noms auxquels Dieu serait très sensible parce qu'ils témoignent de la filiale affection que les Parisiens ont pour lui. Je n'ai trouvé ici aucun nom proverbe, tels que nous nous en donnons chez nous : Climbié, Katchidèba, Bégroubèhon, Binzème, Motchian (1). Il sera très difficile à Saint Pierre de montrer à Théodore, Théophile et à Emmanuel, une autre direction que celle du Paradis. Je te le répète le Parisien ne fait rien sans calcul. Mine de rien, il prépare sa place au ciel. Et lorsque nous serons tous arrivés au Paradis, à force de sacrifices, de misères acceptées, subies, voilà qu'il sera au dernier étage à nous faire signe de monter, de progresser, de nous civiliser à la mode céleste. C'est un homme qui ne met jamais ses œufs dans le même panier. Il dit du reste que « souris qui n'a qu'un trou est vite prise ».

Les Gaulois avaient élevé sur la butte Montmartre des autels nommés dolmens à leurs dieux barbares. Les Romains dont les dieux étaient plus civilisés virent dans ces dolmens, une offense à tous les dieux. Mars et Mercure jetant feu et flamme, leurs fidèles furent obligés de prendre les armes pour raisonner le Gaulois qui croyait bienséant de ne pas élever des temples à un dieu, sous prétexte que, dieu, il n'a pas besoin d'être logé. Le Gaulois raisonnait comme nous. Les dieux gaulois vaincus par les Romains, cédèrent leur place à Mars et à Mercure qui longtemps occupèrent ce haut-lieu. Plus tard, je ne me suis pas retrouvé dans leur façon de compter le temps à rebours lorsqu'il s'agit de l'époque avant Jésus-Christ, bien plus tard donc, si je ne me trompe, le Pape envoya un certain évêque Denis évangéliser

(1) " Un jour ", " rappelle-toi d'avant " ; " Je suis invincible " ; " on ne me connaît pas " ; " ce qui est cher ".

Paris, c'est-à-dire rappeler aux Parisiens que Jésus-Christ, né depuis un certain nombre d'années les appelait à la vie éternelle. Le Parisien ne se fit pas prier ; mais si depuis un certain temps il ne récite plus son *Benedicite* ni son *Confiteor* comme par le passé, c'est qu'il estime que ses ancêtres ont assez fait en ce domaine. Il pense avoir au ciel, des richesses inépuisables de prières indulgenciées. Les prêtres se tuent à lui prouver le contraire à coups de citations bibliques et latines. Le Parisien estime que sa langue, pour avoir fait le tour du monde, avoir même été adoptée par des négillons, peut être entendue par Dieu. Aussi, ne veut-il plus entendre parler latin. Le Parisien accuse le latin d'être un impérialiste sous le couvert « catholique » et de se refuser à mourir comme toutes les autres langues qui ont fait leur temps. Accroché aux cierges, aux chasubles, aux crosses, langue officielle de l'église romaine, le latin continue à braver le temps, à jeter de l'eau bénite, et à enterrer en grande pompe, toutes les langues du monde.

L'Évêque Denis et ses deux compagnons, arrêtés pour d'obscures raisons d'État, furent martyrisés consciencieusement par des gens qui pensaient servir Dieu en lui offrant le sang d'un évêque. Denis ayant eu la tête tranchée, se baissa, la ramassa, partit la laver à une fontaine et continua son chemin, laissant le Parisien tout étonné. Il se frottait les yeux ; l'évêque poursuivait son chemin, sa tête dans ses mains. Il l'appelait. Denis l'entendait d'une autre oreille. Le saint homme s'en alla donc jusqu'à un autre village nommé Catulliacus où il fut accueilli à bras ouverts par de pieuses personnes bien braves. Le village depuis se nomme Saint-Denis et sert de cimetière aux rois. Dans cette ville viendrait un vin de grande renommée. On peut dire qu'il est de race.

Une si belle légende qui chez nous aurait emporté tous les suffrages, trouve, hélas ! ici, des détracteurs. Et parmi ces derniers, des hommes considérables qui ne veulent pas que le peuple dorme debout, pour employer leur expression. Pour sûr, les Parisiens n'aiment pas les légendes. Comment veux-tu que ce descendant de Goth et de Wisigoth croie aux miracles quand il doute honnêtement de l'existence même de Dieu ? Le Franc, en lui, est toujours battu aux voix, et malgré les efforts déployés, il doit se soumettre à la décision de la majorité. Ce qui donne au Parisien parfois l'allure d'un être tiraillé. Il se trouve des individus pour affirmer que le saint évêque de Paris, n'a pu porter sa tête sur près de neuf kilomètres après l'avoir eu tranchée. Son martyre d'après eux aurait eu lieu à Catulliacus, parce que de mémoire d'homme aucun mort n'a pu se lever et marcher. C'est une querelle de Parisiens dans laquelle nous devons nous garder de prendre parti. Du reste, lorsqu'on me demande « qu'est-ce que vous en pensez ? » je souris. N'ayant pas de saints dans mon village, j'ignore comment ces êtres se comportent pendant et après la mort.

C'est une question de bon sens, voyons !

Je lève mon verre et je bois. J'avale ma réponse, ne tenant guère à me mouiller dans une histoire de saints parisiens parmi lesquels je n'ai pas de parents. Si je n'abondais pas en son sens, l'interlocuteur me ferait comprendre que je ne comprends pas et son soupir me dirait qu'il perd sa lessive. Or si je l'approuvais, il se demanderait encore, jusqu'à quel point je suis d'accord avec lui, moi qui crois sans doute aux génies et aux revenants, aux sorciers et aux autres balivernes. Il faut ici savoir conduire sa barque. Tout comme chez nous où des phrases sont

de véritables pièges, et des sourires, des gouffres d'où l'on ne sort jamais.

Catholiques et protestants, au cours de leur guerre se seraient livrés à Saint-Denis une lutte sans merci. Le dieu des protestants plus jeune, et manquant d'expérience, l'avantage resta aux catholiques qui gardèrent Saint-Denis, afin que les rois morts, ne tombassent entre des mains impies. Les souverains, dans leur sommeil, n'auraient même pas levé la tête pour les voir s'étriller, laissant aux dieux le soin de les départager. Ici aussi on sauve des morts en sacrifiant des vivants, et l'on peut affirmer que les morts sous tous les cieux font marcher les vivants. Ils nous insufflent leurs colères et leur trop-plein d'activité. Saint-Denis dont l'exploit est unique dans les annales, demeure l'un des saints les plus populaires. Des hommes et des villes ont tenu à l'avoir pour patron. L'une des portes principales de Paris se nomme Saint-Denis, ainsi qu'un des faubourgs. Ce nom, en s'éloignant de la capitale, s'adapte, s'assimile et devient Saint-Désir, Saint-Désiré, Saint-Didier, Saint-Dizier, Saint-Dolay. D'aucuns soutiennent que ce sont d'autres saints. Je veux le croire, mais avec une langue en constante évolution, des précautions s'imposent...

Montmartre est le quartier des artistes. Les gens se connaissent, s'appellent par leurs prénoms, se frappent amicalement sur les épaules, se bourrent des coups de coude en riant et trinquent à la bonne franquette. Ils sont vraiment de la commune libre de Montmartre, prennent le temps comme il vient, ne s'embarrassent guère d'étiquette. Le Montmartrois, artiste, malgré les défauts inhérents à sa qualité d'artiste, ne vous fait pas faire antichambre. Hospitalier, il ouvre facilement les bras, presse les gens sur

le cœur, les couvre de baisers. Des étrangers s'étant mépris sur le sens de cette chaude hospitalité, ont donné à ce beau quartier la réputation que tu connais.

L'amour dans ce pays tempéré est d'une telle intempérance qu'il finit toujours par un meurtre. Quelqu'un semble constamment de trop. On se tue donc par amour. A ne rien comprendre. Que le soleil mette de tels débordements dans nos mœurs, on pourrait trouver une excuse, mais sous un ciel aussi clément, connaître de telles fureurs dans les épanchements ne paraît excessif.

Dans ce pays où fleurit la charité, tout doit être partagé : l'amour, l'affliction, la dépense. Saint-Martin avait donné l'exemple en partageant son manteau. Dès lors ne plus s'entendre, ne plus partager les mêmes idées, les mêmes ressentiments, survient le divorce, souvent l'élimination d'un des partenaires. Les femmes disputeraient agressivement le terrain aux hommes. Ils se rendent réciproquement la monnaie. Elles portent une espèce de pantalon appelé jupe qu'elles se passent par la tête pour bien se différencier des hommes qui passent le leur par les jambes. La plupart de ces femmes admirent nos cheveux naturellement frisés. Dire que certains Nègres s'ingénient à donner à leur chevelure une souplesse parisienne ! Celles qui ont connu notre pays en parlent avec nostalgie et les autres, rêvent de soleil, d'espace libre, de forêt, de tout ce qui leur manque. Elles voudraient sortir de leur enfer de vie, oubliant que chez nous aussi s'installe la misère, la course après le temps.

Heureuse contrée où luit le soleil !

Le soleil a beau luire, tant qu'il luit sur des misères, il ne réchauffe jamais les cœurs. Mais que penserait-

on si je leur criais cela ? Que nous ne sommes pas heureux, que rien ne va sous notre soleil ! Eh oui, sous tous les ciels les choses ne vont pas sans accrocs, et encore moins chez nous où le drapeau de la concussion claque au vent.

J'ai cru que les Parisiens avaient rompu avec certaines habitudes, j'ai donc été très surpris d'apprendre qu'eux aussi soupirent après le bon vieux temps, où leur franc valait vingt sous. La vie se présentait sous un jour différent du nôtre, les ennuis, moindres ; le fisc, peu exigeant ; les besoins, assez limités ; les accidents, rares ; les hommes, plus unis, très empressés et les femmes adoptaient la position qu'il fallait pour encourager les timides à la lutte. Ombre de ce qu'elle était il y a cinquante ans, la monnaie, objet de conversation dans tous les milieux, ne satisfait personne. Est-ce pourquoi un garçon m'a fait perdre deux heures de temps ? Peut-être n'avait-il pas vu la montre que je portais au bras, ou si l'ayant vue, s'est-il mis en tête que nos heures différaient des heures parisiennes, même marquées par les mêmes aiguilles ? J'entre donc dans un restaurant, je m'assieds, je fais signe au garçon. Ma tête ne doit pas lui plaire. J'insiste. Il vient prendre la commande et repart. J'attends.

— Garçon ?

— On s'occupe de vous, Monsieur.

• Je vide un demi.

— Garçon...

— On ne vous oublie pas, ça vient...

Le temps passe. De nouveaux arrivés, habitués du lieu, sont servis.

— Garçon, quelle heure avez-vous ?

— Nous avons la même heure, Monsieur, me répond-il après avoir jeté un coup d'œil sur la pendule.

— Il y a un moment que je suis là.

— Je le sais, ça vient... On s'occupe de vous.

A quelques pas de ce restaurant de renommée mondiale, tant par ses attractions que par ses spécialités, se trouvent des maisons de spectacles appelées streap-tease. D'un mot anglais. Le Parisien, pour exprimer ce qui blesse des oreilles délicates, use du latin ou de l'anglais. Il sauve ainsi les apparences et conserve à sa langue sa pureté originelle. L'Anglais tombant dans le panneau croit à l'expansion de sa langue en disant qu'elle envahit Paris, et en exulte. Des photos de filles nues sont violemment éclairées. Si je prends plaisir à regarder les corps et autres beautés, je n'aime pas en revanche leur regard intentionnellement coquin. A l'entrée, des chasseurs vous parlent anglais et espagnol. Ces spectacles sont donc montés à l'intention des riches étrangers venus éprouver la résistance de leurs nerfs. Je vais scandaliser les gens. On me l'a toujours dit et je ne l'avais jamais cru. Je viens de m'en rendre compte dans Paris. Je suis de ceux qui ne trouveraient pas une goutte d'eau dans l'océan. Oui, j'ai passé à Pigalle et personne ne m'a fait signe. J'ai vu des têtes souriantes aux fenêtres, croisé des jeunes filles... Aucune invite. Pas le moindre pss ! un regard appuyé voulant tout dire. J'ai même longtemps suivi une femme portant une belle fourrure. Les cheveux étaient aussi blancs que du coton. On dit qu'elles naissent avec ces cheveux de vieillards. Elles se nomment des blondes. Les hommes les préféreraient aux brunes, celles dont les cheveux sont noirs. Il y a une troisième catégorie,

les rousses, à la chevelure couleur de feu. Les hommes les craignent parce qu'ils les croient de tempérament ardent. Avec elles, ils font la part du feu et se gardent de jeter dessus... de l'huile. Les Parisiens ont perdu la bataille, car les rousses ont pris les positions en revers en se teignant les cheveux, et les hommes chaque jour tombent dans le piège. Or, comme le Parisien ne veut en aucun cas perdre la face, il explique sa défaite en disant : « ce que femme veut, Dieu le veut ». Un fatalisme oriental. Et toutes les maisons de spectacles continuent à me faire de l'œil et les chasseurs à me parler anglais et espagnol. Je suis le flot des flâneurs, mais je me sens bien seul dans ce Paris bruyant. La belle fourrure blonde vient de prendre un taxi.

Le Parisien est un être exceptionnel ; un individu qui au plus fort de ses rêveries, ne perd jamais les pédales. Je ne sais comment Dieu l'a créé. S'il marche si vite sans jamais trébucher, s'il se meut avec autant d'aisance dans la foule la plus compacte, c'est que ses pieds ont des yeux. Oui, des yeux, mon ami, des yeux qu'il nomme « œil-de-perdrix ». Pour ne pas montrer ses pieds à nous les étrangers, il les enferme dans des chaussures. Il en souffre dit-on. Le seul remède serait d'aller pieds nus. Tous ici en conviennent, mais tous s'obstinent à enfermer leur « œil-de-perdrix » dans des chaussures. Ces yeux auraient pourtant peur de la lumière. Mais va donc dire à un Parisien d'aller pieds nus et tu verras de quel bois il se chauffe. Et la maladie poursuit calmement ses ravages, même parmi les grands personnages qui vont en voiture afin qu'on ne leur crève à vif leur œil-de-perdrix. Cette maladie fait entrer beaucoup d'argent dans la caisse des pharmaciens qui auraient eux aussi leur « œil-de-perdrix » rebelle à force d'avoir été traité. Je n'en ai pas vu et je m'en retournerai au pays sans avoir une idée exacte de ces yeux que le Bon Dieu a collé aux pieds du Parisien, pour lui donner cette aisance sur le boulevard le plus encombré.

La ville est si immense que chacun la compare à un océan et dit du Parisien qu'il sait nager, tant il a

acquis l'habitude de passer habilement entre les nombreux récifs contre lesquels bute l'étranger. N'oublions pas qu'il descend de bateliers et que ses armes sont un vaisseau battu des tempêtes. C'est le cas de dire que ses armes sont parlantes. Ce vaisseau est l'image même de l'existence houleuse qu'a menée le Parisien. Nul peuple au monde ne semble avoir souffert autant que lui.

Figure-toi que cet homme a connu une guerre qui a duré cent ans, les juges auxquels il fallait, pour avoir gain de cause, donner épices et argent. Il a été éclaboussé par les carrosses, il a senti l'auguste mépris des favoris des grands, on lui a même des fois pris sa bouchée de pain, sa chopine de rouge, son bas de laine parce que tel était le bon plaisir du maître de l'heure.

Nos rois nous faisaient couper la tête, les bras. Lorsqu'un de ces monarques mourait des dizaines de serviteurs devaient l'accompagner. Nous avions l'épreuve du bois rouge et tout ce que l'imagination fertile des puissants et de leurs hommes peuvent trouver pour se faire craindre. Je ne pense pas, cependant, que nous ayons dans le passé, sous nos rois, autant souffert que le Parisien sous les siens très chrétiens. Il a connu, lui la mutilation, la flagellation, le carcan, la question, la marque au fer rouge, les galères, le bûcher, la roue, l'écartèlement, l'enfouissement. La ville était pleine de prisons et de potences : chaque grand personnage ayant les siennes, le roi, les seigneurs, les évêques, les abbés. Il existe une littérature abondante sur ce passé que des savants continuent à fouiller. La soif de connaissance du peuple est telle que les ouvrages du genre ne restent pas longtemps à l'étalage. On ne rencontre pas ici, envers les livres, la grande indifférence que nous manifestons. Le Parisien se connaît, et des hommes

travaillent pour lui donner chaque jour davantage de confiance en lui-même. Les rois, comme les nôtres ne toléraient guère d'opposition. Le despotisme n'est pas une maladie spécifiquement royale ; elle atteint tous ceux qui montent au pouvoir. Les exemples abondent... et tu n'as qu'à regarder autour de toi pour être édifié. La démocratie sur nos bords a pris une couleur étrange qui assombrit notre ciel, et pose de nouveaux poids sur nos poitrines. On croit souvent parce qu'on est grand, que les idées ont pris de l'envergure et acquis le droit divin de s'imposer. Paris ramène chaque chose à ses véritables proportions car avec le temps il y a des statues qu'on descend de leur socle.

Les rois très chrétiens laissaient à Dieu une chance de reconnaître les siens : celle de faire casser la corde du pendu. Or reconnaître les siens, c'était porter entorse à la sentence royale ou épiscopale, aussi choisissait-on la corde si neuve et si grosse que le créateur, presque toujours, approuvait le verdict. Après Dieu, la femme seule pouvait obtenir le pardon pour un condamné. Il lui suffisait de consentir à le prendre pour époux. La plupart des condamnés ne manquaient pas de courage et l'on raconte que l'un d'eux, réclamé par une femme très laide cria au bourreau : « Accroche, accroche très vite, compère » ! Voilà un autre caractère du Parisien : l'amour du beau.

Ne pense point que toutes ces pendaisons se faisaient arbitrairement. Non ! Amoureux de la forme, tout se passait dans le ton. Ainsi lorsqu'on constata qu'un amiral nommé Coligny, protestant, fut assassiné et pendu sans jugement, il fallut instruire l'affaire. L'essentiel était de le liquider dans les formes, de s'abriter derrière la tradition, les lois aux-

quelles on fait dire souvent le contraire de ce qu'elles disent. L'instruction achevée, l'amiral fut condamné à mort. Son mannequin habillé, traîné et pendu au gibet d'un lieu dit de Montfaucon. Cela s'appelle régulariser une situation ; et milliers sont les situations que le Parisien régularise. Il semble encore de nos jours accorder plus d'importance à la formulation qu'à l'idée elle-même. Vous pouvez ici tout dire pourvu que vous sachiez le dire, et la façon de dire varie avec les milieux. Une belle répartie peut, ici, tomber dans le vide le plus hostile et soulever, ailleurs, une approbation enthousiaste. Ces humeurs différentes sont de Paris et pour tenir un rôle avec efficacité il faut être d'une sensibilité et d'une intuition à toute épreuve. Les Parisiens ne sont exigeants qu'entre eux. Envers l'étranger, ils ont une attitude qui voudrait dire : « Il ne connaît pas les usages », aussi sont-ils très heureux de constater l'effort que l'on fait pour se mettre à leur niveau. Et le drame est que se mettre à leur niveau, c'est abandonner ses propres valeurs. Des Parisiens en ont conscience qui vous disent, « De grâce, restez vous-même » !

Rester soi-même dans un monde aux cadres brisés, aux valeurs avilies, dans un monde où l'on vous demande de fermer les yeux, la bouche et les oreilles, et de se laisser conduire comme un mouton à l'abattoir ! Le Parisien est convaincu que l'homme partout exerce les droits attachés à sa nature. Car nulle part qu'à Paris, tolérance, respect de l'homme, n'ont de résonance précise. Il a en horreur les tyrans et sa sensibilité est si vive que lorsqu'on parle de droits méconnus, il épouse aussitôt votre cause. N'a-t-il pas lui-même connu les limitations ? Paris, sera le dernier pays à se tailler des empires ou s'il lui arrivait d'en conquérir, ce serait pour faire régner la justice

et fleurir la liberté. Ce serait pour briser des chaînes et non pour en remettre. Il a trop le respect de l'homme pour le mépriser, un sens trop aigu du progrès pour le freiner chez d'autres. Il est trop indépendant pour être à la remorque de qui que se soit qui voudrait l'entraîner dans des aventures d'où son honneur pourrait subir des taches.

Le Parisien est un être qu'on peut juger mal hors de son Paris, parce que ses habitudes, sa façon de concevoir les choses peuvent étonner. J'ai entendu dire que quelques-uns partis, dans des territoires dits colonies, n'ont pu tenir tant le climat des relations leur paraissait nocif à tous les points de vue. Ils rejetaient bruyamment le chapeau dont on voulait les coiffer au nom d'une fallacieuse communauté de teint ou d'intérêts. Ce sont des hommes qu'on ne fait pas toujours marcher, ces êtres qui se vantent d'avoir les bras longs. Les plus notables portent de petits rubans, de couleur à la boutonnière gauche. Je n'ai rien compris à toutes les couleurs. Le rouge aurait le pas sur les autres. Et des gens n'auraient qu'un souci : avoir de ces rubans. J'ignore si on les paie pour les porter, autrement le prix qu'on attache à posséder ces rubans me paraît étrange. A chaque promotion, il y aurait des mécontents. On dit que ce sont des récompenses accordées à l'âge, au mérite. Or il paraît qu'ici aussi les amitiés, la longueur des bras, les tams tams faits autour de noms à l'époque de la distribution, dicteraient des attitudes. D'où les mécontentements. Le Parisien n'aime pas les passe-droits. Il est comme nous. J'ai rencontré dans le métro des gens qui avaient jusqu'à cinq de ces rubans à leur boutonnière. Les autres les regardaient à peine. Un homme vraiment curieux, le Parisien ! Ces décorations soulignent la valeur d'une personne ! Ces

hommes distingués restaient debout comme les autres et comme les autres s'engouffraient dans les couloirs pour prendre la correspondance. Voit-on même les rubans qu'ils portent ?

Dans cette ville tentaculaire, chacun se trouve chez lui, parce qu'il vit dans un milieu à lui, fait à l'image de chez lui. L'étranger s'installe à Paris avec toutes ses habitudes et ses mœurs, et Paris le marque tellement qu'il lui revient toujours. Jure-t-il de s'en aller sans esprit de retour ? A peine a-t-il pris le bateau, ou l'avion qu'il regrette déjà son geste irréfléchi et soupire après Paris. Paris ressemble à ces femmes ensorceleuse qu'on fuit, mais auxquelles on revient sans savoir pourquoi. Tu as ici le café maure, le cabaret arabe, le dancing afro-américain, faisant bon ménage avec les cafés parisiens, chacun ayant sa clientèle propre. Les habitués commencent une soirée ici et l'achèvent ailleurs. Il est de rite dans Paris de ne pas moisir en un lieu. L'Arabe, par exemple, vit à Paris en menant une existence orientale. C'est là une des forces essentielles de Paris, l'un des caractères qui le rendent imprenable. Chaque défenseur de Paris défend son genre de vie, son village, son Paris, le Paris qu'il connaît. Si le Parisien n'avait une âme d'artiste, il y a belle lurette qu'il aurait été écrasé par le poids de sa propre histoire, en effet, n'oublions pas que d'une rue à une autre, on retrouve marquées dans le sol, dans les murs, les couches stratifiées que le Parisien porte en lui, à son insu.

Ce que les Parisiens ont d'admirables, ce sont leurs yeux, surtout les femmes ; des yeux clairs aux regards tantôt durs, tantôt veloutés, des yeux par lesquels vous croyez pouvoir lire en elles... des yeux qui semblent constamment regarder l'Arc-de-Triomphe, symbole de ce qu'ils appellent le miracle

français, ce miracle qui fait de Paris une seconde patrie pour tout homme. Et ces femmes se font belles pour faire de Paris un beau jardin, un jardin unique au monde par les agréments qu'il offre.

Et pour conserver à leur poitrine sa splendeur de dix-huit ans, elles enferment leurs seins qui sont de toutes les grosseurs allant de la mignonne orange à la belle noix de coco, dans des soutiens-gorge aux noms poétiques : Petit pirate, Écrin d'amour, Invite à la romance ; Nid de fauvette. Ces noms à eux seuls tournent la tête. Paris davantage encore !...

Ce peuple est comme tous les autres peuples ; on ne peut finir de l'étudier. Il vous déborde toujours et c'est bien téméraire de juger tout un peuple sur des cas particuliers. Je ne te donne que mes impressions lesquelles échappent déjà au Nègre qui a vécu des années dans ce pays.

J'ai même des réactions qui l'étonnent parce que lui aussi est pris dans l'engrenage contre lequel je lutte pour demeurer moi-même puisque mes pieds commencent à acquérir des yeux. Je me demande comment je fais pour passer entre les gens sans les frôler. Je cours et mon fond remontant je me dis chaque fois « pourquoi cours-tu ? » Penses-tu que je m'arrête pour autant ? Non. Le faire serait constituer un obstacle sur le chemin des autres. Si l'on ne veut pas courir il faut s'asseoir dans un café et regarder les autres courir, car on ne peut être au milieu de la foule et faire à sa tête. Chaque bolide vous plaque contre un autre bolide et ainsi l'on vous fait marcher. Ce flot humain pressé d'atteindre l'océan vous entraîne dans les voitures du métro ou vous jette sur les rives d'un boulevard. J'ai découvert hier un autre aspect du Parisien. Une grande partie de son existence se passe cachée dans les appartements, une existence faite de traditions que les hommes des restaurants essaient d'assouplir. Des êtres qui se

compliquent la vie à manger dans plusieurs assiettes, à user de plusieurs fourchettes et cuillers. Ils ont un verre pour l'eau, un verre pour le vin blanc qui accompagne le poisson, un verre pour le vin rouge et un autre verre pour les liqueurs. Ils ont même un couteau cornu pour les fromages. Tout est mis en œuvre pour faire circuler l'argent, fouetter le commerce, déchaîner les appétits, aigrir les gens, activer les compétitions, creuser les fossés entre les différentes classes. Les uns manquent de tout et les autres ne savent que faire du superflu.

L'étiquette avec le temps, perd de sa rigueur dans certains domaines, aussi ne trouveras-tu presque jamais deux personnes mangeant de la même façon le gâteau avec la petite cuiller d'argent. La fantaisie reprend ses droits. Un peuple qui semble vouloir s'affranchir du poids des usages mais n'ose le faire ouvertement parce qu'il paraîtrait sacrilège de s'attaquer de front à des siècles d'habitudes. Ne voulez-vous pas de vin ? Il suffit de renverser votre verre ou de poser la main dessus. Malgré ses machines, son écriture, ses avantages techniques, ce peuple recourt encore au langage des gestes ; tout comme nous. J'ai ouï dire que le parfum des fleurs s'ajoute au goût des mets. Il faut avouer qu'une ambiance agréable, un cadre fleuri charmant vous fait manger davantage. J'en parle d'expérience. Le plat circule d'un convive à l'autre selon un plan bien établi. Ce qu'il faut éviter, c'est de froisser les susceptibilités. Les préséances autour des tables sont rigoureuses. Car invite-t-on quelqu'un pour méconnaître ses titres, sa situation, sa valeur sociale ? J'ai compris jusqu'à quel point notre existence est simple, cordiale. S'asseoir ensemble autour du plat, et manger en discutant, les enfants autour du leur ; et le soir

venu se réunir et conter. Tout cela disparaît et nous tombons dans l'étiquette rigide taillée comme la veste toute faite que nous portons. Le plat circule sautant d'un convive à un autre. Le maître de céans se sert le dernier. Tant pis s'il n'en reste pas. Rassure-toi, il en reste toujours. La politesse consiste à ne jamais prendre le morceau qui vous plaît parce qu'il peut aussi plaire à un autre.

Des hommes qui luttent fiévreusement pour avoir toute la couverture à eux seuls, mais au moment de manger se livrent au casse-tête chinois de savoir si le morceau de viande préféré n'est pas bien celui que lorgne le voisin de droite ou de gauche ! Crois-tu que les autres te viennent au secours, en t'observant ? Non ! Ils bavardent tranquillement, te laissant la dure épreuve de deviner leur goût. Le plat repasse. Il faut lever la main et dire merci, même si vous avez envie de prendre encore une bonne cuillerée. La maîtresse de maison insiste-t-elle ? Il faudrait refuser tout en ne refusant pas, c'est-à-dire être prêt à céder si elle revient à l'assaut. Mange-t-on à sa faim lorsqu'on se livre à tant de calculs ? Dans certains milieux on vit plutôt d'étiquette.

Dès la première bouchée doit commencer l'éloge de la maîtresse de maison. Il faut constamment s'écrier : « Comme c'est bon ! » au risque même d'avaler de travers. C'est reconnaître la peine qu'on s'est donnée pour vous plaire. Ce souci est si répandu qu'au restaurant, le garçon chaque fois qu'il passera sans cesse vous demandera : « c'est bon ? » Il tient à la renommée de la cuisine de sa maison. Il voudrait que, satisfait, vous lui ameniez des clients. A cette question il faut répondre : « Oh ! excellent » et pour le prouver piquer résolument la fourchette dans le morceau. Le garçon part convaincu que la cuisine

tient bien la sellette et que la maison peut honorablement figurer à la première page dans le cadre de la publicité. Le mets le plus demandé est l'escalope. Je ne sais pas exactement ce que c'est, mais chaque fois qu'un client dans un restaurant en a commandé, le garçon a toujours répondu : « c'est fini ! » Ça doit être un plat national. On donne des noms si compliqués à des mets si simples que j'ai voulu goûter de l'escalope. Évidemment, je n'en ai pas eu...

C'est vraiment plaisir de regarder boire ces hommes. En leurs actes le plus banal, ils mettent un je ne sais quoi qui lui donne du charme. Ils lèvent lentement le verre, le portent délicatement à la bouche, sortent un peu la langue qu'ils rentrent aussitôt. On se demande comment ils peuvent de la sorte étancher une soif, et s'ils ignorent le délicieux plaisir qu'on éprouve à vider d'un trait un demi bien frappé !

On sent que ce peuple voudrait aérer ses habitudes, les moderniser, leur donner un parfum nouveau ; mais qui osera prendre sur soi de créer un précédent aussi dangereux ? Les vieilles habitudes ne sont-elles pas pareilles à des vieilles digues ? Il suffit qu'une pierre s'en aille pour que tout l'édifice s'écroule. Aussi ne veut-on jamais dans certains milieux porter d'entorse à la tradition et pour demeurer dans le ton, ils entretiennent un corps d'historiens auxquels ils recourent fréquemment.

Pris entre le passé aussi impérieux que le présent, les Parisiens passent leur temps à hésiter entre ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire ; et durant ce temps les situations mûrissent, et finissent par pourrir. C'est à se demander s'ils ne font pas exprès pour se créer des difficultés, à chercher cons-

tamment ce que l'interlocuteur a derrière la tête. Il n'y a rien que le Parisien ne pèse.

Cette attitude se sent jusque dans les gouvernements dont les lois sont pleines d'exceptions, tant il a le souci de plaire à tous, à tous ceux qui pour obéir à la loi cherchent à la tourner. Et le plus fort c'est qu'ils y arrivent. Et la loi se remet sur le métier. Une situation est-elle devenue insoluble par des positions de raideur ? Le Cabinet se renverse et est remplacé par un autre. Pour marquer la continuité de la ligne politique, le respect envers le passé, on conserve des gens du Cabinet précédent en changeant simplement leur siège, leur serviette. Souvent, même pas. Le nouveau Cabinet prend les rênes des affaires en proposant des vieilles solutions nouvelles à des vieilles nouvelles affaires. Tu ferais erreur de penser que ces méthodes ont l'agrément de tout le peuple. Il y a une catégorie de Parisiens qui parlent de renouveau. Dieu fasse qu'une fois au pouvoir, ils ne tombent dans le vieux lit où se traînent les nations et aient assez de caractère pour ne voir que l'intérêt de la majorité. J'entends le peuple.

Les hésitations proviendraient de ce qu'il y a des gens à ménager, à rassurer, des intérêts à se concilier, des voix à ne pas effrayer, des espoirs à capter. Rien dans ce pays ne se décide au hasard. On étudie tout jusque dans ses incidences extrêmes. Certes les événements peuvent tout démolir, mais on aura au moins la conscience tranquille d'avoir agi de bonne foi.

Je ne sais de quoi vivent leurs hommes au pouvoir tant ils ont tous des mines splendides et le sourire facile. Le mérite de certaines gens est de s'accrocher fermement à des basques puissantes. Les Parisiens les chassonnent. Ils n'en ont cure. Seul leur importe

le but à atteindre. Ils ressemblent fort à ceux qui constituent la cour bruyante de nos grands. Ombres fidèles et chiens de garde, ils savent imposer leur amitié et se faire chérir. Ayant le grand mérite de n'avoir d'opinion que celle du « maître », ils arrivent toujours premiers dans la course aux places. Ces hommes qui s'enferment dans des cadres afin de mourir par péréquation, ont trouvé que le tabac contient un poisson assez violent. Tous en sont persuadés ; mais las de vivre, ils fument du matin au soir. La Mort de ce fait les épargne. Que veux-tu qu'elle fasse de gens aussi étranges ? Ils poussent si loin le défi à la Mort que le premier objet qu'ils offrent à leur ami, est la cigarette. Une façon de vous éprouver. Il en est de même de l'alcool condamné du bout des lèvres et des plumes parce qu'agir autrement serait tuer l'économie nationale. Un peuple libre qui sait ranger sa liberté pour faire comme les autres. Ces hommes ont placé à certains endroits des horloges sur lesquelles les montres individuelles s'alignent. Chacun ainsi se met au pas de son propre gré, car autrement, il ne marcherait pas. Dans la grande compétition que Paris livre au monde, il ne saurait exister de retardataires. Les usines doivent sans cesse tourner et sans cesse jeter de par le monde les produits finis, les créations nouvelles. Au siècle où nous sommes un retard d'une minute correspond à un déficit dans la balance commerciale. Le Parisien a un sens si aigu des affaires qu'il ne perd rien de vue.

Sous sa carapace de « dur à cuire » il est torturé par les mêmes soucis que nous : comment vaincre la mort. Je pense même que toutes ses activités ne convergent que vers un seul but : vaincre la mort. S'il se démène tant c'est certainement pour se survivre, donner le maximum dont il est capable. Sous

son masque crâne, perce l'homme qui devant les librairies regarde longtemps des ouvrages intitulés « Comment vivre cent ans ». Ils ne vivent pas tous cent ans, hélas, et l'on mène chaque jour des êtres au cimetière. Leurs cimetières, en pleine ville, sont d'une propreté remarquable ; partout des fleurs, du marbre, des monuments. Ces hommes qui ne pleurent pas leurs morts, leur élèvent en revanche de magnifiques tombes. Nulle part on ne saisit avec acuité la fragilité du mur séparant la vie de la mort. Un portail à franchir et vous voilà dans un autre monde, entouré du monde des vivants. La vie demeure si exubérante qu'elle enserme la Mort en lui donnant droit de cité, au lieu de reléguer son domaine hors de la ville. Ce peuple a adopté la Mort et lui a donné une usine, au même titre que les usines qu'on trouve en banlieue. Dans ces cimetières viennent se reposer des amoureux qui prennent les morts à témoin de l'éternité de leurs serments. Le plus renommé s'appelle Père-Lachaise. C'est là qu'on enterre les grands hommes. Le terrain ici s'achète. L'argent pousse son empire jusqu'à régenter le carré des morts. Dans ce cimetière se trouve un mur qu'on appelle le Mur des Fédérés où ont lieu des manifestations. Des hommes qui se souviennent et commémorent tous leurs grands événements. Je comprends que les gens acceptent de mourir puisqu'ils savent ne pas mourir dans la mémoire des leurs. On grave leur nom en lettres dorées et les fleurs indiquent où ils sont tombés, où ils reposent. Un peuple pour qui le sacrifice a un sens, de la valeur. Et c'est ça qui fera toujours de Paris un grand peuple, une grande nation redoutable.

Dans ce Père-Lachaise se trouve un bâtiment que j'ai d'abord pris pour une chapelle, tant il en a

l'aspect. Hélas, c'est un four crématoire. Oui, ils brûlent des corps. Les cendres recueillies dans des urnes sont déposées en un lieu appelé Columbarium. Dans ce cimetière on rencontre plus de femmes que d'hommes. Serait-ce la preuve qu'elles savent mieux aimer? Réduire un homme en cendres, l'enfermer dans un bocal c'est nous prouver la petite place que nous tenons dans ce monde.

Des tas de rêves, d'amours, de projets dans une urne ! Terrible leçon pour tous.

Dès que le Parisien a un appartement, il en cherche la surface, puis celles qu'occuperont la table, le buffet, l'armoire, tel ou tel tableau. La Seine occupant un peu trop de place, il l'a canalisée afin de faire droit à la requête des pêcheurs et des promeneurs. A force de porter sur soi la règle et le compas, d'établir un budget à un centime près, de calculer sans cesse, le Parisien est arrivé à s'isoler des autres. La solitude est donc telle dans cette ville mouvementée que les journaux ont un vaste courrier du cœur. Les femmes exposent leurs déceptions, demandent des conseils, les hommes se cherchent des compagnes « douces, aimables, compréhensives, sachant tenir un intérieur et rendre heureux ceux qui vivent autour d'elles ». Le Parisien veut donner à sa vie une orientation plus chaude, purgée de tout calcul. Il a beau traîner des siècles d'histoire glorieuse, son cœur demeure le même que celui des autres hommes. Il aspire à la quiétude ; il recherche la paix dans son ménage, la compréhension et l'affection de ses enfants, la sympathie de son entourage. S'il a l'avantage considérable de se situer dans sa propre histoire et dans celle du monde, par rapport à nous, il n'en demeure pas moins vrai que tout comme nous, il aspire avidement au bonheur.

Poète, le Parisien aime s'évader de sa ville et se mêler à la nature, regarder couler les eaux, entendre chanter les oiseaux et souffler le vent dans les arbres.

Une ville merveilleuse où fleurit l'amour. Au plus fort des abandons, chacun cependant demeure seul avec sa solitude que n'emporte aucune effusion. Et l'un des drames de Paris où un rien vous gâche une soirée et vous désoriente, c'est que les sorties se préparent longtemps à l'avance. J'ai mal aux pieds à force de marcher. Je ne sais combien de kilomètres j'ai parcourus à flâner depuis plus de deux semaines. Certes il me sera impossible de tout voir, je connais à peine mon quartier dont les devantures des magasins changent constamment de décors. Ce pays de chansons qui invente des danses et des répertoires nouveaux à toutes les saisons ne se livre pas aussi facilement qu'on croit. On ne remue pas aussi aisément des vieilles pierres et l'on n'entre pas de plain-pied dans un peuple qui a eu le temps de se situer et peut vous présenter à son gré tel ou tel visage. Ne sommes-nous pas au pays des maquillages. Les femmes en ce domaine sont orfèvres.

Les hommes si tolérants sur certaines matières sont très intransigeants à l'égard des filles-mères. Ce que nous acceptons volontiers, avec joie, est pour eux une calamité. Un enfant né hors mariage n'est pas un enfant régulier, mais un fraudeur ; un resquilleur. Ils pensent comme nos curés qui ont réservé des jours pour le baptême des enfants nés de parents non unis religieusement. C'est à se demander si les âmes des enfants nés hors de l'église et dans l'église sont les mêmes devant le Créateur.

Les gens n'aiment pas être fixés. Dès que vos yeux tombent dans les leurs, ils détournent la tête. Je présume qu'ils ne veulent pas qu'on lise en eux. N'a-

t-on pas en effet barre sur un homme qu'on connaît ?

Ces Parisiens nous gardent, intacte, l'affection que leurs ancêtres avaient pour nous du temps où la mode était que chacun eût son négriillon. C'est vraiment un plaisir pour eux de nous recevoir. Mieux, ceux qui, chez nous, n'auraient jamais osé nous inviter à leur table, ici, sont les premiers à le faire. Ils veulent prouver publiquement leur largeur d'esprit et donner le change aux leurs. Le climat de Paris a un effet spécial sur les mentalités et les gestes.

Lorsque je dis à un Parisien que le comportement de tel ou tel loin de chez lui diffère de son attitude à Paris, il ouvre de gros yeux en se demandant si le soleil ne m'a pas complètement tourné la tête. Hors de ce pays, des individus deviennent des torrents furieux. Leurs propres lois leur pèsent. Le grand espace doit les étourdir tout comme nous nous sentons bornés dans ces maisons sans cour ni horizon. Paris nous comprime.

Voici des gens non soumis au portage ni au recrutement, n'ayant pas de feu à leurs trousses mais qui passent leur temps à se sauver. Ils gèrent leurs affaires comme ils l'entendent, parlent, écrivent, impriment sans de grandes restrictions. Ils ont leur franc-parler : les policiers, les gendarmes, les juges les respectent. Et ils sont toujours à se sauver. Oui personne ici ne rentre chez lui ; tout le monde se sauve. « Il faut que je me sauve » te dira un homme puissant après avoir consulté sa montre. Une maladie incurable. Tous accrochés aux secondes, livrant au temps la plus exténuante des courses. Si la montre demain manquait au Parisien, ce peuple serait si désorienté qu'il en mourrait, parce que la montre

dans son existence joue un rôle aussi important que le cœur.

Je regarde les gens aller et venir. Je prends conscience de ma couleur qui tranche, me signale à des distances le jour comme la nuit. Et je me dis : Dieu n'a-t-il pas créé les hommes de couleurs différentes afin de nous obliger à nous étudier ? La couleur serait-elle la seule barrière que les hommes franchiraient difficilement ? Avons-nous jamais bien pesé une goutte de larme, un sourire ? Et jusqu'à quel point admettons-nous, les uns et les autres, que les êtres sont semblables à nous ? Nous parlons de coutumes différentes, de couleurs, de pays, de cultures, mais les hommes ne sont-ils pas tous les mêmes ? N'ont-ils pas partout les mêmes besoins, les mêmes aspirations ? Qu'ai-je dans ce pays qui me prend à mon insu ? des affections passagères, des amitiés qui dureront ce que dure une vie d'homme.

La civilisation de ce pays peut être appelée la civilisation de la fleur lorsqu'on voit l'importance qu'on donne à la fleur dans l'existence quotidienne. Leurs autels en sont ornés. En plus de leur foi, c'est tout ce qu'ils ont de précieux à apporter au Créateur. Est-il invité ? Le Parisien apporte à la maîtresse de maison un bouquet de fleurs. La fleur, assimilée à l'amour le plus pur, est chantée par leurs poètes dont l'un dit : « la fleur est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes ». Les rois de ce pays avaient des fleurs dans leurs armes. Ces hommes qui disent ne jamais frapper une femme, même pas avec une rose, prêchent ouvertement le non-paiement des augmentations d'impôts. Le plus étrange, chacun trouve cela normal. Chez nous, on aurait crié à l'émeute, à la révolution. Le soleil doit certainement

déranger quelque chose en nous pour nous faire prendre la mouche aussi facilement. Ne mettons-nous pas à l'index tout individu parlant un autre langage politique que nous ? Ne faisons-nous pas l'obscurité par notre nombre et le silence par notre force ? Cela fait sourire le Parisien qui connaît la marche de l'histoire humaine pour avoir surmonté toutes les occupations, ayant conçu le rêve olympien d'en briser l'élan, de la dénaturer. Tout au long de son histoire, le Parisien livre une lutte incessante pour être lui-même, régir ses destinées.

Quelle cordiale entente entre le chauffeur de taxi et le piéton ? Pas un seul accident, or Dieu sait s'il roule dans la ville des flots de voitures ! Chez nous à ce rythme, tous les piétons auraient été exterminés. Jamais je n'ai entendu les propos barbares que lancent des chauffeurs : « Tue-le c'est l'assurance qui paie ». Au volant, certaines personnes se croient tout permis et assimilent le piéton à un chien. Les chauffeurs d'ici ne fument pas, donc ne jettent au visage du client ni fumée, ni cendres. Par ailleurs on ne sait quand ni où ils se ravitaillent en essence et en huile. C'est un plaisir de rouler en taxi dans Paris où chacun connaît la valeur du temps. Il suffit de lever le petit doigt et de murmurer « hep » pour que le taxi s'arrête. Les chauffeurs doivent posséder des yeux à facettes et des oreilles d'une finesse exceptionnelle. Et une façon correcte de s'arrêter et de démarrer ! Les deux mains sur le volant, le conducteur vous nomme les rues et les monuments. « Tous au service de Paris dont le rayonnement doit chaque jour s'étendre » est sans doute un mot d'ordre.

Y a-t-il au monde un peuple aussi discipliné que le peuple de Paris ? Des hommes dont les ancêtres jetèrent bas une prison fortifiée, dont les aïeules marchè-

rent sur Versailles pour en ramener un roi et une reine, font calmement la queue, sans bruit aucun pour attendre le bus, le métro, entrer au cinéma, dans un restaurant, payer à la caisse. Un peuple concentré, fatigué ou économisant ses forces ? Des regards que j'ai vu jeter à des femmes prouvent que les hommes sont partout les mêmes. Sensibles à la richesse de la poitrine, au velouté du regard, à la couleur de la peau, au parfum, au charme de la voix. Même l'allure les appâte. Ma promenade m'a conduit au Ministère des Colonies. Un véritable village. Une citadelle pourrait-on dire, mais où l'on trouve des hommes aimables, des secrétaires souriantes, et des concierges prévenants. Ces derniers ignorent-ils dans quel département se trouve Monsieur Durand ? Ils nous indiqueront quand même un étage, un numéro de bureau. Lorsqu'ils vous voient redescendre, ils lèvent les bras au ciel pour dire qu'ils en sont navrés. On ne peut leur en vouloir de ne pas connaître les occupants de la maison. C'est un grand village fortifié, ayant de grandes entrées voûtées. C'est que le Parisien règne sur plusieurs territoires qu'il voudrait initier à la vie moderne. Un lourd boulet qu'il traîne par humanité et peut-être un peu aussi par prestige. On voit toujours avec regret grandir un enfant parce qu'on pense au moment où il prendra son essor vous laissant au cœur un vide. Paris appréhende ce vide et veut être entouré des siens. Il les couvrira toujours de son nombre et protégera leur croissance. Mais les enfants, comme tous les enfants, l'entendent autrement, estimant que la véritable expérience est celle qu'on a vécue soi-même et qu'ainsi s'acquiert la sagesse. On accuse cette maison de forger des liens et d'entraver l'essor des dépendances. On l'accuse surtout de vivre dans le passé et de croire que les

aiguilles des horloges tournent seulement pour Paris. Elle ne mesurerait pas toujours exactement les forces prodigieuses mises en branle par la grande capitale. Est-ce possible que les hommes qui jouent le jeu, dans cette maison, soient ce que l'ont dit d'eux ? En voici un qui se lève et vient à ma rencontre. Je lui explique mon cas et il signe le papier que je lui tends. De quoi s'agit-il ? D'apposer sa griffe, plusieurs jours d'avance, sur ma feuille de route. Je l'en remercie. Il me serre la main disant : « A votre service, Monsieur ». Chez nous, un chef de ce grade m'aurait fait courir les bureaux parce qu'il lui faudrait mille et un renseignements. Comme on a envie de demander à Dieu de hâter le jour où les bureaux se mettront au service de l'homme !

Paris ! cette grisaille des murs me donne le vertige ; elle m'entraîne toujours dans le passé et me fait saisir davantage mon déracinement. Mon passé à moi, chaque jour, disparaît avec un vieux qui meurt sans avoir rien transmis. Nulle part je ne puis frapper le sol du pied. Je me sens à la dérive. Paris me fait sentir tout cela avec acuité. Voici les Invalides un autre haut-lieu. Une vieille église où la messe se dit dans les grandes occasions. A l'entrée, de vieux canons, des chars. Un monde de touristes. C'est l'empire de Napoléon qui repose dans son sarcophage, pesant encore de tout son poids sur l'histoire du pays, autant sinon plus que les rois. La voix du guide en est le témoignage le plus vivant, tant son émotion est vraie lorsqu'il parle de l'Empereur. On pourrait le prendre pour le dernier grognard. Il est là pour expliquer l'Empereur, le faire aimer. Je l'ai vu jeter un regard de fureur à un touriste qui traînait insolemment les pieds dans l'escalier menant à la crypte où repose l'Empereur.

Dans l'église dénommée Saint-Louis, pendent des aigles mangées par le temps ; des salles d'expositions où l'on revit les batailles livrées par l'Empereur. Ils ont tout conservé. Un peuple traditionnaliste et qu'on ne battra jamais parce qu'il saura toujours s'accrocher à quelque chose lui donnant foi en ses destinées. Il faut venir dans ce pays pour comprendre la portée de la fière devise de Paris *Fluctuat nec mergitur*. C'est vrai.

Je crois qu'à travers l'Empereur Paris rend un culte à la volonté, à l'audace. Paris a raison d'exporter de l'histoire. Autrement il en mourait parce qu'il en a trop. On peut se demander jusqu'à quel point les ouvriers travaillant dans la cour des Invalides peuvent être déchirés par les coups de marteaux donnés aux pavés. Ces éléments qui restent lorsque les hommes disparaissent. Ce que je comprends moins, c'est le fait de laisser certains grands hommes exposés aux intempéries. Est-ce pour les honorer ? Est-ce pour les punir d'avoir essayé de jouer le jeu à eux seuls ? Les pigeons en font leurs perchoirs, heureux du mutisme de ces hommes en bronze.

Au Panthéon, on peut tout voir.

Aux Invalides, non ! parce que les morts sont encore vivants et forment l'entourage de l'Empereur !

Le climat chanté sur tous les tons et qualifié de doux et de tempéré, n'est, hélas, d'aucune tempérance. En ce mois de Juillet, il pleut comme chez nous. Le soleil ensuite luit avec fureur. Un climat capricieux, fantasque qui vous oblige à sortir l'imperméable sur le dos.

Instruit par l'expérience, le Parisien, pour avoir la tête froide, constamment se pèse, se mesure, se prend la tension. Il n'ira pas en voyage sans savoir combien de kilos il pèse, et dès son retour, il n'aurait de repos qu'après s'être mis sur une bascule. Autant il est content d'avoir gagné deux kilos, autant il est angoissé d'avoir perdu quelques grammes. Il en cherche fiévreusement la cause. Dire que cet homme marche avec un pistolet dans la poche et pour une bagatelle il peut se donner la mort !

Les femmes veillent avec un soin jaloux sur ce qu'elles appellent leur « ligne » ; et pour la maintenir ne reculent devant aucun sacrifice. Elles veulent toutes maigrir comme si le Parisien n'avait des yeux que pour les clavicules saillantes et les pommettes en pointe. Les femmes fortes se mettent à un régime assez rigoureux : pilules, tisanes, exercices ; elles se privent de repas le soir, ne boivent pas plus de trois verres d'eau par jour. Il n'y a rien que la Parisienne ne ferait pour garder sa « ligne ». Mais les années

passent et les gens vieillissent. Chez les hommes, les paupières se gonflent, les veinules rougissent; la peau prend un aspect plus clair, plus sec, plus fragile. On dirait qu'elle peut se déchirer sous le moindre effort violent. La peau se plisse autour des yeux, aux coins de la bouche, sur le front; le menton se fend. Chez les femmes, ces outrages du temps sont moins visibles, parce qu'elles luttent avec acharnement contre l'usure en comblant toutes les heures les sillons que le temps creuse sur leurs belles joues. Elles sont si habiles dans l'art de maquillage qu'il n'est pas toujours facile de donner un âge à une femme. Et leur étiquette sur ce chapitre est très sévère. C'est faire preuve d'un manque total d'éducation que de demander à une femme, l'âge qu'elle peut avoir. La femme a l'âge de son cœur ! Si à 50 ans, le cœur bat comme à 20, eh bien, c'est qu'elle a 20 ans ! Mais est-ce que les hommes comprennent cela, qui voudraient mesurer la vitalité, la robustesse, l'endurance, aux nombres de pattes d'oie ? Cachez votre âge, femmes ! Les fleurs que vous êtes ont un parfum et jamais d'âge.

Et j'admire chez ces femmes, ce refus de mourir sans avoir lutté, cette volonté de prouver au temps qu'il ne remportera jamais une victoire facile. Demain il retrouvera sa victime aussi fraîche, aussi pimpante qu'hier. C'est une philosophie de la vie que nous enseigne la Parisienne qui se maquille. Une leçon de constance, de combativité, même lorsqu'on sait qu'en définitive on sera battu. Un refus hautain de se résigner à son sort et de tendre soi-même la tête sur le billot. La Parisienne est certainement la femme la plus agressive du monde; la seule qui ne pardonne rien au temps, tant elle a conscience de son rôle : embellir notre existence, être pour nous une belle et

charmante fleur, celle dont le parfum et le murmure nous remettent en selle. Elle perpétue la vie dont elle veut avoir le visage joyeux et sans ride.

Ces soins dont les Parisiens s'entourent, ils les ont aussi pour leur langue sur laquelle veillent des vétérans nommés « immortels ». Leur rôle consiste à maintenir la langue dans la ligne, dans sa pureté. On les choisit assez vieux afin que la sagesse préside à leur travaux parce qu'une langue est tout pour un peuple. La détruire, c'est lui tuer son âme.

La plus grande joie que tu puisses procurer à un Parisien, c'est de lui parler en sa langue pour laquelle il a un profond amour. S'il la fait veiller par des sages, c'est bien dans l'intention de l'immortaliser. Parler cette langue, c'est devenir l'héritier de sa culture, un prolongement de son âme, un témoin de son humanisme. Une fierté que nous ne connaissons peut-être jamais puisque la langue chez nous se meurt et qu'ainsi chaque jour nos racines émergent telles celles d'un baobab que déchaussent les pluies. Cette fièvre de dépersonnalisation doit inquiéter des Parisiens qui préfèrent nous étudier à travers nos masques. Nos larmes et nos rires, nos craintes et nos rêves, nos amours, seuls les masques les peuvent traduire avec fidélité. Certains cependant cherchent à nous connaître par les ouvrages de nos écrivains, par notre théâtre, les moyens d'expression, dont nous disposons. Mais ramenant tout à leur mesure, à leur façon de voir, ils regardent la plupart du temps nos œuvres avec les yeux qu'il ne faut pas. Chercher à connaître, témoigne de leur part un louable effort lorsqu'on sait que des compatriotes se vantent de n'avoir jamais ouvert un ouvrage de Nègre.

Des hommes de calcul, de statistiques et de diagrammes ; des êtres dont les yeux sont rivés sur les

machines, l'horaire des bateaux, des avions et des locomotives. Produire est le mot d'ordre le plus impérieux. Produire dans tous les domaines !

Ce qui est admirable chez ce peuple qui aurait des raisons valables pour l'exiger, il n'est pas à cheval sur l'hommage que les autres lui doivent. Il ne parle jamais d'ingratitude. Il a en horreur la susceptibilité puérile de certaines nations qui voudraient être encensées. Paris sait qu'un amour imposé n'est jamais durable. De toutes les métropoles Paris, par son extrême sensibilité, son passé illustre, doit être la plus humaine. Et je l'ai déjà dit : Paris serait la dernière capitale à mettre des fers à d'autres hommes.

Il sera toujours en guerre avec les gens qui pensent qu'il faille pour justifier une présence pousser quelques individus hors des rangs, en faire des étoiles dans un ciel gris où se meurt une masse étouffée en ses aspirations.

En revanche ce qui m'a inquiété, c'est que des Parisiens trouvent que nous voulons brûler les étapes. Cet illogisme au pays de la logique m'a terriblement effrayé de prime abord. Or à bien réfléchir, je soutiens que c'est le poids des ans qui leur fait tenir un tel langage. Un langage de vieillard. Où serait le rôle de flambeau que joue Paris s'il nous fallait repartir d'un haut Moyen âge, revivre les croisades, un siècle Louis XIV, des guerres sans fin ? De tels propos ne sont pas le fait de tous les Parisiens. Ce qui démontre que, quelles que soient les vicissitudes, les fluctuations, les trahisons des uns ou des autres, Paris ne faillira jamais à sa mission : celle de libérer les hommes de tous les jougs.

Cette confiance doit être inébranlable parce que le Parisien est un homme très conséquent qui tient fermement à ses prérogatives. Il y tient tellement

qu'ayant accepté d'inclure des femmes dans certains corps de métier, les avocats par exemple, il refuse qu'on dise avocate. On aurait l'air de féminiser le corps, de passer des jupes à des hommes parmi lesquels se choisissent les conducteurs du char de l'État. La robe ne leur dit rien puisqu'elle est toujours noire et de même coupe, mais la jupe, le corsage et la suite... Les femmes avocats, pour ne pas heurter leurs collègues hommes plaideraient sans collier ni boucles d'oreilles. Le Parisien serait-il un être qui subit le poids de la tradition? C'est un être complexe et l'on pourrait affirmer le contraire lorsqu'on le voit se renouveler constamment pour admirer les mêmes jets d'eau sur les Champs-Élysées, les mêmes spectacles dans les rues. Une rixe? Il en a vu plusieurs dizaines. Il s'arrêtera quand même. Un quidam a-t-il trop de vent dans les voiles? Le Parisien ralentira le pas pour écouter les propos afin d'en tirer une conclusion.

Assis à la devanture du café — son café — absorbant sa boisson habituelle, il retrouve chaque fois un plaisir nouveau à regarder passer les gens. C'est un homme doué d'une imagination fertile, à en juger par la diversité des affiches de théâtre ou de publicité, par la dextérité des femmes à transformer complètement une devanture.

Certaines Parisiennes, les mannequins, sont chargées de montrer les robes, une des principales ressources de Paris. Sur le marché de la mode, cette capitale jouirait d'une place de premier plan. Cette industrie aurait ses soubustiers auxquels on livrerait une chasse au même titre qu'aux cambrioleurs. Toutes les femmes rêvent d'être mannequins. Ces dernières, dans des écoles spéciales, apprennent à marcher, à sourire, à tourner mais en se gardant de tourner la

tête aux hommes, surtout aux époux qu'accompagnent leur inséparable femme. Elles ont à leurs trousses un monde de courtisans, photographes, dessinateurs, qui font leur renommée. Elles courent le monde entier et jouissent d'une situation considérable. Leurs relations sont nombreuses et puissantes. Les demoiselles des ateliers de couture, nommées midinettes, ont une patronne sainte Catherine, qui règne sur les célibataires. Si jusqu'à 25 ans, elles n'ont pas trouvé un mari, on dit qu'elles ont coiffé Sainte Catherine. Cette sainte, serait en outre la patronne des théologiens et des philosophes, de tous ceux qui obstinément veulent se boucher les oreilles à l'ordre que Dieu, à toutes les créatures, donna dans les premiers jours, à savoir : « croître et multiplier ». Ce qui me trouble, c'est que des êtres ayant refusé, sur ce chapitre, d'obéir à Dieu jouiraient d'une place exceptionnelle dans le Paradis. Or le Dieu de ce pays ne badine pas avec ses droits. Ne fait-il pas entretenir un feu ardent pour brûler les gens qui n'auraient pas accompli ses volontés ? Conception de Dieu qui jure avec la nôtre. Et il n'est pas étonnant qu'un peuple, pour plaire à Dieu, ait peuplé ses villages de clochers et de calvaires. Une foi ardente qui alluma des bûchers ! Chaque corporation a ici un saint Patron. Seuls les fonctionnaires ne paraissent pas en avoir, ou du moins ils en ont tellement qu'ils ne savent vraiment plus à quel saint se vouer. Abondance de biens nuit dans des cas pareils, eu égard aux susceptibilités des patrons. La plus grave injure qu'on puisse faire à un Parisien est de lui refuser la main qu'il vous tend. Cela est d'autant plus compréhensible qu'ils ne se donnent pas la main aussi souvent que nous. Tout un protocole venu du fond des âges préside à ce geste banal pour nous. La

femme mariée doit la première tendre la main qu'il faut baiser. On ne donne pas le premier la main à un supérieur, même si votre cœur bouillonne de gratitude. Il faut lui en laisser l'initiative. Comme d'habitude. Un peuple qui fait violence à son cœur pour obéir à ses traditions.

Ne sachant plus que faire, les Parisiens organisent des courses autour de leur pays. Cela s'appelle « Le Tour », un événement suivi par tout le monde. Le pays se mobilise pour en assurer la réussite. Et que se dispute-t-on ? Un maillot !

Et pendant que tout un peuple suit son héros télévisé, photographié, est-ce que je sais, je crois lire en certains regards de l'angoisse. Les Parisiens mènent leur existence trépidante faite de privations, de refoulement. Ils se demandent où cette civilisation, les mène au rythme de ses machines, lorsque malgré l'abondance, il y a des gens mal nourris, mal vêtus. Les machines, lancées, tournent et tout le pays avec elles, comme pris de vertige. Le mal du siècle est de tourner, de produire le plus possible, de créer des richesses. L'homme est devenu un rouage ; et on lui donne tout juste ce qu'il faut pour jouer son rôle, tourner aussi.

Je suis révolté quand je pense aux valeurs humaines qu'on a étouffées sciemment pour le plus grand malheur de l'humanité. Lorsque je regarde certaines têtes, je ne cesse de me dire : celle-ci aurait pu inventer quelque chose de formidable. La société pour des raisons, obscures et bien égoïstes l'a stratifiée.

Dieu fasse que nous profitons des leçons que nous donne Paris. J'en doute face au déchaînement des appétits, à la course effrénée aux honneurs. Nous vivons une époque où s'édifient les grandes fortunes insolentes de demain. La politique couvre ces vastes

opérations et le peuple sera toujours marri. Et pas un seul chansonnier pour nous dire nos faits, brasser l'atmosphère de plomb qui est le nôtre, ramener les uns de leurs célestes demeures et sortir les autres de leur léthargie...

Le restaurant où je mange ayant fermé pour les congés annuels, j'entre pour dîner dans l'établissement voisin. Le garçon me tire la table puis la repousse vers moi. Il m'apporte la carte. Je choisis.

— Qu'est-ce que vous buvez ? du Beaujolais, du Bordeaux, du rosé ?

— Du rosé ?

Je pensais à un demi. Le seau d'argent sur les tables aurait dû attirer mon attention. Que m'apportait-il ? Une bouteille dans un seau d'argent. Que faire ? Le vin étant tiré, il le fallait boire et je le bus jusqu'à la lie, puisque sous couvert de me préparer ma sole-meunière, le garçon lui enleva les bonnes parties, les côtés bien cuits, les os. Quel pays, mon ami ! On ne sait jamais sur quoi on tombe. Entre temps est venue s'asseoir près de moi une ravissante Africaine des territoires anglais. Elle ne parlait pas français ; et moi je ne comprends pas l'anglais. Nous nous sourions constamment. Même couleur dans ce pays de Blancs et pas moyen de se lier. Si la couleur nous rapproche, tout nous sépare. Un fossé que les multiples sourires n'ont pu combler. Qu'en penses-tu ?



Je cherche vainement la statue élevée à la mémoire de celui qui eut l'idée géniale de décongestionner les rues de Paris en créant le métro, le moyen le plus

rapide et le plus économique pour circuler lorsqu'on connaît assez bien son Paris. Le seul désavantage est que le plus grand parcours se fait sous terre. N'empêche, dans les couloirs et les voitures, on coudoie beaucoup de monde pour se faire une idée exacte de la vie à Paris. Je dirais même que pour connaître le Parisien, il faut l'aborder dans le métro soit qu'il se rende à son travail soit qu'il en revienne.

Je comprends maintenant le sens des flèches, je saute à temps des escaliers mécaniques. Il m'arrive cependant de m'embrouiller dans les stations et alors pour ne pas afficher mon embarras, je sors de la bouche pour flâner au long des boulevards, quitte à reprendre le métro à une autre station. Toujours les regards lointains des passants, le visage des gens pressés, et pas la moindre fente où glisser les yeux pour lire en eux. De véritables tours d'ivoire qui circulent poursuivant chacun son rêve. On dirait qu'ils tiennent à se composer un visage à l'image de leurs maisons, de leurs monuments. Les bruits dominant sont ceux des métros, des autos et des pas. Des gens à déchiffrer ! Or la facilité avec laquelle on acquiert les renseignements donne à croire que cette gravité est de surface. Le Parisien ne broie pas toujours du noir. Il a ses moments de détente où il rit aussi fort que nous. Et nulle part au monde on ne doit s'amuser autant que dans ce pays où l'on trouve toutes les sortes de spectacles. L'amour de l'art et la soif de connaître poussés dans leurs extrêmes limites, donnent à certains le vertige. Paris ne recule devant aucun moyen d'expression. Il a la tête assez solide et les pieds bien par terre pour ne jamais perdre le nord et se retrouve toujours lui-même. Les portes fermées ne sont pas hermétiquement closes : Paris exige de chacun un effort avant de se livrer. Et c'est

pourquoi il faut toujours interroger les uns et les autres.

Deux jeunes filles, dans un restaurant lisent un journal nommé *l'Humanité*, l'organe de la classe laborieuse de ce pays. Les communistes, pour les appeler par leur nom, seraient accusés de nourrir le dessein sinistre de renverser l'ordre présent pour instaurer un régime à eux. Ces communistes, des gens primitifs, en plein ^{xx}e siècle veulent retourner au temps où les hommes mettaient tout en commun et par conséquent pouvaient se sentir les coudes. Ils voudraient, dit-on, mener une existence quelque peu pareille à la nôtre, s'évader des maisons entassées, des bruits perpétuels, communier avec la nature, sans se douter que notre genre de vie chaque jour se désagrège au contact des autres civilisations. Nous ne savons même pas vers quelle rive nous pourrions aborder, le gouvernail n'étant pas en nos mains. Nous nous trouvons dans une barque en péril et c'est partout le sauve-qui-peut. Mais combien de gens sacrifiés dans cette fuite éperdue vers l'individualisme dont le Parisien intoxiqué voudrait se guérir ? Je crois que nous sommes toujours en retard de deux modes.

Le journal que vous lisez vous situe à droite, à gauche ou au centre. Personne ne vous en tient grief, la liberté de pensée étant formellement inscrite dans la Constitution. On peut étouffer votre choix par un chahut monstre, mais la question ne se posera jamais de vous empêcher de parler. La gauche est rouge, la droite, certainement bleue, et le centre, blanc. Il y a une poussière de partis se rattachant à ces trois principales formations. La multiplicité des partis témoigne de l'extraordinaire vitalité de ce peuple.

Toutes les couleurs politiques s'unissent, se désunissent selon l'heure et les intérêts en cause. On ne viendrait pas dans un parti dans le but sordide, mesquin de glaner, de recueillir, de s'abriter, de chercher des appuis, mais pour semer à pleines mains des idées. La bataille dans ce domaine chaque jour fait rage. Les lecteurs de l'*Humanité* seraient des rouges, leurs idées subversives ayant la couleur des flammes d'incendie. Ces nouveaux croisés forment autour de la capitale une ceinture écarlate. Un siège pacifique, permanent. Ces rouges, très remuants sont tenus à longueur de gaffe, leur pétulance risquant de renverser les bibelots qu'on a mis des siècles à ranger. Ces hommes ne se cachent pas pour crier qu'ils veulent prendre les rênes du gouvernement et porter un fer rouge dans toutes les plaies. Car ils ne voient partout que des plaies. On ne sait pas comment leurs yeux sont faits. Ils sont si forts qu'ils ont réussi à se faire mettre dans les couleurs du drapeau national. A bien examiner les choses, on se demande si l'évolution de ce pays ne l'amènera pas vers le rouge qui termine l'emblème tricolore. Faut-il retrancher cette couleur du drapeau ? Quel sens aurait-il ? Faut-il laisser ces rouges ? Ils claquent chaque jour avec plus de force, ne laissant jamais en repos ni le bleu, ni le blanc. Les met-on en prison ? Ils en ressortent plus ardents. Des êtres terriblement embarrassants, des ours chassés à la battue.

Je n'arrive pas à distinguer un républicain démocrate, d'un démocrate républicain, un socialiste de droite, d'un socialiste de gauche, ces diverses appellations politiques, contrôlées pour avoir participé à des gouvernements, se nomment étiquettes. Ces hommes pour se distinguer, se sont assimilés à des produits, en se donnant des étiquettes différentes de formes et

de couleurs. Ils gardent les distances afin que chaque couleur bien en vue, les classe sans équivoque.

La politique est leur plus grande passion. Certains en ont fait une carrière. Pour les décourager les autres sans cesse les attaquent à boulets rouges. Ils doivent être invulnérables car jamais ils ne sont atteints. Et les affaires suivent leur cours. Je penche à croire que les tireurs visent à côté afin de faire durer le plaisir ou donner le change. Une femme, dans le restaurant, commande du café, ouvre son sac et se farde. Être toujours captivante, voilà la Parisienne. Montrer aux autres un beau visage. Elle voudrait dire, que malgré la couleur grise des murs les hommes demeurent jeunes de cœur et d'esprit, et sans cesse luttent contre la vieillesse, l'ankylose, la mort... Elle déplie ensuite son journal, mange son sandwich en déchiffrant des mots croisés. A une autre table, un jeune militaire étudie, devant son verre de bière. Un peuple qui dans le même temps veut faire plusieurs choses...



Visiter Paris n'est pas une petite besogne. Rues, avenues, faubourgs, impasses, boulevards, quartiers, chacun a un visage, ses habitudes, une histoire. Des hommes depuis des siècles s'y relaient en laissant des traces. Combien de rêves sont nés sur les bancs des squares ? Tout cela ne se revit pas en quelques jours...

Plus les femmes sont laides, plus elles sont grincheuses parce qu'elles prennent votre sourire pour de la moquerie, surtout lorsqu'elles tiennent des hôtels. Un ami, étudiant et moi, à la recherche d'une chambre, sommes tombés sur deux de ces détestables

créatures... Une bonne sans âge, une patronne du même acabit. Je n'ose pas écrire le mot parce que le Parisien se défend de l'être, bien que de temps en temps, dans les cafés, les hôtels, les restaurants, il en laisse échapper des vapeurs. Donc cette bonne après nous avoir déshabillé du regard, refusait même de nous faire visiter les deux pièces que sa patronne nous proposait à des prix différents.

— Mais, mademoiselle...

— C'est à prendre ou à laisser. Nous n'allons pas faire visiter nos chambres à tous les clients qui se présentent.

— Quelles sont ces manières ?

— C'est comme ça, ici.

— Et ceux qui reviennent de les visiter.

— Ces touristes, c'est pas pareil.

Sa laideur désarmait. Certes tous ceux qui habitent Paris, ne sont pas Parisiens de souche. Dans cette ville travaillent des gens venus de tous les pays et que Paris n'est pas encore arrivé à polir. Aux hommes arrivés des provinces, on ne songe même pas à allouer la moindre indemnité de départ ou d'éloignement. Tout le contraire de ce qui se passe chez nous où on est dépaysé de la Guinée à la Côte d'Ivoire, éloigné de la Côte d'Ivoire, au Dahomey. Ne part-on pas en colonie de Dakar à Abidjan ? Et pourtant dans les villes abondent le riz de Kissidougou, le manioc du Dahomey, le maïs de Côte d'Ivoire, le mil du Soudan. Petites plaies de notre société. Le Parisien lèverait les bras au ciel s'il savait que nous pouvons avoir douze mois de congé payé. Et cet hôtel se disait « Select », de premier choix. Je comprends l'attitude hargneuse de la bonne. Une face aussi noire, jetant par-dessus bord toutes ses raisons de vivre, brûlant délibérément ses valeurs, ne saurait être une élite.

Paris me le dit à chaque coin de rue... La bonne n'avait pas à me le crier de cette façon-là. Je comprends mieux encore la turbulence de nos villes, les excès des jeunes zazous, les bruits infernaux, que font chaque soir les équipes pétaradantes de vélomoteurs. Un peuple de jeunes déracinés éblouis et ne sachant sur quoi s'appuyer, dans sa marche, tout, autour de lui, étant devenu décombres, sans qu'il ait eu le temps de remplacer les valeurs détruites. A lui l'espace, la liberté, les rues...

Le Parisien qui sait que sa ville n'est pas peuplée d'anges ni de saints s'arrange à mettre sur votre chemin, des hommes dont le rôle est de vous empêcher de cultiver votre colère. Ainsi à quelques mètres de l'hôtel inhospitalier, un autre établissement nous accueille à bras ouverts. Encore un autre aspect de Paris qui veut en tout engager le dialogue et mettre chacun à son aise.

Je viens de trouver ce qui nous distingue le plus de ce peuple. C'est en observant la bonne de l'hôtel où je suis que cela m'a sauté aux yeux. Une petite brune bien accorte... Dans les premiers jours, elle me traita avec l'indifférence professionnelle. Puis avec le temps, elle coupa son vin, devint plus abordable. Le pourboire assez majoré rendit le service plus prompt. Je n'avais plus besoin de sonner, elle me montait le déjeuner. Nous bavardions même lorsqu'elle avait « deux minutes à perdre ». Mais le nombre de sucre ne dépassait pas trois, les trois réglementaires. Une Africaine en aurait augmenté le nombre. Ici, trois, c'est trois et non quatre. Chacun dans cette ville calcule avec les doigts, la tête et non le cœur. Le Parisien est un fétichiste qui s'ignore. Il croit parce qu'il a remplacé les fétiches en bois par des statues en bronze, s'être défait de leur emprise.

Certes il ne leur adresse aucune prière, ne leur offre aucune boisson, mais ne les entretient-il pas ? Ne les éclaire-t-il pas toutes les nuits ? Ne les a-t-il pas, à dessein, placées à des carrefours, dans les jardins publics ? Les dieux ici se contentent d'être les confidents des amoureux, de regarder s'ébattre les enfants, rêver des vieux. Ils veillent sur la circulation et à leurs pieds se pressent les touristes. Les nouveaux adorateurs.

Les affaires publiques se règlent dans un bâtiment que je n'ai pu visiter. Lorsqu'une affaire doit être discutée, on l'inscrit sur un rôle. Ensuite, on la situe. Un Président et deux aides veillent sur le débat. Après cette situation chaque groupe politique prend ses dispositions et la joute commence. Elle est verbale, bien que certains élus se croient parfois autorisés, dans une enceinte aussi vénérable, à user d'arguments plus parlants, mais point civilisés.

Le Président, armé d'une clochette, dirige les débats, veillant à ce que personne ne dorme, ni ne perde de vue l'importance exceptionnelle du problème. Lorsque le sujet a été assez débattu le Président le met aux voix, car ici tout homme a une voix valable, pleine, entière. S'il crie, il est sûr d'être entendu, nulle barrière ne venant en principe restreindre la portée des droits acquis par les ancêtres. Chacun a une valeur et représente quelque chose. Une voix, un parti, une couleur, un cercle. Aussi ne viendrait-il jamais à l'esprit d'un Parisien de crier à un autre « Tu n'es rien ». Être de Paris, c'est déjà être quelque chose. Les voix des élus, gonflées de toutes les voix qui ont assuré leur élection, se font entendre du haut de la tribune où chacun vient exprimer sa façon de concevoir les problèmes. Les élus sont si nombreux que le Président assigne à

chacun un temps pour défendre ses couleurs. On affirme que toutes les voix argentées, dorées, médallées, auraient la même valeur. Heureux pays qui continue à donner au monde des leçons de sagesse et d'égalité. J'ignore si les élus ont des avantages en nature et si dans certaines assemblées, les frais de téléphone par mois se chiffrent par plusieurs millions. Le peuple ne laisse pas la bride sur le cou à ses élus sachant très bien que c'est lui qui paie toujours les pots cassés. Il épluche chacun de leurs actes, et les met à pied lorsque le plaisir lui en prend. En des cas pareils, aucune Administration ne prête main forte à ces défavorisés du sort. Ils restent dans les rangs, reprennent leur travail, sans nourrir le noir dessein de soulever une fraction du peuple contre une autre. Lorsque j'émis quelque doute sur les avantages matériels que le mandat peut conférer à l'élu, mon interlocuteur parisien, m'a soutenu le contraire en jurant sur son honneur. Force était de m'incliner. Son honneur de Parisien participe de la prestigieuse histoire de la capitale. Cet honneur est contenu dans la fière devise *Fluctuat Nec Mergitur*. C'est du latin. Et nous touchons à l'universalisme du Parisien qui, pour donner l'exemple, n'hésite pas à adopter des mots étrangers : Foot-ball, streap-tease, Wagon... Il y a même une place de l'Europe à laquelle aboutit une artère portant le nom de chacune des capitales du continent. Le Parisien est persuadé que les hommes parviendront à s'unir. Ce jour nous le souhaitons de tous nos vœux.

Place de l'Europe, suppose que chaque nation, de son histoire et de ses monuments effacera ses victoires qui ont été des défaites pour les autres. L'histoire ne sera plus celle des revues, des charniers, mais celle de l'homme tout court, relatant ses longues

luttres pour sortir des ténèbres et se défaire lentement des forces qui l'obligent à traiter ses semblables en ennemis.

Ayant prouvé son universalisme au point de parler latin à son Dieu, le Parisien n'aime pas être traité de chauvin, c'est-à-dire d'un nationalisme étroit, aveugle, ténébreux. Chaque élu, chaque groupe estime que l'amour qu'il porte à sa patrie est un amour éclairé. Le Président oublierait-il d'user de son droit d'agiter sa clochette? Le débat resterait bien sur le terrain national qu'est la table présidentielle. Les parties se battraient autour, jamais dedans, mettre les pieds dans les plats étant un signe notoire de mauvaise éducation.

Les élus ont gardé l'habitude de faire claquer les pupitres et de se lancer des mots d'esprit, c'est à qui se montrera le plus spirituel et aura les rieurs de son côté. C'est dire qu'on a affaire à un peuple toujours jeune et que la vieillesse chez le Parisien est un simple vernis. L'esprit, dans ce pays, l'emporte sur les rides et les cheveux blancs.

Au plus fort du tumulte le débat ne sera jamais déplacé ni perdu de vue. Ces hommes qu'on croirait divisés au point de se brûler en effigie sont les plus férus d'unité nationale. Et c'est sans doute le seul pays au monde où l'on voit un révolutionnaire s'associer à un vénérable ecclésiastique. Eh, oui, mon cher, pour dire au peuple que les luttres politiques et religieuses ne couleront jamais le vaisseau, si fortes que soient les vagues, on a démocratiquement, dans une station de métro, obligé Barbès à donner la main à Rochechouart. Pardon. Ils se tiennent la main par un trait d'union.

Pendant que la Seine coule docilement dans son lit rétréci, le Parisien, débordé, a faim tout en ayant

du pain sur la planche. Pour signifier que la justice est au-dessus des hommes, les Parisiens l'ont crucifiée en image au fronton du bâtiment où se jugent les affaires. Celui qui au sortir de ce temple se croit encore lésé trouve à se consoler en regardant la Justice emmurée tenant une balance quelque peu juste. La délicatesse du Parisien l'oblige à tout exprimer par image, symbole.

A celui qui a de l'esprit de comprendre.

Je parlais politique hier à la terrasse d'un café, en compagnie d'un couple ami, fonctionnaires africains en congé. Je me doutais certes que dans Paris mille yeux et mille oreilles peuvent être aux aguets, mais m'attendais moins à ce qui se passa. Près de nous un homme, chapeau sur la tête, canne entre les jambes, était seul à sa table. Un flic, nous souffla un consommateur Nord-Africain en se levant. Je disais à mes amis qu'un régime quel qu'il soit a pour premier devoir de donner à l'homme sa chance et non de faire de lui un gibier de potence. Je réprouvais notamment la servilité que les grands exigent des autres, l'intransigeance de ceux qui veulent imposer leur conception.

Je me demandais aussi s'il ne serait pas préférable pour les nations tutrices, au lieu d'user du sabre, de faire un retour sur elles-mêmes pour comprendre les aspirations légitimes des territoires, s'en faire des amis fidèles et non d'éternels ennemis. De toutes les façons, les hommes devant vivre ensemble, le mieux était de créer très vite les conditions de cette cohabitation. L'homme se leva et en partant me glissa un papier sur lequel il avait écrit :

« Vous pensez juste. Ne suivez pas les mauvais exemples des autres. La France peut compter sur vous... Merci. »

Drôle de pays ; de tels propos chez nous passeraient pour antifrçais, et ici, dans la capitale même, un policier, sans doute, me félicite. Il faut croire que les valeurs changent avec les latitudes.

A admirer, l'honnêteté d'esprit qui pousse le Parisien à étaler au grand jour la vie que menaient ses ancêtres. Il n'éprouve aucune gêne à dire qu'ils mangeaient dans un plat commun, couchaient dans des paillottes, que la ville manquait d'hygiène. Tout cela pour montrer l'effort fourni. Même de nos jours, il trouve la ville sale. Cette patine du temps que nous admirons comme la marque spéciale de Paris, il la voudrait de couleurs plus gaies, plus éclatantes. Mais Paris serait-il encore Paris sans patine, ces traces des dolgts du Temps?...

Mon temps approche ; il faut partir.

Et c'est ce moment que Paris choisit pour me montrer d'autres visages plus attirants. Cette ville est une ville perfide qui vous retient par mille liens à l'heure même où vous vous dites libre.

Je voudrais surtout, longtemps encore, entendre ce gazouillis d'enfant si doux à mes oreilles, cette langue féminine si pleine d'exceptions et dont le charme se dégage de ce qu'on s'attend chaque fois à voir l'interlocuteur buter contre l'un des multiples récifs que l'usage a posés.

Le Parisien prévenu contre sa propre langue ne discute des affaires sérieuses qu'entre la poire et le fromage, c'est-à-dire, à ventre apaisé et à tête reposée.

Il faut partir. C'est un impératif. Et pour me payer un imperméable, je me suis rendu dans un des nombreux grands magasins dont les catalogues pleuvent sur notre pays. Glaces, lumières, mouvement, escalier automatique. Une ruche. Des vendeuses en

blouse bleue. Et des rayons qui se suivent. Et qu'est-ce que je trouve ici ? Du raphia, mon ami, du bon raphia de chez nous, de ce raphia introuvable sur nos marchés. Ce peuple mécanisé ne laisse rien se perdre. Les vendeuses ne cessent de sourire, ce sourire commercial certainement tarifié, compris dans le prix de vente. Quelle différence profonde entre la vendeuse parisienne si engageante, qui vous force la main à force de gentillesse et la vendeuse revêche de chez nous que la vue seule de notre tête met hors d'elle. C'est à peine si on ne vous jette pas le paquet. Le climat de tout son poids doit peser sur les épaules de maintes personnes, et tuer tout en elles, jusqu'au sourire. Je ne dis pas qu'il faille copier. Paris nous donne toutefois d'utiles leçons dont il faut profiter, ne serait-ce qu'à parler librement, à respirer librement sans encourir les foudres de personne.

Le vendeur m'a montré plus de dix imperméables. Il a lui-même chaque fois trouvé un défaut qui m'échappait. Lorsque je disais « ceci me va bien », il répondait « les manches me semblent longues. Essayons encore un autre ». Cette sorte de vendeur ne se trouve pas chez nous. Il veut vous donner satisfaction et non vous arracher votre argent. Il faut tout de même en finir et j'opte pour un imperméable dont on raccourcira les manches. Au moment de payer, la caissière lève la tête, me regarde l'index sur sa machine à calculer. Et tout cela parce que je lui tendais un chèque de voyage.

— Je regrette, Monsieur, la maison n'accepte pas de chèque, me dit-elle.

— Et pourquoi Madame ?

— Vous savez... c'est que...

— Il est approvisionné, Madame.

— Certainement, mais vous comprenez... nous n'en avons pas l'habitude...

— Voici ma carte d'identité.

Elle me l'arrache presque, regarde mes deux têtes, celle que j'ai sur mon tronc et celle de la photo. Identiques. Je ne dois pas être un mauvais diable, mais il y a tellement de diables qui prennent des figures d'anges qu'elle poursuit :

— Nous aimerions quand même avoir votre adresse.

Précautions : et toujours cela dans les affaires. Ce qui est admirable, c'est que pas une seule fois la caissière n'avait abandonné son sourire pour me faire comprendre que mon chèque pouvait être sans provision. Un peuple méfiant ne se décidant jamais à la légère, et qui compte et recompte les billets de banque, les examine à contre-jour, pour voir s'ils ne sont pas faux, et ce, sans aucune intention de vous blesser. Précautions toujours.

Je me hasarde ensuite dans le rayon des soutiens-gorge et des dessous. De toutes les couleurs. Ici se donne libre cours l'imagination fertile de l'industriel parisien. Les vendeuses à mon passage, gloussent et se font des signes. Une vient à moi, malicieuse...

— Vous désirez quelque chose Monsieur, me dit-elle en posant négligemment la main sur une belle culotte couleur chair.

— Plait-il ?

— Puis-je vous être utile à quelque chose.

Si elle pouvait m'être utile à quelque chose, mon cher ! Quand on a son charme, une telle question ne se pose pas. Elle saisit le sens de sa phrase et continue :

— Je veux dire, vous aider à choisir.

Les autres riaient. Un homme dans le rayon des dames. Ce n'était pas banal. Les rôles sont ici ren-

versés. L'homme n'achèterait rien pour la femme qui par contre lui choisit ses cravates et ses chemises. La femme reste à la maison et c'est l'homme qui fait le marché. Tous deux font la vaisselle, le ménage. Une véritable association, tel est leur mariage, par le fait même que chacun apporte sa dot qui sert de capital au départ.

A quelques pas de ce grand magasin, un marchand de produits anticors débite son boniment. Autour de lui s'attroupent les curieux. Les uns viennent, tendent le cou, repartent. Les autres, appâtés, restent.

— Mesdames, Messieurs, je vous remercie quand même de m'avoir écouté. Si je ne vous ai pas aujourd'hui, je vous aurai à Pâques... Et si je ne vous ai pas à Pâques, je vous aurai à la Trinité ». Et notre homme sans se préoccuper de ce qui se dit autour de lui, de poursuivre son discours. Son but doit être atteint. Aucun propos désobligeant ne saurait l'en écarter. A souligner cette force de caractère du Parisien qui mûrement prend une décision et fermement la poursuit.

— Madame, un produit contre les cors.

— Je n'ai pas de cors.

— Je le dirai à votre mari, et ce beau corps ?

Il est ainsi le Parisien, blagueur, spirituel.

Et c'est pourquoi, il aime les fleurs, le champagne, les femmes, tout ce qui charme, excite et monte à la tête.

Paris affine et rend légers tous ceux qui entrent dans son circuit.

Tiens, voici une femme faisant danser des cartons qu'elle nomme « Les fantoches parisiens ». Aux commandements de la vendeuse, les bonshommes se

couchent, se lèvent, se boxent, s'arrêtent, recommencent.

— Madame, je voudrais bien vous en prendre, mais comprendront-ils mon dialecte?

— Bien sûr ! Ils sont polyglottes. Commandez-les vous-même.

Les fantoches m'ont obéi. J'en ai pris quatre qui maintenant refusent de se plier à mes ordres. A quelques pas de la charmeuse de fantoches est un homme barbouillant sa chemise de taches diverses. Il tient à démontrer sur lui-même que son détachant est de première qualité. C'est plaisir de le voir manier ses produits et la brosse. Et ses gestes, il les refait des dizaines de fois, sans s'arrêter de parler, d'expliquer, de chercher à vous convaincre. Démontrer, faire toucher du doigt. Paris ne croit que sur preuve. Un vendeur de stylographes. Un malin, il commence par offrir ses stylos aux cinq premiers qui lèveraient la main. Toutes les mains sont en l'air.

— Au temps, messieurs, j'ai dit cinq.

Toutes les mains à nouveau se lèvent.

-- Décidément, je ne m'en sortirai pas, et je ne voudrai point faire de jaloux. S'il y a tant de mains qui se lèvent c'est que la marque de mes stylos a une réputation mondiale, et qu'ainsi je puis me permettre de les céder pour rien, pour deux cents francs, messieurs. Un cadeau... A qui le tour ? Il ne m'en reste plus que dix...

Paris ne dort jamais. Il est arrivé à l'âge des vieux qu'un rien réveille.

Il se creuse la tête pour chercher, inventer, créer, tenir le monde en haleine et soutirer de l'argent à tous les badauds, et touristes. Il veut ruiner le monde par son intelligence, son industrie.

Je comprends pourquoi les gens dans tous les coins de Paris, se donnent tant de baisers. Être né dans ce pays, c'est voir le jour sous le signe de l'amour. Et cette fièvre de vivre, se sent jusque dans l'œuvre des artistes, jusque dans l'agencement des parterres de fleurs de Versailles, cette terrible gloire qui ruine Paris. Des amours de fleurs qu'on ne se lasse d'admirer. Tout dans le parc de cette demeure royale incite au rêve, aux confidences, aux effusions : les allées, les jets d'eau, le bois, le silence, le reflet du soleil à travers les feuillages, l'air, la brise, les parfums, le sourire des gens, l'éclat des regards...

Lorsqu'on a vu Versailles, les Tuileries, le Louvre, Vincennes, on comprend que ce peuple ait secoué les épaules. Il n'en pouvait plus.

Une tête d'homme valait bien peu de chose en ces temps-là. Ce mépris des hommes, les uns pour les autres a-t-il régressé ? Je ne le pense pas parce que nous ne nous regardons guère assez dans les yeux. Chacun de nous croit que sa vie est différente, ses rêves, autres, sa naissance, auguste, sa peau plus sensible. Tout me sépare du Parisien : la couleur, la mentalité, ses machines, son frigo, son téléphone. J'ai beau l'imiter, je constate entre lui et moi, en certaines heures, un fossé. Un homme qui peut se tuer pour les belles jambes d'une femme et pour confirmer une rupture, réclame quoi ? Ses lettres d'amour, négligeant les robes et les bijoux offerts à l'amie ! Or il me suffit de regarder un homme, une femme, un enfant dans les yeux pour trouver inanes les abîmes que je croyais nous diviser.

Je pense que les hommes ne se regardent pas assez dans les yeux obnubilés qu'ils sont par leur couleur et leur situation.

Dans ce pays on vous fait payer le couvert dans lequel vous êtes servi. Vous reviendrez cent fois dans le même restaurant et cent fois, payerez les mêmes assiettes dans lesquelles vous mangerez. C'est dans les habitudes et personne n'ose dénoncer ce fait étrange. Si l'on ne paie pas le verre dans lequel on boit, je trouve anormal qu'on le fasse pour le couvert. Mais dire cela à des gens nés dans ces pratiques, renforcerait en eux la conviction que je suis bien d'un autre âge.

Le Parisien est atteint d'une maladie inguérissable : la maladie de la bougeotte. Une endémie à laquelle nul ne prête attention et qui oblige les gens à construire le plus gros avion du monde, le bateau le plus géant de l'époque, la locomotive la plus rapide du temps. Le Parisien est toujours à prendre le train, le bateau, l'avion, le bus, le métro, le train, le taxi, un être en perpétuel mouvement et prédisposé au somnambulisme. Or rares sont les gens qui marchent en dormant. Une existence vraiment abrutissante, s'il n'y avait les fêtes, les berges de la Seine, les squares, les bois, les bateaux-mouches, les bibliothèques et les librairies.

Les gares sont très grandes et des trains partent et viennent à toute heure.

Les gens ont ici une façon drôle de se quitter. Lorsqu'un homme voyage, sa femme l'accompagne jusqu'à la gare où les mène une bouche de métro. Le respect accordé à l'individu est tel qu'on lui facilite même ses déplacements. Pour se dire au revoir ils se prennent par les mains, se regardent sans rien dire, font quelques pas, s'arrêtent, se regardent encore, puis se passent les bras autour des reins, s'arrêtent lace à face, se frottent le nez l'un contre l'autre,

l'oreille l'une contre l'autre, la joue contre la joue. Les yeux fermés, ils goûtent voluptueusement ces contacts, se donnent la bouche, se serrent avec ardeur, balançant la tête à droite, à gauche. L'embrassade serait la preuve la plus réelle de l'amour qu'on se porte. Après cette fureur de se prouver leur affection, la femme pose sa tête sur l'épaule de l'homme, le chargeant ainsi de toutes ses peines, de tous ses espoirs. Ils restent l'un contre l'autre refusant de se séparer, de se désunir, faisant de la sorte bloc contre l'adversité qui les frappe. L'homme passe les doigts dans les cheveux de la femme qui lui donne des chiquenaudes. Il est dur de se quitter à Paris, lorsqu'on a meublé sa solitude ! La femme lève les yeux vers l'homme pour le supplier de rester, des yeux agrandis par l'amour. Le train siffle pour la dernière fois. Le monstre ! Le partant saute sur le marche-pied, la femme suit un moment, s'arrête et dit au revoir de la main, sans agiter un mouchoir comme nous le faisons. Elle n'a versé aucune larme, et retourne dans la bouche du métro qui l'engloutit.

Moi aussi, il faut que je parte, sans avoir pu, hélas ! tout voir. Mais peut-on tout voir dans ce Paris qui est un véritable univers ? Je regardé une dernière fois ce peuple amoureux des fleurs et des femmes que chantent ses poètes.

Un peuple qui, s'il aime les bouquets de fleurs, se condamne en revanche, à n'avoir qu'une épouse, cette autre belle fleur, prouvant par cette attitude que la femme n'est pas toujours d'un poids bien léger même si elle demeure l'ange du foyer. Et pourtant lorsque ces compagnes portent le nom de Rose, Mireille, Christiane, elles restent malgré leurs épines, de douces fleurs aux parfums enivrants, des fées qui, d'un regard, d'un mot, d'un sourire, d'une atti-

tude en rajoutent aux féeries des grands boulevards, au miroitement de la Seine, à l'animation des rucs, au concert et au charme de Paris. C'est tout cela, Paris ! Et c'est pourquoi chacun par lui se sent pris.

Bien cordialement.

TANHOE BERTIN.

Paris, le 14 Juillet-2 août 1956.

AGENCE DE COOPÉRATION CULTURELLE ET TECHNIQUE (A.C.C.T.)

ÉGALITÉ, COMPLÉMENTARITÉ, SOLIDARITÉ

L'Agence de Coopération Culturelle et Technique, Organisation Internationale créée à Niamey en 1970, rassemble des pays liés par l'usage commun de la langue française à des fins de coopération dans les domaines de l'éducation, des sciences et des techniques et, plus généralement, dans tout ce qui concourt au développement des États Membres et au rapprochement des peuples.

PAYS MEMBRES : Belgique, Bénin, Burundi, Canada, République Centrafricaine, Comores, Congo, Côte-d'Ivoire, Djibouti, Dominique, France, Gabon, Guinée, Haïti, Haute-Volta, Liban, Luxembourg, Mali, Ile Maurice, Monaco, Niger, Rwanda, Sénégal, Scyelles, Tchad, Togo, Tunisie, Vanuatu, Viet-Nam, Zaïre.

ÉTATS ASSOCIÉS : Cameroun, Guinée-Bissau, Laos, Maroc, Mauritanie, Sainte-Lucie.

GOUVERNEMENTS PARTICIPANTS : Nouveau-Brunswick, Québec.

Achevé d'imprimer en mai 1984
sur les presses de l'imprimerie Laballery et C^e
58500 Clamecy
Dépôt légal : mai 1984
Numéro d'imprimeur : 403087

Dès sa parution, *Un Nègre à Paris* annonçait une ouverture de la conscience africaine sur le monde occidental que Bernard Dadié devait, par la suite, enrichir dans *Patron de New York* et *La ville où nul ne meurt*. Ouverture qui est aussi une confrontation animée en profondeur par une quête d'identité. Bernard Dadié va à Paris; il regarde et il juge, à la fois fasciné par cette ville transfigurée dans l'imagination du jeune homme nourri de culture française, et critique: mesurant la réalité parisienne au mythe qu'il s'en était fait, au savoir scolaire qu'il en avait. Cet homme séduit, mais non dupe, erre dans la grande ville, c'est un homme soucieux surtout d'éprouver la consistance de son être-nègre face à ce monde blanc familier et étranger. Affaire sérieuse: cette flânerie souriante reste, sur le mode tendre et ironique, une longue marche vers la reconnaissance.

(J.H.)



ISBN : 978-2-7087-0618-7